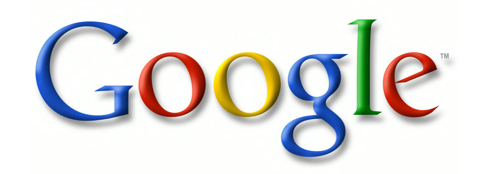
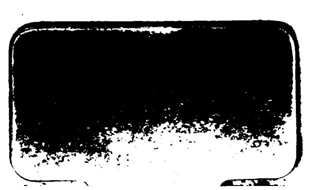





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LETTRES

DE

M.lle DELAUNAI.

LETTRES

DE

M.[lle] DELAUNAI

(M.[me] DE STAAL)

AU CHEVALIER DE MÉNIL;

AU MARQUIS DE SILLY,

ET

A M. D'HÉRICOURT;

Auxquelles on a joint celles de M. de Chaulieu à Mademoiselle de Launai, et le Portrait de Madame la duchesse du Maine.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n.° 4.

1806.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 FEB 1981
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES DE M[LLE]. DE LAUNAI, (M[ME]. DE STAAL), *AU CHEVALIER DE MENIL.*

---

8 Janvier 1719.

VOUS avez beau dire, mon cher Menil, la joie d'être libre (1), le plaisir de revoir vos amis, les soins & les amusemens qu'offre le monde ne vous permettent point d'être aussi touché de nos malheurs que je le suis. Je l'avois prévu d'avance, & je le sens

(1) Le Chevalier de Menil étoit sorti de la Bastille le 5 Janvier 1720. Il fut exilé en Anjou. Voyez le tome I des Mémoires, pages 394 & 398.

encore dans la façon dont vous vous exprimez avec moi. Peut-être parliez-vous d'une façon plus touchante dans le billet, que plus à loisir vous aviez écrit à notre ami; mais le sort envieux de ma satisfaction le lui a fait perdre, sans que j'aie pu le voir.

Ne croyez pourtant pas que ceci soit des reproches, je suis persuadée que ce degré de vivacité de nos sentimens dépend de la différence de nos situations; & puis, toutes réflexions faites, je suis ravie que vous ne soyez pas si affligé que moi. Si par hasard il y avoit de l'injustice dans ce que je pense, excusez la défiance attachée au malheur & ne me sachez mauvais gré de rien, puisque vous connoissez la source de tous mes torts, & qu'elle ne doit pas vous déplaire.

J'ai une grande impatience de savoir quelle sera la réponse qu'on vous promet; votre départ sera une seconde séparation qui m'affligera encore plus sensiblement que la première. On m'a dit que vous

allez chez vous; je craignois fort que vous n'allassiez plus loin; mais vous semble-t-il que cela doive être long? Tâchez de me faire savoir ce que vous pensez sur cela.

Quant au moyen d'avoir de mes nouvelles, celui que vous avez choisi, est l'unique qui convienne tant que je resterai ici; mais, si j'en sors, il faudra prendre d'autres voies. Ne point parler de moi, car il faut éviter de se montrer en commerce avec des gens suspects. Il est bien vrai pourtant que le nôtre porte sa justification avec soi. Le pis qui en puisse arriver, c'est qu'on découvre que nous avons une tendre amitié l'un pour l'autre, & je crois que nous n'avons pas tort; cela doit rassurer. Il me paroît, suivant ce que vous me dites, que les discours du public sont bien variés, & qu'on n'y peut faire aucun fonds. Pour moi, je ne sais rien. La solitude dans laquelle je suis confinée, ne me permet pas d'apprendre ce qui se passe. Je sais seulement ce que je pense, & vous en devez être content.

11 Janvier 1720.

J'ÉTOIS résolue, sur vos instructions & sur votre exemple, de tout sacrifier à la prudence, & de ne plus attendre de vos nouvelles, ni de songer à vous donner des miennes. Vos dernières instances, & les sollicitations d'un ami qui m'assure que vous vous intéressez à ce qui me regarde, plus que je n'ai cru le voir, m'arrachent cette infraction à la règle que je me suis prescrite. Je ne prendrai cependant aucun soin de vous rassurer sur les inquiétudes que vous me témoignez. Je ne suis que trop à l'abri des soupçons, & peut-être voudrois-je les mériter. Je ne m'efforcerai pas non plus de vous prouver la part que je prends à ce qui peut vous rester de peine. C'est un point trop décidé pour en renouveler la discussion. Que me reste-t-il donc à vous dire ? Rien, sinon que je vous souhaite un sort plus heureux

que le mien. On m'a rendu compte du changement & du délai de votre voyage; puiſſe-t-il être de courte durée, ou du moins puiſſiez-vous y trouver aſſez de douceur & d'agrément pour ne la pas ſentir. Au reſte, je ne ſais pourquoi vous avez été ſurpris que je vous aie redemandé ce que je n'avois qu'aux conditions de n'en faire part à perſonne. Si j'ai eu quelques momens de diſtraction ſur cela, elle n'a pas dû durer toujours. C'eſt une exactitude pour mon devoir qui ne prend rien ſur la bonne opinion que j'ai de vous. Dans ce même principe, je vous conſeille de ne rien garder qui puiſſe ſervir de monument de notre intelligence. Adieu encore une fois, conſervez-moi, votre ſouvenir, ſi vous pouvez, & comptez à jamais ſur le mien.



Lundi au soir 14 Janvier 1720.

JE ſuis charmée des nouvelles que vous m'avez données. Infiniment contente de vous, j'ai en horreur mes injuſtes ſoupçons, & je vous jure de n'y plus retomber. Soyez dans la dernière certitude de moi. Que ne pouvez-vous ſavoir tout ce que j'ai penſé depuis votre éloignement, & combien il me coûte: je m'aſſure que vous en ſeriez ſatisfait. Non, vous ne ſavez point combien vous m'êtes néceſſaire, ſur-tout dans le trouble où je ſuis, que votre préſence ſeule pourroit calmer.

L'eſpérance que vous me donnez, que votre abſence ne ſera pas longue, eſt la ſeule conſolation qui me reſte. Ne négligez rien pour l'abréger. Que j'ai eu tort de blâmer des précautions qui tendent à cette fin! Si j'étois encore aſſez inſenſée pour retomber dans le même inconvénient, n'ayez nul égard à mes plaintes;

mais je m'en crois bien à l'abri. Obſervons le ſtyle le plus réſervé. Ne ſavons-nous pas ce que nous avons à nous dire, & ne pouvons-nous pas le ſuppléer l'un pour l'autre? Encore une fois ne riſquons rien de ce qui nous eſt ſi eſſentiel; & puiſque ſi heureuſement vous avez mis nos affaires en bon chemin, ne les dérangeons pas. Croyez que je n'ai rien plus à cœur, & que j'y veillerai avec toute l'attention qu'on a pour ce qu'on deſire uniquement. Adieu, mon cher M., comptez que je n'ai jamais été plus que ſuis toute à vous.

---

2 Mai 1720.

LA difficulté de s'expliquer de loin(1), ſur des choſes qui demandent une diſcuſſion exacte, m'a empêchée de répondre à votre

---

(1) Mademoiſelle de Launai ſortit de la Baſtille dans les premiers jours de Février 1720. Voyez les Mémoires, tome II, page 32.

lettre. J'ai donné cependant à vos conseils toute l'attention qu'ils méritent ; j'étois déjà prévenue de la néceſſité où je ſuis de me rendre : je ne ſonge plus qu'à me ménager un prétexte honnête pour en amener l'occaſion, & cela même eſt devenu fort difficile. L'envie de garder les bienſéances ne m'a pas permis de ſaiſir le premier moyen qu'on m'a préſenté, & je trouve de ſi mauvaiſe grace d'y revenir, ſans que rien m'y ramène, que je ne puis m'y réſoudre : cependant, mon état commence à me peſer infiniment ; ce que je trouverai, en le quittant, ne me plaira peut-être guère davantage. Je voudrois être au bout du monde, & n'en jamais revenir ; & ſi quelqu'un, auſſi dégoûté de lui que moi, vouloit me faire compagnie, je n'aurois rien de plus à ſouhaiter. Ce n'eſt point l'impreſſion paſſagère de quelque mécontentement préſent qui me fait parler de la ſorte, c'eſt le réſultat d'une infinité de réflexions qui ne ſont combattues par

rien, qui forme en moi un dégoût du monde dont je ne reviendrai jamais. En un mot, si je devois quitter cette retraite-ci, pour me confiner dans une autre assortie à mon gré, je vaincrois toute difficulté de ma part pour me mettre en état de jouir d'un parfait repos, qui est présentement tout ce que je desire. Ce qui fait, pour vous en parler sincèrement, que je balance sur les conditions pour me tirer de captivité, c'est la répugnance que j'ai pour l'esclavage. Depuis que j'examine ces deux états, je n'ai encore pu décider lequel est à préférer. J'ai l'esprit fort agité, & je suis certainement, eu égard à toutes les circonstances, dans la situation du monde la plus triste. Je ne doute point, connoissant votre bon cœur (aussi vous en êtes-vous rapporté à ma crédulité), que vous ne partagiez ma peine. On m'a dit même que vous étiez tenté d'agir en ma faveur; je ne sais ce que vous pourriez faire; j'ai seulement pensé que vous

pourriez consulter avec un de mes amis qui est aussi des vôtres : philosophe indifférent de son métier, mais qui s'est pourtant déjà donné quelques mouvemens pour moi, & qui, réchauffé par quelqu'un de plus zélé, pourroit agir plus efficacement. Sur ce que je vous en dis, je crois que vous entendez bien que c'est F. Je ne vois nul inconvénient que vous avouiez prendre intérêt à ce qui me regarde. Vous avez, avec pleine licence, passé un temps assez considérable avec moi, & dans un lieu où les connoissances sont plutôt faites qu'ailleurs ; j'ajoute cette remarque pour vous servir d'excuse, si vous croyez en avoir besoin. Enfin, il me semble que nous pourrons paroître amis, sans que personne y trouve à redire ; & pour moi, je ne me soucie point de faire mystère de ce que je pense pour vous, persuadée, comme je le suis, que vous n'êtes pas disposé à en faire mauvais usage : ainsi, vous pouvez sur cela user de ce qui me regarde comme

du vôtre, ſuivant que l'occaſion peut le requérir. Voyez donc ce que vous pourrez faire, pourvu que vous ne haſardiez rien qui vous nuiſe ; je n'appréhende pas de vous être obligée.

Le plus parfait ami qui ſoit au monde, vous rendra compte de l'état préſent des choſes. Adieu : ſi vous êtes toujours le même, comptez auſſi de me retrouver telle que vous le pouvez ſouhaiter.

Mardi 7 Mai 1720.

J'AI admiré, comme vous, l'accord parfait de nos deux lettres ; il eſt vrai que j'ai remarqué auſſi quelques diſſonnances dans votre réponſe. Il me ſemble que nous penſons bien différemment ſur des points aſſez eſſentiels ; l'occaſion ne preſſe pas de les diſcuter. Je vous dirai ſeulement que je ſuis très-éloignée de croire qu'on doive tout quitter pour moi : auſſi n'invitai-je à la retraite que quelque

miſanthrope dégoûté du monde, & non quelqu'un qui veuille m'en faire le ſacrifice. Si cela ne ſe trouve pas, je ſais vivre ſeule; & pourvu que je puiſſe rompre mes liens, je veux bien courir les riſques du parti que je médite. Ce n'eſt par aucun chagrin contre mes amis, que je ſuis diſpoſée à les abandonner: au contraire, je n'en ai aucun dont, à vue de pays, je n'aie ſujet de me louer; mais quelque chers qu'ils me puiſſent être, le repos du corps & de l'eſprit m'eſt devenu ſi néceſſaire, que je le préfère à leur ſociété. Il eſt vrai que, dans la ſituation préſente, un couvent me conviendroit fort, & me ſeroit agréable avec une perſonne à laquelle je ſuis attachée; mais, comme je ne ſuis pas à portée de diſpoſer de moi, ce ne ſera vraiſemblablement pas le ſort qui me ſera deſtiné. Cependant, comme le temps amène tout, je ne renonce pas à l'eſpérance de jouir des douceurs d'une pareille ſolitude; &, comme je n'affecte aucun lieu particu-

lier, ma fortune ſera bien mauvaiſe, ſi je ne trouve moyen de la rendre indépendante dans quelque coin de l'univers.

Ma ſanté eſt meilleure depuis que vous me l'avez recommandée ; je ſuis perſuadée de l'intérêt que vous y prenez ; comme à tout ce qui me regarde, à quoi je ne doute point que vous ne preniez beaucoup de part ; & bien que les nouvelles aſſurances que vous m'en donnez n'ajoutent rien à l'opinion que j'en avois, j'en reçois cependant une extrême ſatisfaction. J'approuve fort le parti d'en confier le dépôt à un ami fidèle, auquel une plus grande réſerve ſeroit injurieuſe, après tant de témoignages de ſa part d'une amitié ſi parfaite. Je ne réponds point à quelques reproches que vous me faites, parce que ce ſont choſes qui ſe détruiſent d'elles-mêmes, par l'interprétation favorable qu'on y doit donner.

Quant aux affaires préſentes, j'en attends l'iſſue plutôt du temps que des

ſoins qu'on s'en peut donner. Je ſuis cependant fort touchée de la bonne volonté de mes amis, & leur en ſais tout le gré qu'elle mérite. Je vous rends des graces particulières de l'attention que vous avez pour ma pauvre bonne; je ne doute point que ce ne lui ſoit une extrême conſolation; & je puis vous dire avec vérité, que la peine que lui cauſe mon état eſt une des choſes qui me le rend plus pénible : qu'elle conſerve ſa ſanté, & vous la vôtre, je vous en prie.

Voilà une lettre d'ancienne date; j'ai penſé ne vous l'envoyer pas : cependant, puiſqu'elle vous étoit deſtinée, vous la verrez. Au ſurplus, ma ſanté eſt bonne, & j'ai eu aujourd'hui des nouvelles dont je ſuis plus contente que des précédentes. Quand l'effet que je puis attendre ſera effectué, nous raiſonnerons de tout le reſte; j'eſpère que ce ſera avec une ſatisfaction réciproque : en attendant, je vous ſouhaite toute celle que vous méritez, & vous donne le bon jour de tout mon cœur.

Lundi 13 Mai 1720.

On vous a rendu compte de ce que vous souhaitiez de savoir ; j'en attends quelque heureux effet, par la disposition des choses, tant de ma part que de celle des autres. Au surplus, j'ignore quelle sera ma destinée ; mais, à vue de pays, je prévois qu'il s'agira de retourner à mon ancien gîte, & je juge qu'il ne nous sera guère plus facile de traiter ensemble de-là que d'ici. J'ai toujours pensé que vous seriez tenté de faire le voyage dont vous me parlez ; je serois bien fâchée de m'opposer à la satisfaction qui vous en peut revenir ; & si vous croyez vous y trouver bien, allez-y. Je ne vous promets pas de vous y donner de mes nouvelles ; mais quand on a passé par d'aussi grandes épreuves que nous avons fait, on sait souffrir toutes sortes de privations.

Vous me ferez grand plaiſir de voir la bonne, & de lui dire quelque choſe de ce que vous avez appris, & ſur-tout aſſurez-la de ma bonne ſanté; je me porte en effet bien depuis quelques jours.

Je ſuis ravie qu'il en ſoit de même de vous ; je vous en remercie comme de la juſtice que vous rendez à mes ſentimens. J'eſpère que vous n'aurez point ſujet de vous en plaindre.

Mardi 21 Mai 1720.

EH bien ! puiſque vous voulez que je vous parle plus franchement que je n'ai fait, je vous dirai que votre projet m'a ſemblé bizarre, & que j'en ai trouvé la propoſition déplacée. Il m'a paru ſingulier que vous n'ayiez tant ſouhaité la fin de votre exil, que pour vous en ménager un plus long & plus éloigné ; il eſt vrai auſſi que j'ai trouvé que, dès que vous aviez pu former un ſemblable deſſein,

j'aurois tort d'en traverſer l'exécution. J'ai penſé de plus que ſi les empreſſemens qu'on vous témoigne, & la ſatisfaction que vous attendez de ce voyage, ne vous permettoient pas de le différer juſqu'à ce que mon ſort fût décidé, il vous ſiéroit mieux de partir libre de tous les engagemens qui peuvent vous retenir ou vous rappeler, & c'eſt à quoi je me ſerois diſpoſée : alors, comme j'ai voulu vous le dire, vous n'auriez que faire d'apprendre de mes nouvelles. Que ſi vous avez le loiſir d'attendre que vous m'ayiez fait voir vous-même toutes les convenances de votre éloignement, je n'y devrai pas trouver plus de difficulté que vous; j'aurai du moins aſſez de raiſon pour ne vous montrer ſur cela que des ſentimens conformes aux vôtres.

Je pourrois me plaindre du ſoupçon que vous me montrez; mais, comme je vous fais peut-être la même injuſtice, je n'oſe haſarder des reproches que je puis également mériter. Il faut donc

remettre l'éclairciſſement de nos doutes à des temps plus favorables.

Si ceci prend fin, & que j'abandonne la ville en même temps que ces lieux, je reviendrai certainement quelques jours après, ne fût-ce que pour quelques heures, & je pourrai vous voir chez la bonne. Vous ſerez averti dans le temps; peut-être eſt-il encore bien éloigné. Quoi qu'il en ſoit, je vous répète que vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre de moi, lorſque vous ſerez à portée de juger ſainement de ce qui me regarde. Vous avez lieu d'avance de vous louer infiniment d'un ami qui me rend fidellement vos diſcours, & qui même a ſoin de leur donner l'interprétation la plus favorable. Je n'ai rien appris de nouveau; j'en ſaurai peut-être davantage dans quelques jours: en attendant, je vous en ſouhaite d'heureux, & une auſſi bonne ſanté que celle dont je jouis préſentement.

Samedi.

Je croyois avoir aujourd'hui quelque chose à vous apprendre, & je ne sais rien de plus, ma santé n'a pas été si bonne ces jours passés que je vous l'avois annoncé ; je me porte cependant assez bien dans ce moment-ci, & je pense, vu l'incertitude de ma destinée, qu'il ne seroit pas raisonnable de prétendre que vous reglassiez vos démarches sur les miennes. Faites donc ce que vous jugerez à propos sans craindre que je m'en formalise.

28 Mai 1720.

Puisque vous aimez les aveux sincères, je vous dirai encore que de plusieurs lettres que vous m'avez écrites depuis votre retour, il n'y en a que

deux dont j'ai été ſatisfaite, & la dernière en eſt une; il n'y a rien à y répondre que de s'en louer; & je le fais avec plaiſir. Je n'ai pas encore l'humeur ſi chagrine que j'en trouve à me plaindre. Soyons donc contens l'un de l'autre; de votre part vous le devez ſur ma parole & j'y ſuis très-diſpoſée de la mienne.

Réſervons nos murmures contre les événemens peu favorables, qui peut-être à la fin ſe rendront plus propices. Voilà déjà un changement en bien; je vous en fais mes complimens puiſque vous y êtes intéreſſé; ce que je ne croyois pas. Je ſuppoſe du moins que la menace précédente vous avertira de prévenir de quelques manières que ce ſoit de ſemblables accidens, qui tôt ou tard ne ſauroient manquer d'arriver. A ces affaires ſe ſont joints des contretemps particuliers qui ont différé l'exécution de ce qui me regarde. S'il n'arrive rien de nouveau, j'eſpère que la partie pourra ſe renouer, en attendant, c'eſt beaucoup

d'avoir l'eſprit tranquille; joint à cela je me porte aſſez bien : je vous prie d'en faire de-même & de calmer notre bonne autant que vous pourrez. S'il arrive quelque choſe de nouveau avant que cette lettre vous ſoit rendue, ce que je n'attends pourtant pas ſitôt, notre très-cher ami vous en inſtruira. Je vous donne le bon jour de tout mon cœur.

---

8 Juin 1720.

ENFIN je pourrai vous parler à vous-même, s'il n'arrive encore quelques contretemps aux ſoins que je prendrai pour me ménager l'occaſion de vous voir. J'eſpère être lundi dans la matinée à la *Préſentation*, & là nous nous expliquerons ſur beaucoup de choſes dont j'ai le cœur & l'eſprit pleins; en attendant comme rien n'eſt ſûr, je vous dirai toujours ce qui ſe peut dire, non pas ce que je penſe de ma ſituation préſente; car vous

me croiriez l'eſprit dérangé ; en tout cas c'eſt l'eſprit des veilles ſans interruption que j'ai faites depuis que je ſuis ici. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai point été encore dans une diſpoſition plus triſte ; & ſi je ne reçois d'ailleurs la ſatisfaction qui me manque, j'ai peur enfin de me manquer à moi-même. On m'a mandé que vous êtes fort content de mon ſort ; cependant qu'avons-nous gagné de toutes mes peines ? je n'en ai ſenti qu'une vivement : elle me reſte dans toute ſon étendue. J'ai de plus une fatigue de corps bien plus inſupportable à mon gré que l'ennui. Je vois que je ſuis dévouée pour ma vie à tout ce qu'il y a de plus triſte, & je ſuis même privée des amuſemens de l'eſpérance : car enfin toutes les choſes dont j'avois pû me flatter me paroiſſent prendre une tournure qui ne m'en laiſſe point. Je finis cette plainte tragique, parce que voici une occaſion qui ſe préſente pour vous l'envoyer.

11 Juin 1720.

J'AI dérangé hier toutes mes affaires pour tenir une parole que je n'aurois pas dû donner, je me rendis chez madame de R. à six heures, & comme malgré tous les contretemps qui me retinrent; (j'y pensai mourir & je n'ai jamais été en ma vie en pareil état): il n'y avoit nul inconvénient à m'y venir voir & même à m'y attendre puisque j'y loge; mes amis ont droit de m'y venir chercher pour aujourd'hui; je n'y serai que jusqu'à jeudi, & je pars sur le soir. Ce sera donc vraisemblablement sans vous voir; voyez du moins madame de R. L'état dans lequel elle m'a trouvée ne m'a pas permis de lui en cacher la cause: vous vous expliquerez avec elle peut-être avec moins de honte qu'avec moi.

12 Juin 1720.

QUOI QUE vous en puiſſiez dire & quoi que je puiſſe faire pour me tromper moi-même, vous êtes prodigieuſement changé. J'ai commencé à m'en appercevoir depuis votre retour. Vous aviez exigé de moi que je ne m'en rapportaſſe qu'à vous, & c'eſt vous-même qui avez tourné mes ſoupçons en certitude. Enfin vous n'êtes pas le même ; vous ne tenez plus à moi que parce que vous vous ſouvenez d'y avoir tenu. Toutes vos démarches tendent à vous en ſéparer ; que n'en convenez-vous de bonne-foi ? Croyez-vous que je veuille vous retenir malgré vous ? Que m'en reviendroit-il ? Ne vous ai-je pas toujours dit que quelque engagement que vous puiſſiez prendre avec moi, vous en ſeriez toujours le maître, & que je ne voudrois jamais rien devoir qu'à vos propres ſentimens.

Mais

mais s'ils ſont de l'eſpèce commune, variables, ſujets au changement, je perdrai moins que je ne croyois en vous perdant. Ah! ſi votre conſtance ne s'eſt pas trouvée à l'épreuve de quelques mois d'abſence, que n'aurois-je point à craindre dans le cours de ma vie de tant d'autres choſes plus propres à diminuer un tendre attachement? Je vous avoue qu'une pareille expérience ſeroit bien capable de m'éloigner du deſſein de la paſſer avec vous. Je veux pourtant connoître plus nettement la diſpoſition de votre ame.

Autrefois je ſavois comment m'en aſſurer, mais cette règle tant vantée entre nous s'eſt enfin trouvée fauſſe; je ſerois bien loin de compte ſi je m'aviſois de juger encore de vos ſentimens par les miens; quoi qu'il en ſoit, je ne puis ſupporter l'incertitude où je ſuis. Il faut que je vous voie; ce ne peut être ici, je m'en ſuis éclaircie: j'obtiendrai plus facilement d'aller à Paris.

Vous ſerez informé du jour & de

l'heure, & ce ſera où j'ai logé la dernière fois. Je n'avertirai perſonne de mon voyage, qui ſera court, afin de n'être point importunée de viſites; ne préparez point ce que vous aurez à me dire, car ce ne ſont pas de beaux diſcours que je veux entendre; je veux voir le fond de votre cœur, s'il eſt véritablement changé au point que je me le perſuade, je vous demande ſeulement d'en convenir de bonne-foi; je m'en affligerai ſans aigreur: car enfin eſt-on maître de ſes ſentimens? mais la ſeconde trahiſon ſeroit ſans excuſe.

Je n'exige donc de vous qu'une entière ſincérité ſur vos diſpoſitions préſentes, moyennant quoi je vous pardonne d'avance tout le mal qui m'en pourra revenir. Mais ſi vous ſongez tant ſoit peu à diſſimuler ſur rien avec moi, je ferai en ſorte que ce ne ſoit point impunément; non que je médite aucune ſorte de vengeance contre vous; mais ſi vous avez fait cas de mon eſtime, je

pourrois vous punir par un éternel mépris. J'ose dire qu'alors il vous seroit si justement dû, que vous n'auriez aucun droit de vous en plaindre. Fasse le ciel que je ne sois pas contrainte de changer mes sentimens en une forme qui leur est si contraire. Adieu; je vous souhaite autant de satisfaction que j'ai de peines; je ne puis vous souhaiter un bonheur plus complet.

---

13 Juin 1720.

J'AI reçu votre lettre du 12 le jour même & au moment que je venois de vous écrire. Vous pouvez continuer sans autre formalité, j'en userai de-même; heureux de pouvoir nous expliquer l'un à l'autre sans contrainte : ce que nous avons à dire n'intéresse que nous, & la connoissance qu'on en pourroit avoir me semble moins préjudiciable que la privation d'un commerce si nécessaire. Mais pourquoi

vous tiens-je un tel discours? à vous qui vous proposez de sang-froid d'aller passer un long temps loin d'ici; j'avoue que j'ai honte de penser si différemment de vous, mais j'en aurois peut-être encore davantage de ne me pas toujours retrouver la même. Enfin, je suis assez contente de vos lettres; que ne le suis-je autant de vos discours & de votre conduite, dont plusieurs traits ne se peuvent excuser, puisque je ne les excuse pas! Nous les discuterons quand nous pourrons nous voir; j'espère que ce pourra être dans quelques jours, & vous en aurez avis. En attendant j'aurai soin de vous apprendre de mes nouvelles par la poste. Vos lettres me sont exactement rendues, n'en ayez point d'inquiétude, ce ne sera pas dans mes momens perdus que je vous écrirai, mais dans tous ceux dont je pourrai disposer, qui sont en petit nombre, tellement qu'à peine ai-je pu écrire ce peu de mots; & si je ne finis cela ne partira pas aujourd'hui. Ma

ſanté eſt un peu meilleure quoique je ne faſſe preſque plus d'uſage du ſommeil. Portez-vous bien auſſi, c'eſt ce que je ſouhaite le plus.

Dimanche au soir, 16 Juin 1720.

VOS nouvelles du 15 m'ont trouvée dans un abattement dont à peine pourront-elles me tirer; quelle que ſoit la diſpoſition qu'on ait à ſe perſuader ce que l'on deſire fortement, l'impreſſion contraire a été ſi vive, que je ne ſais comment j'en pourrai revenir. Je n'avois encore rien éprouvé de pareil, & ſi j'ai ſouffert en ma vie de pluſieurs manières, non pas à la vérité dans ce genre, pourquoi faut-il que je me ſois expoſée ſi légèrement à des peines ſi cruelles! je ne veux point vous les dépeindre dans toute leur étendue. Je ſerois fâchée de devoir à la pitié ce qui ſemble m'appartenir à d'autres titres. A propos de titres, je

me ſuis occupée ces jours-ci à relire ceux qui fondoient mon ancienne poſſeſſion; j'ai réſolu de vous les remettre entre les mains; je ne veux conſerver aucun témoignage contre vous, ni rien qui m'en faſſe ſouvenir. S'il arrive enfin qu'il faille nous ſéparer, vaine précaution; ne retrouverai-je pas toujours en moi ce que je voudrai éviter avec tant de ſoin! Il n'eſt que trop certain que je ne puis plus me ſouſtraire aux ſentimens qui me dominent; ils doivent uniquement décider de mon ſort, & s'ils ne font pas ma félicité comme je m'en étois flattée, ils feront à jamais mon malheur. Je ne dois rien eſpérer ni du temps, ni des ſecours ordinaires, cela eſt bon pour rémédier à un goût frivole, mais un véritable attachement dans un cœur comme le mien eſt ineffaçable: heureuſe ſi je l'avois pris pour quelqu'un qui en fût auſſi capable que moi! C'eſt à quoi je me ſuis mépriſe: car enfin, quoi que vous en puiſſiez dire, quand vous ne

ſeriez pas auſſi miſérable en fait de ſentimens que j'ai pu le croire, il eſt certain que vous ne me valez pas. Cette connoiſſance me donne une douleur ſi ſérieuſe, qu'elle n'admet ni honte, ni dépit de m'être ſi légèrement trompée; je ſuis ſimplement affligée d'avoir perdu un bien qui me paroiſſoit ineſtimable, c'eſt-à-dire l'opinion toute parfaite que j'avois de vous, & c'eſt ce que je ne puis retrouver, quand même vous ne m'échaperiez pas abſolument. Cependant, tel que vous êtes, je vous chéris encore au point d'avoir en horreur tout ce qui n'eſt pas vous. Je m'en ſuis apperçue ſur quelques propoſitions qui m'ont été faites, où je pourrois trouver des avantages apparens : mais, comme dit Athis, que ſervent les faveurs que nous fait la fortune, &c.

J'eſpère vous voir demain, & ſi je ne puis vous entretenir à loiſir, comme je le deſire, je pourrai du moins vous rendre moi-même cette lettre. Je ſerai

bien-aiſe qu'elle ne paſſe pas par d'autres mains. Cependant ſi vous ne venez pas chez mon amie, je la lui laiſſerai pour vous la rendre; je ſuis ravie que vous ſoyez content d'elle, elle me paroît auſſi, dans une lettre qu'elle m'écrit, fort ſatisfaite de vous. Je ne ſais que vous dire de ma ſanté, je ne ſuis point malade & ne me porte pas bien; outre l'affreuſe triſteſſe qui s'eſt emparée de moi, les veilles continuelles achèvent de m'aſſomer; je n'ai pu faire faire ici la drogue dont je m'étois ſi bien trouvée. Quoique j'en aie apporté le mémoire, on m'a donné en guiſe de cela je ne ſais quoi qui réveille au lieu d'aſſoupir. Adieu juſqu'à demain; j'ai pris mes précautions pour qu'on vous donnât avis de mon arrivée: je repartirai le ſoir & ſerois bien fâchée de ne vous pas voir.



19 Juin 1720.

VOILA une attention bien régulière & peut être trop pour vous, car ce n'eſt point là ce que je vous demande. Votre meſſager eſt arrivé préciſément à mon réveil, qui a été aſſez doux, ayant ſuccédé à un ſommeil plus tranquille qu'à moi n'appartient, & c'eſt l'effet des meilleures diſpoſitions dans leſquelles je ſuis revenue. A mon arrivée j'ai trouvé ici un de vos amis qui m'a accueillie avec des tranſports de joie qui ont fourni un ſpectacle agréable dans le lieu où je ſuis; il m'a promis une converſation fort ample ſur beaucoup de choſes qu'il a à me dire: il partoit, ce ſera pour ſon retour. A propos de voyage, je vous confie très-ſecrettement que j'en pourrai faire un vendredi prochain, mais je ne ſais comment je pourrai m'arranger pour vous voir; cependant je ne me ſoucie

point du reſte. J'en ai reçu beaucoup de ſatisfaction quoiqu'elle n'ait pas été parfaite. Le point de vue qui me reſte m'afflige d'autant plus qu'il vous eſt agréable; je ne veux pourtant plus vous en parler; ſuivez vos projets, mais dites-moi ſincèrement quel temps vous y deſtinez. Il m'eſt revenu que cela pourroit aller juſqu'à 18 mois: ſi vous l'avez penſé, non pas ſeulement ſi vous le faites, puis-je rien croire de ce que vous me dites? Il eſt vrai que vous êtes bien foible en réponſe ſur cet article, & que j'aurai beſoin pour vous juſtifier de vous prêter moi-même toutes les raiſons qui vous manquent. Je ſerai peut-être encore aſſez bonne pour le faire, mais n'abuſez pas de ma facilité. Puiſque nous avons renoué notre intelligence, tâchons que rien ne la trouble. Goûtons la douceur d'être contens l'un de l'autre, ſinon autant qu'il eſt poſſible, du moins aſſez pour fonder une eſpèce de repos ſi néceſſaire au ſoutien de la vie. Je me porte aſſez bien, j'ai

beaucoup dormi cette nuit, quoique je ne me ſois couchée qu'entre huit & neuf heures du matin. Il eſt vrai que ce qu'on m'ôte de repos, m'eſt payé de toutes les gracieuſetés poſſibles. Cela ne fait que croître & embellir, & ſi cela va toujours de même, j'ai lieu de me promettre beaucoup d'agrément. Que n'ai-je de plus la liberté de voir ce que j'aime ſi tendrement, quoiqu'il ne m'aime pas tout-à-fait de même. Je ferois de ce commerce la douceur de ma vie, tout inégal qu'il eſt devenu. Adieu, mon cher M., j'ai peur d'impatienter votre petit courier qui a fait ſon meſſage de fort bonne grace. J'ai été ravie de le voir pour le premier objet qui s'eſt préſenté à moi en ouvrant les yeux; j'en augure bien pour le reſte de ma journée. Ne paſſez pas la vôtre ſans penſer à moi; pour moi, il n'y a rien à me recommander ſur cela. Je voudrois bien vous revoir. J'ai cent choſes à vous dire, dont je n'ai pu en entamer pas une. Ne ſortez point de chez vous le jour que

je vous marque, afin que je puiſſe vous faire ſavoir l'arrangement que j'aurai fait, ſi je ne puis vous en inſtruire plutôt. Adieu encore une fois, ou plutôt bon jour de toute mon ame.

---

20 Juin 1720.

LE voyage que j'eſpérois faire demain devient fort incertain. Je m'en conſole, car je n'aurois pu, quelque meſure que j'euſſe priſe, rien faire qui m'eût été agréable. Cette contrainte me déplaît infiniment. Je ſouhaite au moins d'apprendre des nouvelles des perſonnes qui me ſont chères, puiſque je ne puis les voir. N'avois-je pas raiſon de ne point tant deſirer le changement de mon état, puiſque je n'en ſuis pas mieux pour ce qui m'intéreſſe le plus ? Encore ſi mes peines préſentes étoient partagées autant qu'elles le méritent, j'y trouverois quelque ſoulagement; mais vous ſavez ce qui

en eſt. Je ne veux pas en dire davantage; le ton plaintif eſt trop déſagréable; j'aime donc mieux vous raconter mes proſpérités. J'ai aſſez bien dormi, & je ne me porte pas mal; je commence à eſpérer que je pourrai me faire à la vie bizarre que je mène. Rendez-moi compte de vous. Vous ne ſauriez douter de l'intérêt que j'y prends, quoique ſans trop de raiſon; mais je ne puis faire autrement, comme je vous l'ai déjà dit. Peut-être avec le temps deviendrai-je plus raiſonnable; c'eſt à quoi j'ai envie de travailler ſérieuſement, & dès que j'y verrai la moindre apparence de ſuccès, je vous promets de vous en donner avis. En attendant, je vous donne le bon jour, & encore de très-bon cœur.

Dimanche au soir, 21 Juin 1720.

SI je ne vous écris ni plus ſouvent ni plus amplement, ce n'eſt aſſurément pas que je ne ſois occupée de ce qui vous

regarde. Je n'y penſe que trop ; mais la manière dont je penſe ne me détermine point à vous en rendre compte. Car enfin je ne puis revenir de l'opinion que je me ſuis formée, ſoit à tort ou à raiſon ; & je ſens bien, quoi qu'il en ſoit, que le diſcours n'en peut être qu'à charge. Je vais même juſqu'à penſer que le meilleur parti ſeroit de rompre tout commerce entre nous. En effet, ſi mes idées ſont vraies, à quoi bon vous contraindre ? Et ſi elles ſont fauſſes, voulez-vous demeurer expoſé à mes injuſtices ? Sortons, s'il eſt poſſible, d'un état pénible à l'un & à l'autre. Tirez-moi d'erreur, ſi j'y ſuis, ou confirmez mon opinion, ſi elle eſt bien fondée ; je vous en conjure au nom de la ſincérité que vous m'avez promiſe. Ne craignez ni plaintes ni reproches, vous n'en eſſuierez point. A l'exemple de ce Romain qui dit en apprenant la mort de ſon fils : *Je ſavois qu'il étoit mortel* ; je dirai ſimplement : je ſavois qu'étant homme, il étoit ſujet au changement.

Ce que je pourrai penſer de plus, ne ſera ſu que de moi. Parlez donc, & parlez vrai. C'eſt uniquement ce que je vous demande.

---

22 Juin 1720.

Je vous avois mandé que j'irois à Paris, & puis que je n'irois point; j'y fus, & n'y fis rien d'agréable. Si vous étiez au point de juger de ce que coûte ces ſortes de contradictions, je vous en entretiendrois; mais il vous faut d'autres propos. Cependant que vous dirai-je qui ne ſe rapporte à ce que je ſens, que je ne puis confier qu'à vous; mais à vous qui êtes tranquille, & peut-être content, pendant que je me déſeſpère. Car enfin, je n'ai jamais été ſi outrée de mon ſort que je le ſuis; la néceſſité abſolue qui me privoit de tout étoit moins inſupportable que les égards qui m'interdiſent la ſeule choſe dont je me ſoucie, & pour laquelle je donnerois de ſi bon cœur tout

le reste. Si je n'étois pas seule à me tourmenter de la situation présente, on trouveroit quelque expédient, du moins pour l'adoucir. Pourquoi ne pas consulter votre petit ami qui est déjà instruit, & que je crois bien intentionné ? Il pourroit vous avertir de quelques jours d'absence, lui qui est ordinairement informé des marches; & savoir si l'on ne pourroit pas, sans conséquence, venir ici, les maîtres de la maison n'y étant point; ou bien quelque matin, comme je l'avois pensé. Après tout, si l'on ne s'en soucie pas, il n'y faut point songer; la complaisance même seroit de mauvaise grace, & l'on est quitte. N'aurai-je point de vos nouvelles ? N'avez-vous rien à me dire pour amuser l'ennui de ma solitude, & dissiper la profonde tristesse où je suis, dont je ne trouve moyen d'éviter le reproche, que par le soin que j'ai de me cacher ? aussi suis-je plus solitaire que je ne l'étois même dans ma retraite. Dieu veuille, avec sa grace, m'en retrouver une autre,

où je puisse ne penser qu'à lui ! Tout le reste ne vaut guère le soin qu'on en prend. A propos, vous êtes-vous maintenu dans les bonnes dispositions où je vous ai vu ? Je le souhaite pour l'amour de vous, & vous donne le bon soir.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. Je ne puis la lire avant que d'envoyer celle-ci ; je suis seulement contente de la voir très-pleine : je ferai réponse pour demain.

---

22 Juin 1720.

Je vous ai écrit tantôt une lettre que j'ai datée du 23, par une erreur dont je ne fais que m'appercevoir. Autre erreur que je vous confesse, de vos deux lettres que j'ai reçues avec plusieurs autres, je n'en ai reconnu qu'une d'abord pour être de vous; c'étoit celle du 21 & du 22. Je l'ai seulement ouverte ; & , sans avoir le temps de la lire, j'ai donné la mienne

au facteur qui alloit partir ; ensuite j'ai lu, avec contentement, ce que vous me mandez, & puis j'ai trouvé l'autre du 20 que j'aurois dû recevoir avant-hier. Je ne sais pourquoi elle a retardé ; mon voyage a pu encore prolonger le retardement : il m'a donc été funeste de toutes manières, & je suis fort dégoûtée de pareille partie. J'avois eu la pensée de vous proposer, à tout événement, une promenade au jardin du roi ; mais n'étant pas assez sûr d'y aller, je n'osai vous y embarquer : cependant j'y fus, & ce fut matière de repentir de ne vous avoir pas fait ma proposition ; d'autant plus que cela auroit pu amener une connoissance que vous auriez pu faire avec une dame qui demeure dans ce quartier-là, & que je vois souvent, & chez laquelle je puis plus facilement aller que chez mon autre amie. Je ne voudrois pas lui parler avec la même confiance ; mais, à titre d'amis, on pourroit s'y rencontrer & en faire une maison de société très-commode.

J'ai encore d'autres vues ; mais je ne trouve pas à-propos de les communiquer à des gens qui ont si peu de ressource dans l'esprit, pour ne pas dire dans le cœur, qu'ils ne trouvent aucun moyen de rompre un engagement des plus mal pris, & dans un temps où les prétextes, & même les raisons, fourmillent pour ne pas s'éloigner de ce pays-ci. Je ne veux plus en parler avec aigreur, ni me plaindre en aucune sorte ; car, en effet, rien n'est plus insupportable que des plaintes pour ceux à qui elles s'adressent, & rien de plus avilissant pour ceux qui les font. Je veux donc reprendre un peu courage, & me souvenir que quand on ne peut se venger, il est inutile de se plaindre.

---

29 Juin 1720.

JE me suis si bien trouvée de la journée d'hier, que j'en suis toute autre ; ma situation me semble absolument changée : tout

ce qui me déplaisoit ne me déplaît plus ; & je vois que tant de peines que je croyois avoir se réduisent à une, sans laquelle tout iroit bien. J'admire le prompt effet & la grande vertu du remède que j'ai employé ; mais je soupçonne qu'il sera besoin de le renouveler, si je veux éviter de retomber dans les mêmes accidens.

Dites-moi de vos nouvelles, & comment vous vous trouvez : enfin ce que vous pensez sur les choses dont nous avons parlé. J'espère que j'en apprendrai quelque chose dès aujourd'hui ; car vous devez m'écrire ; & si vous voulez j'en pourrai savoir davantage jeudi ; car il est question d'une partie pour ce jour-là, & l'on doit même dîner ; ce qui me fait croire que l'on partira au plus tard à une heure : n'en faites aucun semblant. S'il y a quelque changement d'ici là, je vous le ferai savoir. Je pourrai aussi, en attendant, faire un tour à la ville, mais je ne sais pas encore le jour ; je ferai en sorte de vous en avertir. Rendez-moi

compte de votre conduite, comme je fais de la mienne, & sur-tout dites-moi au vrai, quand vous croyez partir pour votre grand voyage. Tâchez qu'il ne soit pas éternel; car, en vérité, cela ne seroit pas soutenable. Pressez votre départ pour hâter le retour, & soyez ici cet hiver, sans quoi je ne réponds de rien. Vous avez aussi trop de confiance, & je crois qu'il seroit bon de vous en ôter une partie : je ne sais comment vous avez pu venir à ce point-là, en étant naturellement si éloigné.

---

7 Juillet 1720.

RIEN de plus semblable que la situation dans laquelle nous nous sommes trouvés : je suis d'autant plus contente de la peinture que vous m'en faites, que n'ayant osé m'expliquer si clairement, j'espère que vous aurez suppléé à ce que je ne vous ai pas dit, puisque

vous vous êtes trouvé à-portée d'en juger si bien par le simple usage de la règle que vous voulez remettre en vigueur. Je me flatte aussi que vous n'aurez pas laissé d'être content du peu que je vous ai dit. Je n'ai manqué qu'à m'inquiéter du risque que vous avez couru, mais je vous avouerai que j'avois l'esprit si rempli & si occupé, que je ne me suis point apperçu de la violence de l'orage. J'ai appris avec étonnement ce qui m'en a depuis été raconté : heureuse que cette disposition m'ait sauvé l'inquiétude que je n'aurois pas manqué d'avoir, si j'avois été plus à moi & que j'eusse pensé que vous fussiez si près du danger ; j'ai tremblé du récit que vous m'en avez fait, & je ne puis comprendre la léthargie qui m'a laissée si tranquille pendant que vous étiez en péril : je crains que vous n'en soyez offensé. S'il y a faute, vous savez d'où elle vient & devez me la pardonner. Enfin vous vous en êtes bien tiré &

votre ame eſt contente; je m'en réjouis de toute la mienne : plaiſe à Dieu que de nouveaux orages ni réels, ni métaphoriques, ne nous alarment plus ! Nous ne ſerions pas toujours diſpoſés à les contempler ſi tranquillement; il en eſt d'une eſpèce qui attaque directement le principe de la tranquillité, tâchons bien de les éviter & de prolonger le calme où nous nous trouvons. N'a-t-on point deviné d'où venoit le changement que l'on a remarqué en vous ? Ne vous laiſſez point pénétrer ſur cela; la connoiſſance que l'on en auroit pourroit mettre obſtacle à notre ſatisfaction, & ce que l'on ne veut pas qui ſoit ſu ne doit être dit à perſonne. Vous deviez m'écrire aujourd'hui pour m'apprendre des nouvelles dont je ne ſuis que trop bien informée; mais ce ſoin doit être changé en celui de chercher à me conſoler autant qu'il eſt poſſible, de la perte d'un ami que je regrette infiniment. J'en ai été ſi occupée toute la

nuit que je n'ai point dormi, & je me porte assez mal aujourd'hui. J'ai fort mal à la gorge, & quelques autres incommodités qui m'abattent beaucoup: aussi faut-il avouer qu'il n'y a point de santé qui puisse résister à la vie que je mène; si elle continue, il pourra bien arriver que vous ne me retrouverez plus à votre retour. Voilà des idées un peu tristes & différentes de celle d'hier; je vous en fais mes très-humbles excuses, j'aurois voulu vous les cacher, mais j'ai fait vœu de vous laisser voir tout ce que je pense, dont la variété vous paroîtra bizarre. Bon soir, j'attends de vos nouvelles, & des assurances de votre amitié, qui, peut-être, me remettront en meilleur état.



MON

15 Juillet 1720.

MON voyage a fini auſſi ſottement qu'il avoit commencé ; je ne crois pas qu'on m'y rattrape ; car à quelques momens près je n'ai guère en ma vie paſſé plus mal mon temps : au demeurant je me porte bien. Quelle nouvelle de vous aurai-je ce ſoir ? On apporta hier votre lettre du 10 ; voyez la diligence de nos couriers ! J'enverrai ce ſoir pour ſuppléer à leur pareſſe, ſi je puis trouver quelqu'un, mais cela n'eſt pas ſûr, car les plus petites choſes ici ne ſont pas ſans difficultés. Il eſt bien plus commode d'être près des gens dont on eſt curieux de ſavoir des nouvelles. Je penſe comme cela, je ne ſais ſi c'eſt fantaiſie, enfin c'eſt la mienne. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, & preſque rien à vous dire, car il y a beaucoup de choſes dont je

ne puis ni ne veux vous parler. Voyez donc si c'est un grand avantage de recevoir de mes lettres, & combien il doit être facile de s'en passer. Vous pouvez cependant avec certitude compter sur ma parfaite amitié, soit que vous en receviez ou non des assurances.

---

19 Juillet 1720.

PUISQUE vous aimez les lettres laconiques, vous avez bien rencontré, c'est mon fort. Je puis même, pour abréger, vous renvoyer à la précédente, car je n'ai rien de plus à dire.

Vous n'avez pas besoin de mes conseils pour ce qui regarde vos affaires; vous savez mieux que moi ce qui vous convient; je ne vous communique pas non plus mes projets, car ils me réussissent si mal que je n'en fais plus.

Je n'ai reçu qu'hier au soir votre lettre du mardi. Bon jour.

23 Juillet 1720.

Vous avez donc reçu cette lettre dont j'étois en peine; je venois de vous écrire par notre ami pour vous marquer le doute où j'étois sur cela; je n'ai point reçu votre lettre du 14; je vous en ai écrit une du 18 que vous ne me marquez pas avoir reçue.

Vous me rassurez sur mes inquiétudes d'une façon géométrique, plus exacte que touchante; je ne veux pas m'en plaindre, car vous diriez que je ne sais faire autre chose. Soit donc ainsi que vous le dites; votre conduite en fera la preuve. En attendant, je suis bien aise de vous dire pour mon propre honneur que je ne suis point sujette aux vapeurs, encore moins à tirer mes principes de mon humeur. Enfin si je m'ennuie, cela est assez ordinaire, quand on est éloigné de ce qui est le plus cher;

heureux qui n'en fait pas la triste expérience. Je voudrois bien vous mander des choses très-agréables, ne fût-ce que pour ôter à mes lettres l'air triste qui les rend déplaisantes : mais je ne sais rien de cette espèce, & à moins d'avoir recours à la fiction, sur quoi je ne suis pas fort ingénieuse, je ne puis sortir du style sérieux. Le vôtre n'est pas trop gai non plus ; mais je crois que c'est par politesse, cependant je vous en dispenserois volontiers. Si je pouvois vous voir, j'aurois plus de choses à vous dire sur toute sorte de tons ; mais je ne vois encore rien qui m'en promette l'occasion. Bon soir, je vais faire une promenade solitaire, dans laquelle je vous dirai tout ce que je ne vous dis pas ici.



---

24 Juillet 1720.

JE n'ai que trop cru ce que vous m'accusez d'avoir dit de vous. Eh! qui ne penseroit en effet de la facilité avec laquelle vous avez consenti à ce que je vous ai demandé, que vous y aviez peu d'opposition. N'avez-vous pas su résister dans d'autres temps à des propositions pour le moins aussi raisonnables? & quelle grace avez-vous à faire valoir une déférence à mes volontés, dont je ne vois de marques qu'autant que je veux m'éloigner de vous? Il est vrai que j'ai été à Paris sans vous en avertir: mais vous, avez-vous cherché les lieux où vous pouviez me rencontrer? Aucune des personnes que je vois n'a entendu parler de vous; votre oubli m'a été marqué autant qu'il étoit nécessaire pour fortifier mes résolutions. Quelles résolutions, bon Dieu! Ce que j'ai cru faire pour mon repos n'a fait

que l'éloigner ; & si vous n'êtes pas mieux que moi, nous sommes bien à plaindre l'un & l'autre. Je veux bien vous avouer la peine où je suis, s'il est vrai que vous ayiez besoin de cette consolation. Mais je ne veux pas démentir un parti dont les difficultés me font d'autant plus sentir la nécessité. Je n'espère plus ni du temps ni de mes soins la tranquillité que je desirois, mais j'attends de mon courage la persévérance d'un dessein convenable ; & si je ne puis maîtriser mes sentimens, je veux du moins régir ma conduite. Je serai malheureuse, mais au moins je n'aurai nul reproche à me faire ; & si j'ai à me plaindre, ce ne sera pas de moi que je me plaindrai.

---

26 Juillet 1720.

VOUS voulez donc que je rie & badine avec vous, comme avec le reste du monde. Je vous avois destiné un traite-

ment particulier ; mais peut-être en effet la diſtinction eſt-elle onéreuſe. J'ai pour les autres des agrémens forcés, & pour vous des défauts naturels, que je ne prenois nul ſoin de vous cacher ; je vois bien qu'il y a trop de confiance dans cette conduite, & que vous vous trouverez mieux dans l'ordre commun : enfin, ſi vous vous contentez de diſcours, nous n'en manquerons point. Je m'étois aviſée de n'avoir que des ſentimens qui vous étoient ou montrés ou cachés, ſelon qu'eux-mêmes l'ordonnoient. Je tiendrai donc déſormais une autre route pour parvenir à l'honneur de vous plaire, & je ſerai très-flattée d'y réuſſir. Après cela je vous dirai, pour juſtifier le partage que j'avois fait de ma bonne & de ma mauvaiſe humeur, que je trouverois plus juſte que qui cauſe mes chagrins & mon ennui en partît, que ceux qui n'y ont nulle part. Nous éclaircirons cette affaire au premier jour, quand j'aurai moins de mal à la tête qu'aujourd'hui.

Je ne vous aurois pas même écrit, si je n'avois voulu vous donner avis tout aussitôt que je le puis, qu'il ne tiendra qu'à vous que je vous voie mercredi prochain. Vous pourrez venir en sûreté l'après midi; mais n'en dites rien à personne sans exception.

---

2 Août 1720.

Je suis bien aise que vous rendiez justice à l'honnêteté de mon procédé; je souhaite que le vôtre soit tel qu'il puisse au moins justifier l'estime que je vous ai témoignée : après cela, quelque chose qui arrive, je ne m'en plaindrai pas. La maxime de connoître avant que d'aimer est si sensée, que quiconque néglige de la mettre en pratique, mérite bien d'en être puni. Je ne sais ce qui a empêché que vous n'ayez été content de votre journée; pour moi j'en suis demeurée fort satisfaite. J'avois des doutes qui se

ſont éclaircis ; cela rend l'eſprit plus tranquille. Ma ſatisfaction ſeroit entière, ſi vous aviez mis plus au net l'aveu que vous me faites dans votre dernière lettre, & véritablement je ne ſais pourquoi vous êtes demeuré en ſi beau chemin. Il faut du moins avoir le courage de dire ce que l'on penſe, quand on n'a pas celui de faire ce que l'on doit. Si vous pouvez prendre la réſolution d'uſer enfin d'une entière franchiſe, je vous offre encore ici un entretien pour mercredi prochain ; j'eſpère qu'il terminera toute conteſtation entre nous. Je compte d'aller demain & peut-être mardi à Paris ; mais je ne ſais de quelle manière je pourrai diſpoſer de moi : on va comme on eſt mené, quand on n'eſt point à ſoi, & cela empêche de pouvoir faire aucun arrangement.



10 Août 1720.

VOUS avez vu plutôt que moi, ce que je vois présentement mieux que vous; & si j'ai quelque temps erré dans le principe, vous errez dans les conséquences. Un projet qui ne peut avoir une heureuse issue ne sauroit trop tôt être abandonné : or, qui veut la fin doit vouloir les moyens; donc qui prétend rompre une liaison doit éviter tout ce qui peut l'entretenir. Enfin, quand on songe à se séparer, on ne doit pas chercher à se voir. Je ne puis penser autrement, ni agir que conformément à des vues si raisonnables. Je crois bien que si la raison me revenoit, j'aurois peine après à m'en départir. Ne dites point que j'outre en toute matière; car, au moins en celle-ci, suis-je dans les justes bornes. Quant à l'utilité que vous prétendez tirer de mon exemple & de mes préceptes, vous êtes

dans le vrai point de vue pour en profiter; cela ressemble à ces figures en perspective, dont l'objet change quand on s'en approche; & peut-être ne verriez-vous rien moins que ce que vous croyez voir, si l'on changeoit la distance. Tenons-nous donc où sommes, & de-là raisonnons, argumentons à qui mieux mieux. Ne me sachez point mauvais gré de ne pas déférer à ce que vous paroissez souhaiter, puisque je n'ai en vue que notre bien le plus solide, à l'un & à l'autre.

---

13 Août 1720.

J'AVOIS résolu de ne pas répondre à votre billet de ce matin, tant il m'a piquée; mais je ne suis pas la maîtresse de choisir une autre occupation, soit pour décharger mon cœur, ou pour exercer mon esprit, en quoi réside, comme vous le pensez, tout ce que je

poſſède, & même mes ſentimens. Je ne ſuis pas peu ſurpriſe, je vous l'avoue, que vous me croyiez la ſotte ambition d'exagérer mes foibleſſes. Si les gens raiſonnables en ſont ſuſceptibles comme d'autres, du moins ne doit-on pas penſer qu'ils cherchent à s'en faire honneur. Il n'y a guère que de jeunes perſonnes gâtées par la lecture des romans, qui puiſſent s'imaginer que ce ſoit une aſſez belle choſe d'avoir une paſſion pour en affecter le caractère, ſans en ſentir les mouvemens. J'aurois cru que du moins le nombre de mes années me mettoit à l'abri d'un ſemblable ſoupçon. Je ne vous ſais aucun gré du ſoin que vous prenez d'écarter les idées qui peuvent vous maintenir dans cette opinion; je ſerois curieuſe, au contraire, de vous en voir faire le merveilleux aſſemblage, & je crois que ce ſeroit plus ſingulier que les défauts que j'attribue à l'amour; car c'eſt à ce titre que j'ai prétendu que le déſordre & l'injuſtice l'accompagne: ce ne

ſont point des qualités recommandables, néceſſaires à ſa perfection, mais bien ordinairement dépendantes de ſa nature. Quant à l'injuſtice, il n'arrive guère que l'on s'en reconnoiſſe capable, que par une eſpèce d'équité ſupérieure à la bonne opinion qu'on a naturellement de ſoi-même; &, puiſque vous ne découvrez pas les vôtres, je juge que vous êtes moins équitable qué moi.

---

14 Août 1720.

PEUT-ÊTRE, en ce moment, vous plaignez-vous de moi. Mais ſi vous pouviez ſavoir ce que je ſouffre du mal que je puis vous avoir fait, vous me plaindriez moi-même. Oui, je vous l'avoue, ce que j'ai entrepris eſt au-deſſus de mes forces. Je ne puis me détacher de vous, ni rien ſouffrir de ce qui m'en ſépare. N'eſt-ce donc pas aſſez du ſort qui me perſécute, pourquoi me perſécuté-je moi-même? Je pouvois vous voir & paſſer la journée

avec vous, & je ne vous vois pas; il ne me reſte que le déſeſpoir que me cauſe la cruelle violence que je me ſuis faite. Ah! que je ſens bien que c'eſt ſe donner la mort que de ſe priver de ce qu'on aime! Cependant vous voulez me quitter, & me perſuader que je vous ſuis encore chère. Non, non, cela eſt incompatible. Je n'en fus jamais ſi bien convaincue que dans ce moment-ci. On ne s'expoſe point de plein gré à un tourment ſi inſupportable. Enfin, ſi vous êtes réſolu de m'abandonner, trouvez donc moyen de m'arracher du cœur les ſentimens qui m'attachent ſi intimement à vous, comme vous vous êtes défait de ceux qui vous uniſſoient à moi. Je ne puis oublier combien je vous ai vu perſuadé que nous ne pourrions être heureux l'un ſans l'autre. Qui vous a donc appris que vous pouviez facilement vous paſſer de moi, & vous inſpirer le deſſein de pouſſer juſqu'au bout une ſi funeſte expérience? Connoiſſant la foibleſſe & la légèreté de vos ſen-

timens, comment avez-vous souffert que je m'y sois fiée? Pourquoi ne pas m'avertir du risque que je courois? Deviez-vous me prêter la main pour me jetter dans un abîme, d'où vous ne songez plus à me tirer? Je me suis flattée quelque temps que vos torts avec moi me dégageroient d'avec vous. Ils vous ont seulement détruit dans mon esprit, vous ne l'êtes point dans mon cœur. Vous n'êtes plus, il est vrai, à portée de me tromper, & je n'en suis pas moins assujettie à vous. Cette dépendance est d'autant plus onéreuse que je ne trouve plus rien qui la justifie. Jouissez donc de la satisfaction (si c'en peut être une) de m'avoir rendue aussi malheureuse qu'il est possible de l'être. Ma destinée, assez triste d'elle-même, ne demandoit pas qu'on prît soin de la rendre plus déplorable. Mais c'est trop gémir & se plaindre. Si j'ai la foiblesse de m'accorder ce soulagement, j'espère du moins qu'il ne sera que pour moi, & que vous n'en verrez jamais rien.

(Cette Lettre ne fut pas rendue.)

24 Août 1720.

UN de vos amis, que j'ai vu aujourd'hui, m'a demandé la réponse d'une lettre que je crois qu'il vous a fait écrire; car, dans le dernier voyage qu'il fit ici, il me força, en quelque manière, & contre mon intention, de lui parler de vous. Comme je ne puis, lorsque je fais tant que de parler, dire autre chose que la vérité, je lui dis à peu près ce qui s'étoit passé entre nous. Je lui recommandai de ne vous en point parler, cela me paroissant hors de propos. Mais vraisemblablement il a passé mes intentions. Quoi qu'il en soit, je n'ai eu nul dessein qu'il vous engageât à aucun retour vers moi. Je suis contente de la situation présente; & si votre intention a été de me mettre l'esprit en repos, je puis vous assurer que vous y avez bien réussi. Je n'ai rien trouvé de plus efficace que l'éclaircissement que

vous m'avez donné. Gardez-vous bien de le révoquer. Laiſſez-moi jouir de la tranquillité que vous m'avez procurée. Ne ſongez point non plus à me voir Remettez demain entre les mains de mon amie ce que je vous ai redemandé ; & lorſque je ſerai à Paris, où je compte d'aller dans le mois prochain, elle me le rendra. Au ſurplus nous n'avons rien à nous dire, & il ſeroit peut-être nuiſible de ſe revoir.

---

9 Septembre 1720.

JE ne reçois votre lettre que dans ce moment, il n'en reſte plus d'autre à choiſir que demain l'après-dînée (car vous ne pourrez recevoir ceci dès le matin) ou mercredi matin. Il n'y aura point d'abſence, mais dans le cas préſent il faut paſſer par-deſſus cet inconvénient. Quoique j'attendiſſe la nouvelle que vous m'avez mandée, je vous avoue

qu'elle m'a rudement frappée : Dieu veuille que le temps en diminue la cruelle impreſſion ; je ne puis dans ce moment vous en dire davantage. Adieu donc, peut-être ne vous reverrai-je plus.

---

10 Septembre 1720.

Je croyois que ſans attendre ma réponſe, qui n'a pu être plus prompte, vous pouviez venir ce matin, & je vous ai attendu avec tout le trouble où m'a jettée la nouvelle que vous m'avez appriſe. Je n'eſſaierai point de vous dépeindre l'état dans lequel vous me laiſſez; quand je vous troublerai par d'inutiles remords en ſerai-je plus ſatisfaite? Soyez donc tranquille, ſi l'on peut l'être en faiſant le malheur de quelqu'un à qui l'on ſe dit attaché. Quoique je vous aie propoſé de venir cet après-dînée ou demain matin, l'embarras de votre départ ne vous le permettra peut-être pas;

& toutes réflexions faites je ne puis me dispenser de vous supplier de me rendre les papiers que vous avez à moi. Si vous ne pouvez les apporter, remettez-les à la bonne, bien cachetés, chez qui je les irai prendre. Voici mes raisons : je ne puis croire, quoi que vous m'en disiez, que votre voyage ne soit très-long, & je vous avoue qu'il pourroit arriver, qu'ennuyée à la longue de la peine que cela me causeroit, je pourrois prendre la résolution de me détacher de ce qui ne serviroit qu'à me tourmenter, & si j'y réussissois, j'aimerois mieux que vous n'entendissiez plus parler de moi que d'avoir rien à discuter avec vous. Cependant il ne seroit pas naturel de vous laisser des témoignages qui déposeroient également contre vous & contre moi. Je ne vois, quant à présent, aucune apparence à ce qui fait l'objet de ma précaution : mais dans de certains cas ce n'est pas assez de prévoir les choses vraisemblables, il faut même

embraſſer dans ſa prévoyance juſqu'à celles qui ſont ſimplement poſſibles. Si ce que je vous redemande vous eſt cher, je vous promets de le garder tant que je croirai vous devoir cette fidélité, & je n'en douterai point que ſur des preuves certaines. Enfin vous m'allez donc quitter; cette liberté tant déſirée ne devoit ſervir qu'à nous éloigner l'un de l'autre. L'aurois-je cru! Mais n'en parlons plus, puiſſe l'avenir m'être plus favorable, quel qu'il puiſſe être. Je n'eſpérerai jamais de vous autant de ſatisfaction que vous m'avez fait de mal.

---

27 Septembre 1720.

J'ai été ſi incommodée qu'il ne m'a pas été poſſible de vous écrire, auſſitôt que vous m'aviez marqué. Depuis que j'ai été mieux, gens à qui je dois toutes ſortes de déférence m'ont fait entendre qu'il ne conviendroit pas que

je vous écrivisse ; cependant je ne puis vous laisser dans l'inquiétude que vous me témoignez ; je me crois du moins permis de vous apprendre les raisons de mon silence.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite en chemin, j'ai été fort aise d'apprendre le bon état de votre santé ; je suis ravie qu'il continue & que vous trouviez où vous êtes tous les agrémens que vous y attendiez, & plus encore. Si malgré cela vous n'oubliez point ce pays-ci, on devra vous en être fort obligé.

Ma vie est toute telle qu'elle étoit, & je n'y prévois point de changement agréable ; il est seulement question de s'en contenter : c'est à quoi je borne toutes mes réflexions, afin de perdre, s'il est possible, l'habitude que j'ai prise depuis long-temps de me plaindre de mon sort. Je la condamne, persuadée que la condition humaine en générale est malheureuse, & que peu importe

de quelle façon cela ſe fait ſentir. Pardonnez-moi les moralités, les gens qui n'entretiennent qu'eux-mêmes, y ſont fort ſujets. Il eſt vrai que je me tiens quelquefois d'autres diſcours, mais je ne les crois pas bons à répéter. La bonne m'a envoyé votre lettre avec l'enveloppe toute cachetée, telle qu'elle l'a reçue hier, & je l'ai eue aujourd'hui, je lui rendrai ce qui eſt pour elle quand je pourrai la voir; je vous en fais d'avance ſes remerciemens : je l'ai vu il y a quelque jours, c'eſt le ſeul voyage que j'aie fait depuis votre départ. J'ai eu ici une longue converſation ſur votre compte, & je me ſuis trouvée engagée dans un récit hiſtorique que je n'ai pu refuſer, & qui m'a paru ſans conſéquence.

J'ai reçu des nouvelles de notre abbé; il me paroît fort occupé de l'affaire dont vous lui aviez parlé, mais il n'a pas trouvé les diſpoſitions favorables. Voilà vous rendre un compte exact de tous les petits événemens de ma vie;

je ne vous dis rien du reste. Si vous êtes à-portée d'en juger, je m'en rapporte à vous, finon autant vaut que vous l'ignoriez. Conservez votre santé, c'est un bien précieux ; la mienne est meilleure : j'ai soin de la ménager autant qu'il m'est possible, & suis fort sensible à l'intérêt que vous y prenez.

---

16 Octobre 1720.

EH BIEN? je ne suivrai point à toute rigueur le conseil qui vous choque, & que l'on m'a donné sans que je l'eusse demandé. Je suis fâchée de l'inquiétude qui vous en a coûté. Si je vous y avois cru disposé, j'aurois pris soin malgré tout de vous en garantir; mais je me suis figuré que dans la situation agréable où vous êtes (d'autant plus satisfaisante que vous l'avez choisie), les idées tristes n'avoient garde de vous accueillir. Enfin, le courage

avec lequel je vous ai vu ſurmonter des difficultés qui auroient pu ébranler tout autre que vous, m'a tellement perſuadée de votre fermeté, que je n'ai pas dû penſer qu'un léger ſujet d'inquiétude pût vous alarmer. Je ſuis ſurpriſe auſſi que vous diſiez que vous n'oſez vous plaindre. Je vous donne, à cet égard, un aſſez bon exemple pour le ſuivre. Que de choſes j'aurois à vous dire, ſi je n'avois honte de les penſer! Pour m'en punir, je ſaurai du moins les taire. La bonne m'a envoyé la lettre que vous lui aviez écrite; elle ne l'a point vue la croyant pour moi. Elle vous a écrit auſſi-tôt pour vous mander que je l'avois fait. Je l'ai été voir aujourd'hui, & elle m'a rendu votre lettre du 8 qu'elle reçut hier, & que ſans cette viſite j'aurois eue encore plus tard. Cette adreſſe détournée cauſe beaucoup de retardement; cependant il n'y a pas moyen de faire mieux. Un de vos amis, à qui vous avez écrit, m'a envoyé votre lettre; j'y ai vu avec plaiſir la ſatisfaction dont vous jouiſſez.

Je n'ai point vu ledit ami depuis votre départ, car je n'ai point voyagé qu'aujourd'hui, pour la seconde fois, & je n'ai vu uniquement que la bonne & sa nièce. Mon séjour à la ville semble s'éloigner, & devenir même assez incertain, & toutes les autres choses qui m'intéressent ne se fixent point. Enfin je n'ai aucun sujet de satisfaction; cependant, avec le temps qui amène tout, il faut espérer la fin de ses peines, ne fût-ce que par la fin du monde dont on nous menace. Et véritablement, n'y a-t-il pas assez long-temps qu'il dure? Ce sera un spectacle grand & curieux; mais nous pourrons bien quitter la pièce avant la catastrophe. Vous ne me rendez aucun compte de ce qui vous regarde; je ne crois cependant pas que vous pensiez que je ne m'y intéresse point.



---

28 Octobre 1720.

UNE personne de mes amies, à qui vous avez écrit, m'a envoyé votre lettre sans l'ouvrir, la croyant pour moi. J'y ai vu, avec surprise, que vous vous plaignez de ce que je ne vous écris pas assez souvent. Vous pouvez cependant vous souvenir que, lorsque vous me fîtes part du projet de votre voyage, je vous dis que je n'aimois pas à écrire si loin, & que je ne vous écrirois point. Cela vous choqua d'abord; ensuite vous acceptâtes la condition: enfin, en partant vous me dîtes que vous m'écririez, & que vous comptiez d'avoir de mes nouvelles. Je ne m'engageai à rien sur cela; &, quand je ne vous aurois point du tout écrit, je ne mériterois pas le reproche d'avoir manqué de parole. Cependant voilà la troisième lettre que je vous écris, & c'est autant que j'en ai reçu de vous. Je croyois

que vous en deviez être content; mais vous cherchez à vous plaindre de moi, & il n'est pas difficile de voir que les plus petits prétextes vous suffisent. Mes torts apparemment vous soulagent, puisque vous vous faites un si grand plaisir de m'accuser; je ne veux pas le diminuer par une justification plus parfaite, ni par une conduite différente de celle que vous me reprochez. C'est chose trop inutile de multiplier les écrits quand on n'a rien de nouveau, ni d'agréable à se dire. Vous en aurez tels soupçons qu'il vous plaira: ceux qu'on prend de la sorte ne méritent pas d'être éclaircis. Il faut se sentir soi-même bien près de manquer aux engagemens de l'amitié, pour en soupçonner si légèrement les autres. Au reste, la menace de prolonger votre séjour me paroît prématurée. Avez-vous peur, d'ici au temps de votre retour, de manquer de prétextes pour le différer? & faut-il de meilleure raison pour se tenir où l'on est, que de s'y trouver bien? Vos vrais amis

ſont incapables de rien ſouhaiter au préjudice de votre ſatisfaction. Si vous ſentez ſi bien ce que vous feriez à leur place, croyez qu'ils ont ſenti auſſi ce qu'ils auroient fait à la vôtre, & du moins ne vous plaignez pas plus qu'eux.

Ma ſanté eſt fort bonne préſentement ; je me flatte qu'il en eſt de même de la vôtre.

1er Novembre 1720.

VOUS le prenez ſur un ton un peu plus ſupportable que la dernière fois : auſſi vous répondrai-je plus cordialement. Voyons donc, ſans nous fâcher, ces prétendues injuſtices que vous me reprochez. Je vous ai écrit peu & froidement. Voilà mon crime. Mais pourquoi trouvez-vous extraordinaire que dans le temps que vous me faites volontairement plus de mal que je n'en pourrois recevoir de mes plus cruels

ennemis, je ne ſois pas diſpoſée à vous combler de remercîmens. Ne faut-il pas du moins attendre que je m'accoutume à ma peine, avant que je puiſſe traiter avec vous comme avec quelqu'un dont je n'aurois ſujet que de me louer. J'ai cru faire tout ce qu'on pourroit raiſonnablement attendre de moi, de bannir les reproches & d'étouffer mes juſtes reſſentimens. Du reſte, quelle douceur peut-on attendre d'un cœur rempli d'amertume ! Je vois bien que vous n'avez que des idées très-imparfaites de la ſituation où je me trouve, puiſque tant de choſes, qui ne devroient point vous étonner, vous étonnent. Autres preuves que nous ſommes bien loin de compte ; ce ſont vos doutes & vos ſoupçons ridicules. J'en ſuis indignée : que je voudrois les mériter ! Ce ſeroit une juſte rétribution de la facilité que vous avez à les former. Je parois fort tranquille, dites-vous ; ſi je l'étois en effet, vous ſeriez plus content de moi. J'en aurois

l'humeur bien plus douce, mon commerce en feroit plus aimable, & vous feriez tout propre à vous en louer. Il faut pourtant que je tâche d'attraper le point de perfection que vous me présentez. Je fuis déraifonnable en pure perte, puifque perfonne ne m'en fait gré, & que j'en fens par devers moi tout l'inconvénient. Le temps amène tout ; j'en efpère plus que de mes réflexions qui me fatiguent, & ne me foulagent point.

Ma fanté eft affez bonne. Je fuis dans l'attente d'un événement auquel je m'intéreffe beaucoup, par rapport à des perfonnes à qui je fuis fort attachée ; d'ailleurs, cela pourra décider de mon féjour pendant cet hiver. J'appréhende qu'il ne foit affez ambulant, & ce n'eft pourtant pas ce que j'ai de pis à craindre. La campagne eft fort défagréable, quand la reffource de la promenade vient à manquer. En fait de vie folitaire, la compagnie des arbres vaut mieux que celle des

tisons. La persévérance de tous mes amis à me négliger ne me laisse que le choix de l'une ou de l'autre; je vois la facilité qu'ils ont à se passer de moi, sans en être piquée; & voilà ce que vous me demandez, sans pouvoir l'obtenir. Ce pourroit bien être en effet injustice de ma part, de vous refuser ce que j'accorde à d'autres, & que vous méritez peut-être mieux que personne. Je suis bien aise que vous ayiez eu des nouvelles de notre petit ami; je crois qu'il va revenir: la dernière lettre que j'en ai reçue annonçoit son retour vers ce temps-ci. Je serai fort aise de le voir, & de lui parler de vous; car je n'en parle pas souvent, quoique j'en sois plus occupée que de raison.



10 Décembre 1720.

VOUS n'aurez reçu que bien tard cette lettre que vous attendiez ſi promptement. J'ai peur que cela ne m'ait fait quelque nouvelle affaire avec vous, quoique vous m'aſſuriez de vos bonnes diſpoſitions. Cela eſt d'autant plus à craindre que je n'ai aucune raiſon à vous en dire, ſi ce n'eſt que le commerce de lettre me touche médiocrement, comme je vous l'ai déjà témoigné. La difficulté de recevoir mes lettres de Paris, & de les y envoyer (ce qui demande des occaſions qu'on ne trouve pas toujours à point nommé), diminue encore l'agrément du commerce, & rend les lettres ſi anciennes quand on les reçoit, qu'on peut, à bon droit, douter ſi les ſentimens qu'elles expriment ſont encore les mêmes; les lettres qui ſe croiſent vérifient ſouvent ce ſoupçon, ou tout du moins des eſpèces de réponſe

en propos rompu, qui ne ſervent qu'à embarraſſer : c'eſt pour les éviter que je me ſuis à-peu-près réglée à écrire une fois en quinze jours, qui eſt le temps néceſſaire pour ſuivre le fil du diſcours. Si vous ne déſapprouvez pas que cela ſoit ainſi, je m'en tiendrai à cet arrangement. Je ſuis ravie que vous ſoyez content de moi, & que vous m'aſſuriez que je dois auſſi l'être fort de vous. L'habitude ayant rendu un peu moins ſenſible la peine que vous m'avez faite, l'amertume qui en étoit une ſuite s'eſt adoucie, & j'en ſuis plus ſociable. Il me reſte cependant tous les ſentimens qui conviennent dans l'éloignement de ce qui m'attache, & j'ai peine à croire que vous en faſſiez auſſi bien votre devoir. Quant à la vie que je mène, elle eſt telle depuis que je ſuis revenue dans ma ſolitude, que je vous l'ai dépeinte ci-devant ; je m'y accoutume avec peine, quoiqu'on s'accoutume à tout. Je compte de faire encore un petit ſéjour à Paris avant la

fin du mois ; je m'en fais un médiocre plaisir, à cause des incommodités que j'y ai, & de mon peu de sensibilité pour les amusemens que j'y trouve. Je n'ai vu notre petit ami qu'en passant, & à peine ai-je pu lui dire un mot de vous ; il est toujours occupé de tant de choses, que chacune a bien de la peine à trouver sa place. Pour ne rien omettre du compte que je vous dois rendre, je vous dirai aussi qu'un de mes amis, dont je vous ai parlé quelquefois ; est de retour, & que j'ai trouvé qu'il m'avoit beaucoup moins oublié que je ne l'espérois ; il vient assez souvent ici, & c'est une espèce d'embarras pour moi que je ne sais comment éviter. Il me semble que je vous rends un plus grand compte de moi, que vous ne faites de vous. Je ne prends pourtant pas moins d'intérêt à ce qui vous regarde, que vous pouvez faire à ce qui me touche. Dites-moi donc aussi ce que vous faites & ce qui vous occupe. Apprenez-moi des nouvelles des personnes

qui vous ſont chères, & que je reſpecte infiniment. Dites-moi encore ſi votre ſanté eſt toujours bonne. La mienne va aſſez bien, aux migraines près que j'ai aſſez ſouvent ; cependant je dors beaucoup mieux, quoiqu'avec toujours quelque interruption : au ſurplus, j'ai l'eſprit aſſez tranquille, & c'eſt un bien qui répare le défaut de tous les autres. Bon jour de tout mon cœur. Je ne ſais ſi je pourrai trouver moyen d'envoyer ma lettre ce ſoir ou demain très-matin, comme il ſeroit néceſſaire pour ne pas manquer l'ordinaire.

---

23 Décembre 1720.

JE ſuis de retour à Paris depuis le 18, & j'ai toujours été fort incommodée ; ce qui m'a empêchée de ſortir, & même de vous écrire. Je commence à être mieux, & je crois que cela n'aura pas de ſuite. Nous ſerons ici juſqu'aux derniers jours

de l'année, & je prévois que nous y reviendrons bientôt après, pour y être plus long-temps. Je suis sensible, comme je le dois, aux souhaits que vous formez pour la douceur de ma vie. Je prends grande part aussi à ce qui fait le charme de la vôtre, & je n'ai garde de vouloir que vous abrégiez le cours de votre félicité. Cependant je vous supplie de me dire très-nettement combien vous avez dessein de faire durer votre absence. Je vous conjure, avec la dernière instance, de vous expliquer sur cela d'une manière qui ne soit ni incertaine, ni embrouillée. Vous me dîtes, en partant, que vous seriez de retour au commencement du printemps. Si vos projets sont changés, vous ne sauriez refuser au moins de me le faire savoir. Quant à la difficulté de pouvoir vivre en ce pays-ci, que vous alléguez si volontiers, c'est une raison qui n'est plus guère de mise, puisqu'il est certain que déjà presque toutes choses sont revenues à leur prix ordinaire. Il est

vrai que l'argent eſt rare; mais cependant, comme on ne paie plus autrement, on ne ſauroit manquer de recevoir ſes revenus en cette eſpèce; & il eſt très-vraiſemblable que de toute manière, les choſes vont reprendre le train commun. Indépendamment de cette eſpérance, je ne crois pas qu'on doive abandonner ſon pays, parce qu'on y trouve quelque défectuoſité. Il me ſemble qu'il en eſt de ſa patrie comme de ſa femme, qu'on doit garder ſaine & malade. Enfin, ſi vous penſez autrement, & que ſatisfait du repos dont vous jouiſſez, vous vous contentiez d'en ſouhaiter autant aux gens à qui vous vous intéreſſez, il eſt bon qu'ils le ſachent.

---

24 Décembre 1720.

J'EN étois là de ma lettre, quand la bonne me manda hier qu'on lui avoit apporté dimanche une lettre de la poſte,

pendant qu'elle étoit à vêpres. Qu'elle croyoit que la lettre étoit de vous; mais qu'on avoit renvoyé le facteur qui avoit remporté la lettre. Je lui ai mandé de faire toutes les diligences possibles pour la recouvrer. J'en attendois des nouvelles ce matin que je n'ai point reçues, & je n'ai trouvé personne pour renvoyer chez elle. J'ai bien peur que cette lettre ne soit perdue. Je comptois d'en joindre la réponse à celle-ci; mais, comme l'heure s'avance, & qu'il y a long-temps que vous n'avez eu de mes nouvelles, j'enverrai toujours celle-ci. Les contretemps qui arrivent souvent, par la voie que nous avons prise, m'ont fait prier M. Daugère, contrôleur-général de la maison de M. le duc du Maine, & qui loge à l'arsenal, de vouloir bien recevoir mes lettres, & se charger de me les faire tenir. Je ne puis jamais trouver une voie plus prompte & plus sûre, & je vous prie de vous en servir dorénavant. Vous pourrez mettre une enveloppe ou seconde feuille pour la

première fois, & mon nom ſur la lettre, ce qui ne ſera plus néceſſaire dans la ſuite. Je ſuis bien fâchée de ne m'être pas aviſée de cela plutôt, j'aurois été mieux ſervie, & me ſerois épargné cent inquiétudes que j'ai eues. Si je retrouve votre lettre, je vous le ferai ſavoir auſſi-tôt.

1er Février 1721.

J'ÉTOIS déterminée à ne vous plus écrire, quand ma bonne m'a montré une lettre de vous, dans laquelle j'ai cru voir des diſpoſitions plus louables que celles qui m'avoient ſi juſtement offenſée.

J'ai donc voulu ſur cela m'expliquer encore moi-même avec vous; premièrement je vous dirai que c'eſt à tort que vous vous recriez ſur mes injuſtices. Quiconque auroit examiné votre conduite depuis huit mois, avec l'attention que j'y ai donnée, en auroit fait

les mêmes jugemens que moi, & sans entrer dans l'énumération des faits, vous savez fort bien qu'il y en a qu'on ne peut du tout excuser, quelqu'envie qu'on en pût avoir. Cependant s'il est vrai que vous soyez plus malheureux que coupable, je ne prétends pas vous charger des torts de la fortune ; je pourtois seulement me plaindre que vous ne m'en ayiez pas parlé plus nettement, & vous faire remarquer la prise que volontairement vous lui avez donnée sur vous. J'ajouterois volontiers à cela quelques réflexions que je crois sensées : il m'a semblé que c'étoit une mauvaise politique de s'éloigner dans un temps de crise où chacun se rapproche pour veiller plus sûrement à ses affaires. Quitter le gouvernail n'est pas le moyen d'éviter le naufrage, & si l'on périt enfin, il faut du moins se mettre à-portée de saisir quelque planche avec laquelle on puisse regagner le rivage. Je vous avoue que je suis surprise que vous

vous contentiez de gémir ſans ſonger à vous tirer de peine : on trouve mille occaſions quand on veut les chercher, mais rarement vont-elles nous trouver quand nous les fuyons. Vous aviez autrefois un ami qui eſt plus accrédité que jamais; il a fait dernièrement donner un emploi très-conſidérable à quelqu'un qui étoit moins à portée de prétendre ces ſortes de choſes que vous ne ſeriez ſi vous vouliez les pourſuivre; enfin il ſe préſenteroit aſſez de vues différentes ſi l'on étoit à-portée d'en conférer pour agir enſuite ſûrement. Par exemple, j'avois eu une idée ſur une place unique dans la maiſon d'un prince du ſang, telle qu'il n'y a point de gens, de quelque condition qu'ils fuſſent, qui ne s'en fiſſent honneur; j'aurois en main pluſieurs moyens pour mener cette affaire ſi je ſavois qu'on l'approuvât. J'avois encore la vue de quelque autre place plus facile à obtenir, mais à la vérité moins avantageuſe. Toutes ces différentes

penſées ne peuvent s'expliquer de ſi loin. Je ſais tous les lieux communs ſur l'amour de la liberté qu'on y peut objecter, mais j'en trouve la réponſe dans la néceſſité qui force ſouvent l'inclination. Vous ferez de mes réflexions le cas qu'il vous plaira : j'ai cru pourtant vous en devoir encore faire part, & je me ſuis chargée dans ce deſſein de la réponſe que vous devoit ma bonne. Elle s'intéreſſe fort à vous, & vous devez être content de ſes ſentimens. Quant aux miens je ne vous en parlerai point, c'eſt une matière ſur laquelle je ne me ſuis que trop malheureuſement expliquée, & je ſerois bien difficile à inſtruire ſi je n'avois appris du moins ſur ce point à me taire.

*

18 Février 1721.

MA bonne m'a donné encore une lettre du 7, que vous lui avez adressée pour moi ; j'avois reçu celle du 13 de l'autre mois par M. D. : je n'y avois pas répondu parce que je n'avois pas trouvé de réponse à y faire. Je ne puis rien comprendre à tout ce que vous me dites ; c'est vous présentement qui vous plaignez de moi, je ne m'y attendois pas : en quoi vous ai-je manqué ? Je vous soupçonne légèrement, dites-vous, & je prends mon parti avec trop de facilité : voilà ce que j'ai pu démêler de l'accusation que vous formez en récriminant. Croyez-moi, cessons de discuter nos prétendus torts ; nous ne viderons pas un pareil procès par écrit. Si vous restez où vous êtes, ce n'est pas la peine de nous éclaircir davantage, & si vous revenez, il sera facile de mettre au net ce qui nous paroît obscur

dans le point de vue où nous ſommes. Juſque-là il eſt à propos de ſuſpendre ſon jugement & de croire par proviſion que l'on ne paſſe point tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, ſur-tout parmi les gens qui ne ſont pas plus fous qu'on ne l'eſt ordinairement. Je vous rends à cet égard plus d'honneur que vous ne m'en faites, car je ne penſe pas que vous ayiez changé ; je ſuis ſeulement perſuadée que vous n'avez jamais eu les ſentimens que je vous avois crus. Je ſais trop qu'un véritable attachement n'eſt pas ſi facile à rompre, & c'eſt n'en point du tout connoître la nature, que de ſuppoſer une telle facilité. Cette opinion que j'ai de vous ne m'eſt pas nouvelle, je l'ai eue ſouvent dès les premiers temps, & la ſuite m'en a fourni des preuves inconteſtables : elles ont fait chacune l'impreſſion qu'elles devoient faire ; vous l'avez vu & n'avez pu douter que du tout enſemble. Il n'en réſulta ſinon une diminution de ſenti-

mens, au moins un changement de conduite. Pourquoi vous en plaindre? Ce doit être un soulagement pour vous. Vous êtes en lieu où vous vous trouvez bien; faut-il, pour mettre le comble à votre satisfaction, que l'on se désespère ailleurs, & que vous en soyez certain? Que pourroit-il vous arriver de mieux, que d'avoir à faire à quelqu'un qui ne s'en prend qu'à soi-même de son erreur, qui étouffe ses plaintes, & se contente de régler ses démarches. Encore faut-il être capable de reprendre le chemin de la raison, & si malheureusement l'on s'en est écarté, savoir y rentrer, sinon de bon cœur, au moins de bonne grace. Que cela ressemble peu à la légèreté qu'on met en avant & contre laquelle on fulmine si hors de propos! Toute ridicule qu'elle seroit, on se trouveroit heureuse d'en être capable. Ainsi j'aime autant en être soupçonnée que d'exposer un détail de foiblesse, qui, eu égard aux circonstances, n'en sont pas moins honteuses. Tout ce

qui reſte à dire ſur le ton où nous ſommes ne me paroît propre qu'à nous faire réciproquement de la peine. Nous nous l'épargnerons, ſi vous m'en croyez, & ceſſerons de nous écrire. On doit du moins au ſoin de ſon repos d'éviter tout ce qui ne ſert qu'à entretenir & renouveler une agitation qui lui eſt funeſte. Enfin il ne reſte qu'à oublier ce dont on ne peut ſe ſouvenir qu'avec amertume. Je ne veux point finir ſans vous faire les complimens de ma bonne qui vous chérit encore très-particulièrement. Son amitié me feroit d'un grand ſecours ſi je pouvois la voir plus ſouvent ; mais, quoique je ſois preſque toujours à Paris préſentement, je n'ai guère plus de facilité d'aller chez elle que lorſque je demeurois à la campagne. Adieu encore une fois. Si, toute réflexion faite, vous trouvez que je me ſuis trop aiſément décidée, rappelez le paſſé, remarquez le préſent, & jugez, je vous prie, ſi j'ai pu être médiocrement ſenſible à tout ce qui m'a ſi juſtement bleſſée.

19 Mars 1721.

J'AI été surprise & en peine de ne pas recevoir de vos nouvelles le jour que j'en attendois; je me suis doutée que ma lettre n'auroit pas été portée fidèlement; & je craignois même qu'elle ne fût perdue; c'est l'inconvénient de n'avoir point de gens à soi. Cette nécessité de faire passer mes lettres dans les mains du premier venu est une des principales raisons qui m'empêchent d'écrire plus souvent; mais véritablement je sens bien que si vous aviez été conduit & retenu malgré vous où vous êtes; si vous étiez fâché d'y être, j'eusse passé par-dessus toute difficulté pour vous adoucir l'amertume d'un séjour forcé. Je vous avertis une fois pour toutes, que de tout ce qui peut vous déplaire en moi, vous ne devez vous en prendre qu'à votre bizarre éloignement; s'il n'a pu rompre tout commerce

entre nous, il m'a mis du moins dans la disposition de vous ôter toute la douceur d'une liaison que vous m'avez rendue si onéreuse. Vous me citez vos autres amis ; ont-ils été blessés comme moi? Ne vous y trompez point, quelque meilleure mine que je vous fasse, je ne puis oublier ce qui m'a fait une peine si sensible ; l'impression est trop profonde ; elle ne s'effacera jamais entièrement. Ce ne sont point des reproches que je vous fais, mais puisque vous voulez que je vous parle, & même que je vous entretienne longuement, je ne puis vous cacher la situation de mon ame. Si vous êtes étonné que mon ressentiment soit vif & dure longtemps, je suis encore plus surprise qu'il vous paroisse injuste ; & c'est un sujet de confusion pour moi d'avoir des sentimens desquels non seulement vous n'êtes pas capable, mais que vous ne pouvez même comprendre. Je ne veux pas vous en dire davantage sur ce ton.

31 Mai 1721.

JE vous ai rendu compte de mon voyage, & vous aurez dû être consolé de n'avoir rien dérangé pour m'attendre, puisque vous ne m'auriez pas rencontrée. Quand on est aussi peu libre que je le suis, il est fort rare de faire ce que l'on souhaite; c'est ce qui fait que je voudrois véritablement ne me soucier de rien; cela conviendroit parfaitement à ma situation: je n'espère pourtant pas de parvenir à cet heureux état. Il faut donc se prendre comme on est, & prendre aussi les choses comme elles sont. Il en résulte qu'on est quelquefois content, & plus souvent fâché: ainsi, toute la vie point de bonheur parfait, il n'y faut pas songer. Je ne pousse point mon ambition jusque-là; mais aussi je ne puis me contenter d'une félicité toute en idée. Par exemple, si l'amitié est un véritable bien,

ce n'eſt, ſelon moi, que lorſqu'on en jouit dans un commerce aſſidu & rarement interrompu; car de ſavoir ſimplement que j'ai des amis, & de ne pouvoir vivre avec eux, cela ne me rend point heureuſe. Je ne demande pas que rien ne manque; mais je nie qu'un bien purement ſpéculatif, qu'on ne peut mettre en uſage, puiſſe ſatisfaire. Il me ſemble que vous êtes plus facile à contenter, & je vous en révère.

---

11 Août 1721.

POURQUOI démentir la vérité qui vous eſt échappée? Après en avoir ſenti l'amertume, j'en pourrai goûter la douceur; &, puiſque vous n'avez point héſité à me dire des choſes dures à entendre, vous devez du moins ſouhaiter que j'en profite. Ne vous efforcez donc point à m'induire de nouveau en erreur. Je ne m'y ſuis que trop égarée; & ſi

les premières peuvent trouver quelque excuſe, celle-ci ſeroit trop forte pour me la pardonner. Le moyen de croire un diſcours réfléchi, au préjudice de celui qui eſt parti de l'abondance du cœur, & qui d'ailleurs eſt ſi conforme à ce que je vois depuis long-temps? Je m'en tiens donc abſolument à cet aveu ſincère qui m'eſt très-ſalutaire. N'en ayez point de regret. Je trouve dans votre franchiſe de quoi réparer ce qu'il y a de défectueux dans vos ſentimens, & vous pouvez encore compter ſur toute mon eſtime. Je me contenterai auſſi de la vôtre que je crois mériter, & dont je ne me rendrai jamais indigne.

JE ſuis très-touchée du ſoin que vous avez de ma tranquillité; puiſqu'elle vous eſt chère, elle court peu de riſque d'être altérée. La confiance que j'ai en la vérité de vos ſentimens y donne un fondement

assez solide, pour résister aux apparences qui pourroient encore la troubler : d'ailleurs, je me mets à la raison sur les choses que j'ai trop fortement & peut-être injustement souhaitées ; & loin de vous accuser des difficultés qui s'y trouvent, je reconnois qu'elles sont dans la nature de la chose, & que vous avez dû les appercevoir mieux que moi, parce qu'en effet elles sont plus tournées de votre côté que du mien. Peut-être à votre place penserois-je comme vous faites, & à la mienne eussiez-vous pensé comme j'ai fait. Le vrai moyen de corriger l'injustice de nos opinions est de changer l'aspect sous lequel elles se présentent à nous. Enfin, je commence à me persuader que ce qui sembloit devoir faire tout mon bonheur, n'étant pas de même avantageux pour vous à tous égards, ne l'étoit pas réellement pour moi, dont les intérêts ne peuvent pas être séparés des vôtres. Au surplus, ma vie s'avance, & il m'importe moins comment elle s'achève,

que ſi elle ne faiſoit que commencer. Joint à cela, les idées de religion qui perſuadent que les ſituations les moins agréables ſont les plus favorables au ſalut, & qu'il faut abandonner à Dieu le ſoin de ce qui nous regarde, dont lui-même prend ſoin : en voilà aſſez pour ſe tenir en repos, & attendre tranquillement les événemens, quels qu'ils puiſſent être.

J'AI cauſé ce matin un quart-d'heure avec notre petit ami ; il ne m'a point parlé de vous. J'ai jugé qu'il n'avoit rien de nouveau à m'en dire, ou plutôt qu'il n'y penſoit pas, & j'ai penſé à ne lui en rien dire non plus : c'eſt un homme tout plein de rien, qui n'a de ſentimens que ceux qu'il ſe fait, & qui n'en inſpire aucun : auſſi ne lui parlé-je avec quelque confiance, que lorſqu'une eſpèce de néceſſité m'y oblige.

Je ſais bon gré à notre ancien confrère, dans la vie diſſipée qu'il mène, de ne vous avoir point oublié. Je ne ſais qui ſont les fils de ce compatriote dont vous me parlez.

Voilà une aſſez longue lettre ; ſi vous comptez ces mots ſans vous amuſer à les peſer, j'eſpère que vous en ſerez content : & même, avec un examen équitable, je puis encore prétendre que vous en ſerez ſatisfait.

J'AI enfin reçu aujourd'hui votre lettre du 22, & hier au ſoir celle du 24. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content de moi. Pour vous ſatisfaire totalement, je ne veux laiſſer aucun ſujet de plaintes en arrière. Vous trouvez, à ce qu'il me ſemble, que mes lettres ſont trop ſuccinctes : faites réflexion, je vous prie, qu'ayant changé le plan de notre conduite, le style doit néceſſairement s'en

ressentir. Cette amitié, à laquelle nous voilà voués, admet bien une entière confiance, & la confiance fait dire tout ce qui intéresse, & même tout ce que l'on pense; mais elle ne fait pas penser: &, lorsque les occasions ne fournissent pas, les discours tarissent, semblables à ces ruisseaux qui manquant de source, ne coulent qu'autant que l'abondance des pluies entretient leur cours. Cet inconvénient & quelques autres qui en peuvent suivre, sont réparés par de grands avantages. La paix & la tranquillité du commerce, la cessation des injustices & des différends qui le peuvent altérer, mille autres biens solides qui se trouvent dans les liaisons que la raison forme & entretient, leur donnent assez de mérite pour devoir s'en contenter. Mais aussi faut-il connoître assez la nature des choses pour ne prétendre de chacune d'elles que ce qu'elle comporte.

---

7 Janvier 1722.

J'AI trouvé votre réponſe ſuffiſamment claire pour ſavoir à quoi s'en tenir : je m'en contente & vous promets que vous ne ſerez plus importuné de mes queſtions ni de rien de ma part qui puiſſe troubler ce parfait bonheur dont vous jouiſſez. Je ſouhaite que les réflexions que vous pourriez faire ſur l'irrégularité de votre procédé n'y apporte aucune altération.

1722.

ON m'a mandé que vous vous plaigniez de moi, & d'autre part on m'a dit que vous partiez, & que vous ſouhaitiez de recevoir de mes nouvelles avant votre départ. Que voulez-vous que je vous diſe ? Si vous preniez encore

quelque intérêt à ce qui me regarde, je vous consulterois sur une proposition qu'on m'a faite & qui semble avantageuse par le nombre des convenances qui s'y trouve; je ne l'aurois pas écoutée autrefois, mais les temps sont changés, & il me semble que la raison ne permet pas de sacrifier sa fortune à des sentimens qui n'ont point trouvé de retour. Cependant si ce projet pouvoit faire de la peine à quelqu'un qui m'est encore cher, je ne pourrois le suivre. Parlez donc, & parlez sincèrement; n'affectez point par honneur des sentimens faux, & gardez-vous d'en cacher de véritables par générosité. L'erreur, de quelque espèce quelle fût, seroit également funeste & causeroit le malheur de quelqu'un à qui vous ne devez pas vouloir de mal.



QUOIQUE je ne doive pas au mouvement de votre cœur, mais au conseil d'un de vos amis, l'honneur que vous me faites de m'écrire, la même bienséance m'oblige à vous répondre. Madame votre cousine, que je vis il y a quelque temps, me dit que vous balanciez entre aller à sa campagne ou en Anjou; j'ai bien cru que le dernier l'emporteroit, je souhaite que vous ayiez de votre voyage toute la satisfaction que vous en devez attendre; l'ignorance de ce qui me regarde ne vous empêchera pas d'en jouir, vous la supportez depuis long-temps assez patiemment pour que je vous y croye bien accoutumé. Madame votre cousine qui a la bonté de s'intéresser à moi, aura de mes nouvelles, & je cultiverai toujours avec grand plaisir son amitié qui m'est fort chère.

Fin des lettres de Mademoiselle de Launai au Chevalier de Ménil.

LETTRES

DE

Mlle. DE LAUNAI,

AU MARQUIS DE SILLY.

LETTRES DE Mlle. DE LAUNAI, AU MARQUIS DE SILLY.

PREMIÈRE.

J'ÉTOIS surprise & très-fâchée de votre long silence. Je suis bien aise de ne devoir attribuer sa prolongation qu'à un cas fortuit (1) ; mais je suis sensiblement affligée de l'opinion que vous avez de mes sentimens ; je ne les croyois que trop bien

(1) Voyez les pages 69 & suivantes du tome II des Mémoires, & sur-tout la page 76, où il est question de ces lettres-ci. M. de Silly étoit alors occupé d'une grande passion dont il avoit confié le secret & la correspondance à Mademoiselle de Launai, qui lui servit de secrétaire dans quelques situations délicates.

prouvés. Et quel moyen me reſte-t-il de vous les faire connoître, ſi leur conſtance & leur uniformité ne les met pas à l'abri de vos injuſtes ſoupçons? Je pardonne tout cependant à l'état où vous êtes, car je vois bien qu'il eſt violent; & je vous plains trop ſincèrement pour oſer me plaindre de vous. Je vous vois (& c'eſt avec une extrême douleur) ſurmonté par une paſſion plus forte que tout ce que vous lui oppoſez. Je ne puis ni ne dois vous conſeiller d'y céder, & j'ignore quel autre ſecours peut vous être offert. Vous avez tout tenté, & tout eſt inutile; les palliatifs ne guériſſent point un mal auſſi invétéré. Que faire donc? & que vous dire? Toute lumière me manque à cet égard, & le ſentiment que j'en ai ne vous eſt bon à rien. Je voudrois fort vous voir, & je l'eſpère très-peu. C'eſt une choſe bien triſte, que la tournure de notre vie nous rende le commerce ſi impraticable. La vie ambulante que vous allez mener, augmentera encore ces difficultés. Donnez-

moi de vos nouvelles comme vous le promettez, & tâchez de ne pas oublier l'intérêt que j'y prends. Défendez-vous encore plus de l'injuſtice d'en douter.

IIe.

Je ſuis plus embarraſſée que vous, & ne ſais du tout quel conſeil vous donner. Je me tirerois auſſi bien mieux de toute autre affaire, car il n'y en a point où je ſois ſi peu exercée; & je vous aſſure qu'en ſuivant mes avis, vous courez grand riſque de faire beaucoup de fautes. Je vois bien par la lettre de madame de.... qu'elle vous condamnera fortement, & je trouve auſſi bien qu elle que vos griefs ne ſont pas aſſez prouvés. C'eſt ce qui fait que j'aurois voulu, & que je voudrois encore que vous ne précipitaſſiez pas tant votre rupture, & que vous remiſſiez encore. Vous le pouvez toujours ſur les inſtances réitérées qu'on vous en fait, & il y aura plus d'honnêteté que de

foiblesse à y céder, pourvu que vous vous comportiez convenablement dans cette visite & sans démentir le passé. Je lui manderois donc que je la verrai, pour lui donner l'explication qu'elle desire, aussitôt que je pourrai sortir, & qu'elle suspende son jugement sur ma conduite jusqu'à ce que je lui aie fourni de justes moyens de la condamner. Après cela je verrois, & j'opposerois, aux perfections qu'elle se donne, beaucoup de défauts que je conviendrois d'avoir. Tous ceux qui viennent de l'amour s'avouent sans honte. Vous pourriez donc lui dire que vous vous êtes livré à la passion que vous aviez pour elle tant que vous avez cru que cela pouvoit faire son bonheur & le vôtre ; mais que depuis que vous avez reconnu que la différence de vos caractères, l'impossibilité de prendre une entière confiance en elle, l'agitation inséparable des passions dans un cœur comme le vôtre, faisoient votre tourment & ne pouvoient manquer de faire sa peine, vous avez pris une

ferme résolution de rompre un engagement qui vous devenoit également onéreux à l'un & à l'autre ; que vous croyez convenable de faire par raison ce que vous seriez obligé de faire dans peu par nécessité ; que le desir d'être heureux étant le seul qui soit invincible, il étouffe tous les autres : qu'ainsi vous prévoyez qu'une passion qui ne fait que vous rendre malheureux, ne peut pas durer encore longtemps, & que vous voulez au moins lui ménager l'avantage de n'être pas abandonnée par dégoût.

Si vous ne voulez pas absolument la voir, tournez en lettre ce que je destinois à composer votre discours, & ajoutez-y que dans cette disposition vos lettres ne pouvant lui être agréables, ni les siennes vous laisser dans le repos que vous cherchez, vous lui demandez de ne vous plus écrire & de ne plus attendre de lettre de vous.

Voilà votre thême en deux façons, vous choisirez.

Quant à madame de..... ſi vous prenez le premier parti que je vous propoſe, vous vous ferez un mérite auprès d'elle de ne rien décider ſans attendre ſon retour; ſi vous choiſiſſez le ſecond, vous lui manderez que vous avez eu des raiſons indiſpenſables d'en uſer comme vous avez fait, que vous n'en pouvez faire les détails par lettre, que vous attendez ſon retour avec impatience, & que ſachant combien elle eſt équitable, vous êtes perſuadé qu'elle ne vous condamnera pas ſans vous entendre. N'entreprenez point, ſi vous m'en croyez, une plus longue apologie, quoique au fond vous puiſſiez avoir raiſon; votre cauſe, je vous l'avoue, eſt mauvaiſe à défendre: d'ailleurs ſouvenez-vous que les Lacédémoniens, gens fort habiles, décidoient les plus grandes affaires en deux paroles & s'en trouvoient bien.

IIIe.

Ceci eſt fort embarraſſant, & véritablement je ne ſais comment m'y prendre; les deux premières lettres, & même la troiſième juſqu'au mot de la fin (qui n'eſt peut-être qu'une adreſſe aſſez ordinaire pour rappeler la plupart des gens) me déroute, & dans cette incertitude, je ne ſais ce qu'il convient de répondre, & même ſans ce doute, je ne vois pas encore de quelle manière on peut colorer le refus obſtiné que je crois que vous avez deſſein de faire, & dont cependant les véritables raiſons ne doivent pas être déclarées. De quelque manière qu'on s'y prenne je ne crois pas encore que vous en ſoyez quitte; je vais pourtant hasarder mes idées. Si ce qui en réſultera ne vous plaît pas, gardez-vous bien de vous y aſſujettir; quelque part que l'amitié & la confiance me donnent dans ce qui vous regarde,

je ne puis pas être dans le fond de votre pensée aussi avant que vous-même, & je suis persuadée qu'il n'y a que vous qui puissiez bien faire la réponse dont il s'agit. Ce n'est assûrément pas l'envie de m'épargner un soin qui me fait hésiter, je le prends avec plaisir dès qu'il vous regarde; ne me faites jamais, je vous prie, ni excuse, ni compliment qui me puisse faire douter que vous en soyez persuadé.

IVe.

PROJET DE LETTRE.

« Je suis véritablement offensé de vos inquiétudes, & je ne puis me résoudre de céder à vos instances, que je ne vous voie plus disposée à vous rendre à mes raisons; si vous croyez que je n'en ai point & que ma résistance vous paroisse un caprice, c'est une complaisance convenable d'y adhérer sans plaintes & sans

menaces, elles n'intimident que les gens foibles, & sont propres à fortifier les autres dans leur résolution; laissez-moi donc partir, & souffrez que je goûte la douceur d'un beau temps dans un séjour tranquille. Je consens avec la même équité que vous jouissiez de tout ce qui peut vous rendre mon absence facile à supporter ».

Voilà tout ce que j'ai pu trouver, je doute que j'aie bien rencontré; supprimez, changez, pour peu que vous y mettiez la main cela sera certainement mieux.

Ve.

PROJET.

« Vous vous êtes alarmée mal à propos d'une chose toute simple : la même indisposition qui m'a empêché de vous voir m'a déterminé à hâter un petit

voyage que je méditois, persuadé que l'air de la campagne, joint à l'exercice qu'on y peut faire, me seroit très salutaire. Si vous vous intéressez véritablement à moi, vous ne sauriez désapprouver un soin qui n'a pour objet que le rétablissement de ma santé; & si vous me connoissez bien, vous ne pouvez trouver des sujets de défiance dans la simplicité de ma conduite. Eh! comment ne connoîtriez-vous pas, vous qui avez tant de lumière & de pénétration, quelqu'un qui s'est toujours montré tel qu'il est? C'est le moins qu'on puisse attendre d'un commerce où la confiance a dû régner, que de savoir à quoi s'en tenir de part & d'autre. Il est bien vrai que les inquiétudes & les agitations précèdent cette heureuse tranquillité, mais quand on y est parvenu, il ne faut pas souffrir que rien la dérange; elle met une douceur & une liberté dans le commerce qui lui revaut ce que d'ailleurs il pourroit perdre. Les passions ont leur

différens âges ; à leur naiſſance foibles, incertaines, ſans caractère diſtinct, on ne ſait ce qu'elles doivent être un jour ; plus formées, elles deviennent vives, impétueuſes, ſouvent inégales & pleines de ces ſaillies qui appartiennent à la jeuneſſe ; parvenues enfin à leur maturité, elles prennent une aſſiette fixe & des allures règlées : c'eſt alors que les inquiétudes & les défiances doivent abſolument diſparoître, & qu'une pleine ſécurité doit leur ſuccéder. Demeurons à ce point là, puiſqu'il nous convient d'y être, & ſoyez ſûre de moi comme je le ſuis de vous ».

VIe.

La perſonne à qui vous avez affaire eſt un protée qui prend toutes ſortes de formes ; ſoit adreſſe, ſoit paſſion, je ne vois rien de ſi difficile à ſuivre qu'une conduite ſi variée, & je vous avoue que je n'y entends plus rien.

Cependant, puiſque vous l'aimez encore, je crois que vous en ſerez quitte à meilleur marché de vous raccommoder, que de vous obſtiner à une rupture où l'on met, & où l'on mettra encore tant d'obſtacles; on peut ſans honte ſacrifier les droits de la vanité au penchant de ſon cœur. Après tout, ces choſes-là ne ſont pas ſi ſérieuſes qu'on s'imagine, & c'eſt bien fait d'y prendre le parti qui met plus à l'aiſe. Quant à la lettre que vous ſouhaitez, je l'ai trouvée toute faite dans la vôtre, & beaucoup mieux que je ne la pourrois faire; ne prenez point ceci pour pareſſe ni pour compliment: au ſurplus, je ne ſuis pas d'avis, non plus que vous, que vous nommiez les maſques; ce ſeroit convenir qu'elle ne les connoît pas.

VIIe.

Voici encore un contre-temps, je ſuis obligée de ſortir, il m'eſt impoſſible

de

de m'en diſpenſer ; je vais donc vous dire en deux mots ce que je penſe. Il n'eſt plus poſſible de ſonger par le tour que ceci a pris à finir par inſenſible tranſpiration ; il faudra donc s'expliquer ou vous remontrer : car comment éluder plus long-temps cette entrevue qu'on vous demande avec tant d'inſtance ? Vous épuiſerez inutilement tous les faux-fuyans, il faudra toujours en revenir à une explication déciſive, ou à reprendre l'ancien train auquel vous pourrez apporter les modifications que vous jugerez à propos. Dans cette incertitude du parti que vous prendrez (car il en faut prendre un), quel projet pourrois-je faire ? Vous voilà revenu de la campagne, que pourrez-vous dire pour ne vous pas montrer, à moins que de déclarer que vous ne le voulez pas, & montrer un mécontentement effectif ? Je ferai tout ce qui me ſera poſſible pour aller demain chez vous, mais je ne vous en réponds pas : ſi je ne puis y aller, je

vous le manderai, afin que vous ne m'attendiez pas.

VIIIe.

« Puiſque vous voulez abſolument me voir, j'y conſens à condition que vous me parlerez avec la dernière franchiſe; n'eſpérez point que l'art puiſſe ſurmonter la vérité, c'eſt elle qui vous condamne, & c'eſt d'elle ſeule auſſi que vous pourrez tirer d'utiles ſecours. Un aveu ſincère, joint à un véritable repentir, eſt capable de toucher un cœur ſenſible; mais les vains détours ne ſéduiſent point un eſprit éclairé par le vrai : à moins donc que vous ne ſoyez réſolue à cette parfaite ſincérité, il eſt abſolument inutile de me parler; & s'il eſt vrai que vous ſouhaitiez le retour de mes ſentimens, à quelque prix que ce ſoit, la condition que j'exige ne doit point vous ſembler trop dure. Qui peut ne point faillir eſt digne de toute louange; mais qui ſait

convènir de ſes torts, mérite quelque excuſe. Prenez votre parti ſur cela; & ſi vous ne pouvez vous réſoudre à ce que je vous propoſe, ne ſongez plus à moi & laiſſez-moi vous oublier. »

Il me ſemble, Monſieur, que voilà à-peu-près ce que vous me demandez. Si je n'ai pas bien réuſſi, vous n'aurez pas de peine à faire mieux.

Je ſuis entièrement de votre avis, qu'il eût été plus à propos de prendre la choſe légèrement, ſi vous aviez été maître du terrein; mais, puiſque vous êtes déterminé au ſérieux par le conſeil de vos graves amies, au moins faut-il ſoutenir nobleſſe. Vous pouvez envoyer votre lettre à la mère qui la fera tenir, & Dieu veuille que vous en ſoyez quitte par-là, mais je ne le crois pas; & il eſt bien fâcheux qu'on recommence à vous tracaſſer pendant que vous étiez en ſi bon chemin. Les longs ſéjours à votre campagne eſt un des meilleurs moyens

de vous mettre à l'abri des pourſuites. Tâchez d'y maintenir votre eſprit dans ſa tranquillité, par des idées douces & légères : véritablement tout ceci ne mérite pas qu'on s'en occupe trop ſérieuſement, & c'eſt une eſpèce de fanatiſme qui ne doit pas s'emparer des bonnes têtes. Vous pouvez faire un bien meilleur uſage de la vôtre. Donnez-moi toujours de vos nouvelles, vous ſavez tout l'intérêt que j'y prends. Je ſuis très-ſenſible aux aſſurances de votre amitié ; conſervez-la moi, je vous prie.

IXe.

Je fis hier ce que vous m'aviez demandé, & les nouvelles remarques que vous me faites faire ne m'obligent point, à ce qu'il me ſemble, à y rien changer ; je crois avoir obſervé & prévu ce que vous ſouhaitez. Si vous n'en êtes pas content, vous ferez les changemens que vous jugerez à propos ; & ſi vous voulez que

je m'en mêle, & que vous en ayiez le loisir, vous n'aurez qu'à dire, je suis à vos ordres.

J'approuve vos réflexions : cependant, je vous dirai que je ne suis point d'avis que vous fassiez durer ce manége si long-temps ; outre qu'il n'y a pas assez de dignité à ce personnage, je ne crois pas que ce soit un moyen d'éviter la haine que vous redoutez : mais est-elle tant à craindre ? Que peut-elle contre vous ? Elle ne sauroit vous attaquer sans se perdre. Il est rare que le desir de se venger aille jusque-là ; mais supposons qu'elle ne ménage rien, je ne vois pas encore ce qu'elle peut faire. Qui n'a rien à se reprocher, n'a rien à craindre ; & les dangers dont vous êtes menacé sont de ceux que l'on peut hardiment mépriser. Vous avez absolument raison de ne pas vouloir convenir que vous vous soyez trompé, à moins que la conviction n'en fût parfaite ; c'est un aveu que vous ne devez

point lâcher; il feroit tout-à-fait contre vous.

Je crois toujours que vous pouvez envoyer votre lettre à....., & lui montrer que vous perfiftez dans les mêmes fentimens & dans la réfolution de finir. Vous vous êtes fort fagement ménagé de ce côté-là, & ce n'étoit pas le moins important; continuez à vous y bien maintenir : c'eft un préjugé défavantageux, quand nos amis nous condamnent. Voilà tout ce que je penfe. Ce que je fouhaite, c'eft que le calme s'établiffe dans votre efprit, & cela n'eft guère poffible que dans un état décidé; c'eft ce qui fait que je préférerois volontiers une décifion douloureufe à une incertitude agréable.

Continuez de me dire de vos nouvelles; j'ai grande envie de vous voir, & d'en apprendre par moi-même.

X^e^.

J'ai ajouté à mon billet d'hier au foir

quelques réflexions par lesquelles vous verrez combien je trouve la situation présente de votre affaire insoutenable, & la nécessité où vous êtes de prendre un parti décisif. Je puis bien vous faire encore une espèce de projet pour amuser le tapis; mais prenez votre résolution, car cela ne peut aller plus loin: des prétextes entassés les uns sur les autres annoncent une conduite défectueuse qu'on cherche à couvrir, & tiennent de la fausseté & de la tromperie, vices plus répréhensibles, dans un procédé, que la dureté même. J'aimerois donc mieux, si vous ne voulez plus revoir, le dire nettement, remettre en œuvre les raisons qui vous avoient déjà déterminé, il y a quelque temps, à prendre ce parti, & finir par-là. Toute réflexion faite, je vais écrire sur ce plan; il y a un quart-d'heure que je pense à trouver autre chose, & je n'en puis venir à bout. Si cela vous paroît trop précipité, vous mettrez ce que vous voudrez à la place, & vous réserverez

ceci pour vous en ſervir quand vous le jugerez à propos. Voilà abſolument tout ce que je puis faire. Je ſouhaite que vous en ſoyez content, & que l'effet en ſoit heureux.

Vous trouverez que cela ne répond pas préciſément aux lettres qu'on vous écrit; mais, dans le cas dont il s'agit, il faut bien moins ſonger à répondre qu'à dire ce que l'on a à dire : la diſcuſſion ne conviendroit point & ſeroit ſans fin.

XIe.

PROJET.

« Je ſuis revenu de la campagne, & j'y retourne inceſſamment. Une vie agitée ne m'eſt plus ſupportable ; j'ai beſoin d'un état tranquille ; j'ai déjà tenté de me procurer ce repos qui m'eſt néceſſaire, vous vous y êtes oppoſée ; je vous dis mes raiſons alors, elles n'ont pas perdu leur force pour avoir manqué leur effet.

Vous vous ſeriez épargné les peines dont vous vous plaignez préſentement, ſi vous aviez accepté le parti que je vous propoſois, & que je ſentois bien qui étoit le ſeul qui pût convenir. Soit erreur, ſoit vérité, il y a quelque choſe entre nous qui y jette des troubles; puiſque la ſource ne peut s'en éclaircir, arrêtons-en le cours. Nul ſoin n'eſt ſi néceſſaire que celui de ſe procurer la paix du cœur & le repos de l'eſprit. »

XIIe.

Je trouve auſſi bien que vous la lettre d'un ſtyle différent des précédentes, & il eſt bien clair qu'on n'a pas deſſein de vous faire d'aveu. Il eſt fâcheux que vous ſoyez embarqué à cette entrevue qui ne pourra produire un bon effet; mais cependant je ne vois pas comment vous pouviez vous en dégager. Si vous cherchez quelque excuſe, on reviendra encore à la charge, & vous eſſuierez le

blâme de vos amis, dont les conſeils ne laiſſent pas de vous aſſujettir en quelque ſorte, quoique vous en connoiſſiez les motifs. Si donc vous pouvez ſoutenir cette converſation avec fermeté, je ſuis d'avis que vous vous y réſolviez, & que vous mandiez ſeulement en quatre mots, le jour & le lieu que vous choiſiſſez, ſans répondre autrement à la lettre.

Si vous ne ſentez pas votre courage aſſez affermi pour tenter cette entrepriſe, excuſez-vous par une lettre à-peu-près en ces termes :

« Quoique vous me promettiez de me parler avec vérité, votre lettre, je vous l'avoue, ne me prépare point à l'aveu que j'attends de votre part ; & comme ce n'eſt qu'à condition de recevoir cette marque eſſentielle de votre confiance, que je me ſuis réſolu à vous revoir, ſi vous n'y êtes pas diſpoſée, rompons ce deſſein, & ne ſongeons plus, comme je vous l'ai déjà dit, qu'à nous oublier l'un & l'autre. »

Voilà deux avis, vous choiſirez celui qui ſe trouvera plus conforme à votre diſpoſition ; je trouve le premier plus déciſif & plus régulier : & par ces deux raiſons, je l'aimerois mieux. Cependant vous devez ſavoir mieux que perſonne, celui qui véritablement eſt le plus convenable, & c'eſt à vous-même qu'il s'en faut rapporter.

XIIIe.

Je ne vois rien de bien déciſif dans la lettre que vous m'envoyez ; elle ne répond point à toute la vôtre. Il eſt vrai qu'on doit juger par toute la conduite, qu'on ne veut pas vous perdre. C'eſt à vous de décider ſi vous voulez vous rengager, ou ſoutenir ce que vous avez commencé, & qu'il faudroit peut-être renouveler dans peu avec moins bonne grace que vous ne l'avez à préſent. Je vais donc tâcher de vous crayonner quelque choſe qui, en ſuivant vos premiers erremens, vous laiſſe encore la liberté

de revenir au parti qui vous plaira davantage.

Si le petit brouillon que je vous envoie vous ſemble trop court, vous y pourrez ajouter ce que vous jugerez à propos dans le même eſprit; pour moi je n'ai rien trouvé. Il eſt aſſez difficile d'exécuter, en parlant beaucoup, le deſſein de ne rien dire; & c'eſt le ſeul que j'ai eu, ne ſachant pas nettement ce que vous voulez faire.

Je me porte mieux, & ce n'eſt point par pareſſe que je ne vous en dis pas davantage; mais votre homme eſt preſſé, & il ne me reſte rien d'eſſentiel à vous dire.

XIVe.

PROJET.

« La diſpoſition dans laquelle vous êtes de former plutôt des ſoupçons contre vous, que des accuſations contre moi, me perſuade que ma juſtification eſt en

bonne main. Je veux donc vous en laiſſer tout le ſoin. J'eſpère que vous vous en aquitterez bien ; & je ſerai plus content de la juſtice que vous me rendrez de vous-même, que de celle que je pourrois arracher par la force de mes raiſons. »

XVe.

PROJET.

» Vous me demandez encore une explication. Oh ! ne vous l'ai-je pas donnée ? Si vous ne la trouvez pas complette, ne pouvez-vous y ſuppléer, ſans me forcer à vous dire & redire ce qui ne peut vous être agréable à entendre ? Je ne puis abſolument vous voir. Il m'eſt plus avantageux de vous ſavoir tranquille, que de me rendre témoin du calme que vous m'annoncez ; & je crois votre abſence plus propre à le maintenir, & auſſi favorable pour vous que pour moi. Ceſſez donc de faire effort contre une réſolution

inflexible, mais qui n'empêche pas que je n'accepte avec joie l'offre d'une constante amitié que je crois mériter, & à laquelle je ne manquerai jamais de répondre, autant & comme vous le pouvez desirer. »

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai imaginé; nous dirons le reste ce soir: je suis cependant ravie du progrès de vos idées.

XVIe.

Il semble, en effet, qu'on veuille changer de style; &, dans cette supposition, vous pouvez hasarder l'entretien, & changer seulement le commencement de votre lettre, car le reste convient également à la situation présente.

Vous marquerez le temps & le lieu qui vous convient, & je crois qu'il est à propos que vous fassiez part de cet événement à vos amies. Au surplus, préparez-vous bien à cette conversation, &

tâchez de n'être point dupe : si, en effet, l'on vous parle sincèrement, la bonté de votre cœur décidera du parti que vous prendrez, & l'on n'a point de conseil à vous donner sur cela. Si l'on ne fait que se défendre, tâchez d'en rire & ne vous fâchez point : voilà tout ce que je sais. Je souhaite que vous soyez content du succès.

XVIIe.

La lettre qu'on vous écrit, la réception qu'on vous a faite, marquent bien de l'agitation : de savoir si elle procède d'amour ou de haine, c'est ce qui ne me paroît pas si facile à décider ; ceux même en qui cela se passe peuvent bien s'y tromper. Quoi qu'il en soit, je ne vois plus d'apparence au raccommodement ; la rupture me paroît bien cimentée, & je crois que vous ne devez point avoir de regret au reste d'espérance (qui, comme vous le remarquez fort bien), entretenoit votre passion. Cette personne n'est point

digne d'un véritable attachement. Je vous trouve plus heureux d'être à-peu-près dégagé de celui que vous aviez pour elle, que d'en goûter encore l'illufion qui ne pouvant être abfolue, vous eût toujours tenu dans un état violent. Vous avez mis de juftes bornes à votre curiofité; j'approuve fort votre fageffe; il ne faut pas la démentir. Votre réponfe feroit déplacée, fur-tout après cette entrevue bizarre: il n'en faut point du tout faire. La phrafe que vous n'entendez point eft affez obfcure; je crois pourtant qu'elle veut dire, qu'elle aime mieux avoir beaucoup fouffert, que d'avoir le moindre reproche à fe faire. Si fon procédé n'eft pas vicieux, comme elle le prétend, il eft du moins bien lâche, & elle devroit avoir honte de tous les prétextes qu'elle cherche pour vous écrire. Si vous l'avez juftement irritée, qu'elle fe taife & fe venge. Elle ne fera ni l'un ni l'autre: malgré ce prétendu caractère fupérieur, elle découvre à chaque inftant fa mifère; c'eft une femme

foìble & paſſionnée, dont les foibleſſes ſont dans l'ordre le plus commun. Le courage, il eſt vrai, n'empêche pas le ſentiment, mais il en doit régler l'impreſſion; & quand on ſe rend le jouet de ſes paſſions, on le devient de ceux qui les inſpirent. Vous avez reſſenti des troubles, & vous n'en êtes pas encore exempt, mais vous n'avez montré que ce qui devoit paroître. Enfin votre conduite a été digne de vous, & c'eſt une ſatisfaction qui dédommage de tous les torts qu'on reçoit d'autrui.

XVIIIe.

J'ai fait ce que j'ai pu pour vous empêcher de rien précipiter; mais puiſque l'affaire eſt faite, il n'y a point à délibérer ſi vous la ſoutiendrez, car il le faut néceſſairement; vous vous rendriez mépriſable par une conduite incertaine & variable. Ne ſongez donc plus qu'à vous diſtraire, & à conſerver d'ailleurs un

honnête procédé. Je crois que vous devez vous informer des nouvelles de sa santé d'une manière indirecte, qu'elle puisse pourtant savoir, afin qu'elle n'ait pas lieu de se plaindre à cet égard. Je n'ai rien compris à ce que vous n'avez pas entendu dans la lettre. Je vois bien, ou je crois voir que ce n'est pas une menace. Je ne puis du reste vous répondre de ce qu'elle pense. Il y a beaucoup de désordre dans sa lettre, preuve qu'elle a été fort troublée par la vôtre. Si vous n'êtes pas détaché, je vous plains; car vous vous êtes fait un mal qui n'étoit peut-être pas nécessaire, & auquel je ne vois plus de remède, que de vous en distraire. Travaillez-y par toutes sortes d'amusemens, & sur-tout tâchez de ne vous plus rembarquer sur ces mers orageuses; vous n'en sauriez éviter les écueils de la façon dont vous pensez. Occupez-vous de choses sérieuses ou simplement agréables. Les passions sont des maladies dont il faut tâcher de se guérir le plutôt qu'on peut,

&, lorſqu'on eſt bien rétabli, ſe conſerver par un bon régime. Je vous prêcherai ſur ce ton-là tant qu'il vous plaira; car c'eſt le fort de ma morale.

Je ferai enſorte de vous voir un de ces jours. J'ai un petit prétexte pour aller à Paris, que je tâcherai de faire valoir. Je ſuis véritablement en peine de l'état où vous allez vous trouver. Je vous prie de continuer à m'apprendre de vos nouvelles.

XIXe.

Si j'étois maîtreſſe de moi, vous me trouveriez toujours à votre ſervice par préférence à tout; mais je ſuis la perſonne du monde la moins libre, c'eſt ce qui fait que vous êtes ſi mal ſervi. Votre homme eſt arrivé dans le temps d'une proceſſion, d'une grande meſſe, dont perſonne ici ne ſe diſpenſe à pareil jour. J'ai encore eu par-deſſus cela d'autres devoirs indiſpenſables à remplir, & quoiqu'il y ait plus de trois heures qu'il eſt arrivé, je ne fais

que trouver le moment de vous écrire. Je ſuis bien fâchée de ces contretemps qui peuvent vous déranger, & je vous aſſure qu'ils ne m'impatientent pas moins que vous. Je m'étois bien doutée que le meſſage attireroit une lettre, mais cet inconvénient eſt moindre que celui d'être accuſé d'un procédé malhonnête. C'eſt par cette raiſon que je conclus à faire encore une réponſe, mais il faut que ce ſoit la dernière. J'ai jugé auſſi qu'il falloit y mettre de la politeſſe & de la modeſtie, pour ſervir de correctif à ce qu'il peut y avoir de dur & de haut dans la conduite. Si l'on ſe plaint de vous, il faut tâcher au moins que vous ne ſoyez pas condamné par des preuves littérales. Je fais donc mon projet dans cet eſprit, ſauf à vous de le réformer. Je ne ſais encore quand je pourrai aller à Paris pour la petite affaire que je vous ai dite; mais j'ai quelque eſpérance d'un ſéjour dans peu de temps, & je le ſouhaite fort. Vous ſeriez alors mieux ſervi,

car je ſerois plus près & plus libre que je ne ſuis ici.

XXe.

PROJET.

« La réſolution que j'ai priſe & qui vous ſurprend n'eſt pas dans l'ordre du ſentiment ; c'eſt de la raiſon ſeule dont elle tire ſon principe, & comme elle n'a rien qui doive vous offenſer, je ſuis prêt à vous l'expliquer, s'il y a moyen par là de vous calmer ».

« Il y a déjà quelque temps que je m'apperçois qu'il me convient de renoncer à l'amour, c'eſt lui que j'abandonne & non pas vous, pour qui je conſerverai toujours tous les ſentimens que vous méritez. La défiance que je vous ai avouée, & que vous me reprochez, tombe auſſi ſur moi-même ; l'impoſſibilité de la vaincre m'a fait conclure qu'on doit abſolument ſe guérir des paſſions, quand on ne tire plus de

ſoi des aſſurances aſſez certaines pour calmer les inquiétudes qu'elles font naître. C'eſt donc une réſolution fixe de ma part & d'autant plus inébranlable, qu'elle ne dépend d'aucun ſentiment ſujet à varier, & je vous demande de n'y plus apporter d'oppoſitions, & d'être perſuadée qu'il me reſtera toujours aſſez de ſentimens pour vous, ſans ceux de l'amour, pour vous conſoler des témoignages d'attachement que vous m'avez donnés, & dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. Fiez-vous en à ce que vous valez, & à la manière dont j'ai ſu le ſentir, & ſuſpendez le ſoin de le renouveller par vos lettres que je ne puis recevoir, & auxquelles je ne puis plus répondre dans la ſituation des choſes ».

« Conſervez votre ſanté, s'il vous reſte encore quelque égard à mes deſirs, & ne doutez pas du véritable intérêt que j'y prends ».

XXIe.

Les réflexions que vous faites ſont juſtes & fort graves, j'y ſouſcris, & je vous dirois encore : raccommodez-vous, ſi votre raccommodement pouvoit être ſolide & durable ; mais s'il faut par la ſuite en revenir à une rupture, il vaut mieux ſoutenir celle-ci, que d'en tenter une nouvelle. Au ſurplus je ne vois pas que le public ait occaſion non plus que droit, de porter ſon jugement ſur cela. Votre affaire n'a point aſſez éclaté, pour qu'on ſoit ſur les voies, & qu'on en doive ſavoir les ſuites ; il n'y a que vos confidens qui vraiſemblablement ſoient à portée d'en raiſonner : & je crois bien que vous en eſſuyerez quelque critique. Mais n'en déplaiſe à madame de.... qui traite l'amour ſi méthodiquement, chacun y eſt pour ſoi, & le fait à ſa guiſe. Je ſuis étonnée qu'une perſonne ſi vénérable ne

regarde pas les paſſions comme des égaremens d'eſprit, qui ne ſont point ſuſceptibles de l'ordre qu'elle y veut admettre. Je trouve les préceptes ridicules ſur cette matière, & j'aimerois preſque autant qu'on voulût mettre en règle la manière dont les frénétiques doivent extravaguer.

Quant à l'explication que vous me demandez, des contrariétées qui vous ſurprennent, elle n'eſt pas facile à donner; les femmes, pour l'ordinaire, ſont inexplicables; elles raſſemblent en elles les choſes les plus oppoſées les unes aux autres; tout s'y trouve à la-fois, le pour & le contre; il en réſulte un tout fort bizarre & qu'on ne peut guère définir. Je crois pourtant que celle-ci vous aime; je ne garantirois pas qu'elle n'eût pu mêler quelque autre goût à celui qu'elle a pour vous: je n'en vois pas non plus de marques certaines. Sa vanité eſt fauſſe; il n'y a point de véritable hauteur en elle. Si elle ne vous aime pas uniquement, les

les efforts qu'elle fait pour vous retenir ſont d'une baſſeſſe indigne ; & à quelque point qu'elle vous aime, il y a trop de foibleſſe dans ſa conduite pour la faire reſpecter. Au défaut du courage je lui voudrois de l'art ; il n'y en a pas non plus à ſe montrer ſi dépendante de ce qu'on recherche. En abandonnant noblement ce qui nous quitte, on ſe fait voir au-deſſus de ce qu'on perd, & l'on peut au moins ſe faire regretter. Pour dire en un mot ce que j'en penſe, c'eſt une femme pleine de paſſions & ſans caractère.

Au reſte, pour votre conduite, je ne vois pas que vous ayiez rien à faire, à moins que vous ne vouliez renouer la partie ; toute démarche qui n'aura pas ce but-là ſeroit déplacée. Il ne faut plus écrire ni ſonger à vous montrer : allez à la campagne le plutôt que vous pourrez, goûtez-en les charmes innocens, & tâchez d'oublier le reſte.

XXIIe.

Je n'étois point chez moi quand votre courier eſt arrivé, je ne ſuis revenue que long-temps après; cela retarde ma réponſe & j'en ſuis bien fâchée. J'ai lu avec beaucoup d'attention tout ce que vous me mandez, & j'ai trouvé que le commencement de votre épître eſt un petit traité de morale des mieux faits; je veux la relire; c'eſt ce qui m'empêche de vous la renvoyer avec la copie de l'autre, dont je tiens l'original même; une copie, car les ſentimens n'y ſont pas d'après nature. Le pouvoir deſpotique que vous avez ſur moi m'a forcé à faire un projet de réponſe; j'eſpère que vous ne vous en ſervirez pas, & qu'il ne ſera bon qu'à faire preuve de ma ſoumiſſion à vos loix. Ayez la bonté de ne m'en plus impoſer d'une ſi difficile exécution. Les ſujets les plus ſoumis ſont tentés de ſe révolter quand l'autorité dégénère en tyran-

nie, & c'en eſt une aſſurément de contraindre l'eſprit à parler pour le cœur. Pour parler plus ſérieuſement, votre plan de conduite me ſemble tout-à-fait raiſonnable, mais je crains que ſi vous vous retrouvez en préſence, l'alarme étant au quartier, on ne faſſe tant & ſi bien qu'on ne parvienne à tout déranger. Éloignez tant que vous pourrez ce péril : mais ſi vous ne le pouvez ſans amener la ſcène qu'il faut ſur-tout éviter, montrez-vous & ſoyez bien préparé. N'oubliez aucune des armes défenſives, c'eſt principalement ce dont il eſt beſoin : ne ſongez point à attaquer, c'eſt aſſez de vous bien défendre. Mais en vérité je ſuis bien ſimple avec mes conſeils, après tout ce que vous m'avez mandé ; je vois de reſte que vous n'en avez que faire. Il eſt tard & je m'amuſe à verbiager, ſans ſonger que vous attendez peut-être avec impatience une réponſe qui ne vous ſatisfera point. Continuez de m'apprendre

la ſuite de ceci; puiſque c'eſt de vous qu'il s'agit, ne doutez pas que je ne m'y intéreſſe aſſez pour mériter d'en être parfaitement inſtruite.

XXIIIe.

PROJET.

« On a raiſon de plaindre, madame, ceux qui ſe trouvent dans de certains engagemens, & plus encore quiconque eſt forcé de les rompre; on ne cauſe point de douleur à ce qu'on a tendrement aimé ſans en reſſentir la plus grande part, & l'on ne doit pas croire qu'on eſt victime à cette extrémité, ſans ſe faire une cruelle violence, & ſans y être contraint par des raiſons invincibles. Je vous vois cependant toute la diſpoſition du monde à me condamner, & je ne laiſſe pas d'être ſurpris que vous n'héſitez point à me donner le tort. Eſt-il donc ſans exemple que des femmes aimables n'aient pas mérité d'être tou-

jours aimées, & ne peut-on pas justement se détacher quand on ne trouve plus ce qui avoit fondé l'attachement qu'on avoit cru devoir toujours durer? Enfin, madame, l'amour a son empire qui est très-libre & se gouverne par ses propres loix; ceux qui s'y assujettissent doivent les connoître & ne pas songer à lui imposer des règles qu'il n'admet point. Il n'en est pas de-même de l'amitié: elle est plus docile & se soumet volontiers à la raison; & comme elle ne tient rien de l'aveuglement & de l'impétuosité des passions, elle n'est pas sujette au même mécompte. Nous traiterons cette matière plus au long quand j'aurai l'honneur de vous voir; j'en ai une véritable impatience, & j'espère que vous & madame de..... ne me trouverez pas si coupable après m'avoir entendu. Il me reste à vous dire que je ne redoute point la haine dont vous me menacez; je ne puis avoir assez mauvaise opinion de quelqu'un à

qui j'ai été si véritablement attaché, pour en craindre un retour si pervers. Je suis persuadé qu'au fond de son cœur elle me rendra justice, & que je pourrai même conserver son estime & peut-être son amitié dont je ne me suis pas rendu indigne ».

Voilà un griffonage que je vous ai ébauché pour madame de..... Je n'en suis pas contente, mais je ne puis trouver autre chose; vous y ajouterez la réponse aux autres choses qu'elle vous mande, sur quoi vous n'avez pas besoin de mon secours. Je suis fort contente des bonnes dispositions dans lesquelles vous êtes: maintenez-vous-y par de sages réflexions, & sur-tout considérez bien le prix de la liberté. Croyez-moi, les chaînes extérieures sont plus supportables que l'esclavage des passions.

J'ai grande envie de vous voir, je n'espère pas que ce puisse être plutôt que dans dix ou douze jours.

XXIVe.

J'ai trouvé votre homme en arrivant, & auſſitôt je vous obéis; voilà votre projet que j'ai plus gâté qu'accommodé, quoique j'aie eu bonne intention.

Je vous attendrai demain, & je ſerai ravie de vous voir; j'eſpère que ce ne ſera pas l'unique fois, & que nous ſerons un peu plus long-temps ici que je n'avois cru.

PROJET.

« Qu'ai-je à vous dire que vous ne ſachiez auſſi bien que moi? Ces victimes que vous voulez offrir à vos reſſentimens peuvent-elles vous être inconnues? Elles ſe ſont ſouvent préſentées à vos yeux, & la façon dont vous les avez vues, montre bien qu'elles ne vous ſont pas odieuſes. Pouvez-vous ignorer vos torts? loin d'en faire l'aveu il ſemble que vous l'attendiez de moi.

Votre négligence à me ſatisfaire dans ce qui dépend uniquement de vous, ne m'a que trop convaincu que vos ſentimens ſont bien différens de l'expreſſion que vous leur donnez, & de ceux que je crois mériter ».

XXVe.

PROJET.

« Les ſoins qu'on prend pour votre ſervice coûtent ſi peu, que vous êtes diſpenſée, madame, d'en ſavoir gré à vos amis. Je ſuis ravi que pluſieurs raiſons preſſent votre retour; je l'attends avec une extrême impatience: c'eſt le moment où je pourrai m'éclaircir avec vous, & détruire les impreſſions peu favorables que vous avez de moi. En attendant défiez-vous, madame, du ſoin qu'on a de me noircir à vos yeux; je n'emploie de mon côté aucun art avec vous: la vérité eſt ſimple & n'a rien

à faire pour elle que de se montrer; vous la connoîtrez, & je me flatte que vous aurez quelques remords des jugemens que vous avez portés contre moi. Si je n'étois sûr d'une pleine justification sans besoin d'apologie, je préparerois d'avance mes moyens de défense: mais encore une fois l'exposition des faits suffira, & cette assurance me fait soutenir un peu plus tranquillement l'espèce d'injustice que vous avez à mon égard. Vous la désavouerez, madame, & vous conviendrez que si je ne suis pas capable de fixer les cœurs volages, je mérite au moins l'estime & l'amitié de mes véritables amis ».

XXVIe.

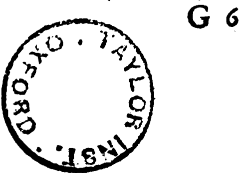
Vous me manquez, comme de raison, beaucoup plus que je ne vous manque, & depuis que je ne vous ai vu il m'a semblé que j'avois une infinité de choses à vous dire. Il m'est même arrivé quelque chose de personnel, dont j'eusse

trouvé de la consolation à vous rendre compte, & vous en auriez peut-être eu à me voir aussi peu raisonnable que vous l'êtes quelquefois ; soit dit sans vous déplaire, & revenons à nos moutons. Il est très-certain qu'on ne vous laissera point en repos & qu'on essaiera tous les moyens jusqu'au retour de madame de.... qu'on regarde effectivement comme le dernier. Je suis persuadée, aussi bien que vous, qu'on exigera d'elle de rompre avec vous si l'on ne s'y raccommode pas, & je commence à croire que vous ne pourrez éprouver les effets de la haine après ceux de l'amour. Ceci est trop violent pour s'assujettir à la raison, & se contenter de l'indifférence ; une passion si vive prendra encore bien des formes avant que d'en venir là. Je vois nettement le mal, & ne sais pas le remède. Quant à ce qui regarde madame de..... vous n'avez d'autre ressource que de lui prouver, s'il est possible, l'infidélité ;

c'eſt le ſeul moyen de la faire taire, ſans quoi vous aurez à eſſuyer ſa perſécution qui ne ſera pas moins à charge que l'autre. Je crois qu'en attendant ſon retour vos lettres doivent toujours rouler ſur la confiance où vous êtes que lorſqu'elle ſaura de quoi il s'agit, elle trouvera que vous n'avez pu faire mieux que vous avez fait. Je vous envoie un brouillon ſuivant cette idée. Si vous n'en êtes pas content vous n'aurez qu'à dire; j'en ferai un autre. Au reſte, j'approuve infiniment votre conduite & vos deſſeins, & je loue votre courage autant que votre diſcernement.

XXVIIe.

« S'il eſt vrai, madame, comme vous m'en aſſurez, que vous n'ayiez nulle diſpoſition à me condamner, & que vous n'attendiez qu'un éclairciſſement ſur ma conduite pour me juſtifier, j'ai lieu d'attendre de vous une déciſion favorable quand vous ſerez inſtruite de la



nature & de la force des raiſons qui m'ont déterminé. Puiſqu'en ſuivant vos principes vous ne pouvez refuſer de les admettre, j'aurois été flatté de devoir à votre amitié & à quelque prévention en ma faveur ce que j'obtiendrai ſûrement de votre équité; & je vous avoue que ma délicateſſe eſt un peu bleſſée d'attendre uniquement de la bonté de votre jugement, ce que j'aurois voulu trouver dans votre cœur. Cette délicateſſe extrême eſt la ſeule choſe que mes amis puiſſent redouter dans mon commerce. Eſt-il vrai que vous vouliez faire craindre d'autres périls à ceux qui ont quelque diſpoſition à ſe lier avec moi? Non, Madame, je n'en crois pas votre menace, & je vous en ferai bien dédire quand vous vous ſerez rapprochée de nous. C'eſt la choſe du monde que je ſouhaite le plus.

XXVIIIe.

Il me paroît, par la lettre que vous m'envoyez, que l'on prend enfin ſon parti,

& je penſe comme vous, qu'il ne vous reſte plus rien à faire qu'à jouir d'une eſpèce de ſuccès que vous avez deſiré, & de la ſatisfaction de vous être bien conduit. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'il ſe mêle à cela des idées triſtes. La perte d'un bien, vrai ou faux, reſſemble toujours à un malheur; & l'avantage qui en réſulte n'eſt ſaiſi d'abord que par la réflexion, & ne ſe fait pas connoître par le ſentiment. Il eſt vrai qu'il y prend part dans la ſuite, & que chaque ſituation a ſes goûts & ſes plaiſirs qui lui ſont propres, & dont, à tout prendre, on ſe trouve auſſi bien que de ceux des autres états. Enfin, ſi vous n'avez pas de foi à cette vérité, échappez à la triſteſſe qui vous pourſuit, en renonçant aux règles auſtères que vous vous impoſez, & auxquelles en effet rien ne vous oblige. Se ſéparer d'une maîtreſſe dont on eſt mal content, n'emporte point la néceſſité de renoncer à l'amour, & n'empêche pas d'y faire, ſi l'occaſion s'en trouve, des traités plus avantageux que ceux qu'on a

rompus. Si pourtant vous êtes résolu de vous tenir rigueur, accordez du moins à votre imagination la liberté de se promettre ce qu'elle semblera desirer, & puis vous composerez avec elle. Le temps changera vos idées, ou vos résolutions, & tout ira bien. Je compte que nous irons la semaine prochaine à Paris; je ne puis positivement savoir le jour, mais je crois que ce pourroit être Mardi ou Mercredi. Je me ferai un extrême plaisir de vous voir. En attendant, je vous donne le bon jour, & vous souhaite de tout mon cœur cette tranquillité délicieuse semblable à un sommeil léger qui arrête seulement l'impression nuisible des objets, & en laisse recevoir toutes les images gracieuses. Adieu encore une fois; j'ai grande envie de vous entretenir.

XXIXe.

Je vous ai écrit ces jours passés avec une précipitation qui ne m'a pas conten-

tée ; pour m'en dédommager, je vous donne le premier moment de loisir que je me trouve, & je crois ne pouvoir mieux l'employer.

Ne vous est-il rien arrivé de nouveau, & dans quelle disposition persistez-vous ? Comment s'est passé votre souper ? je suis curieuse de le savoir : & pourquoi ce grand redoublement d'assiduité entre vos dames ? N'est-ce donc que pour parler du passé, & n'y prend-on point des consolations présentes ? Quoi qu'il en soit, je vous trouve sage & heureux de ne vous en pas soucier : & de quoi peut-on véritablement se soucier, quand on y regarde de près ? Nous ne devons nos goûts qu'à nos erreurs. Si nous voyons toujours les choses telles qu'elles sont, loin de nous passionner pour elles, à peine en pourrions-nous faire le moindre usage. Mais, malgré toutes ces belles réflexions, on se prête volontiers à la première occasion d'être trompé agréament, & je vous y attends tout au premier

jour. Attendez-vous auſſi que je vous ferai une mine fort ſévère, car je deviens de plus en plus rigide ſur les foibleſſes humaines; je les pardonne tout au plus dans une extrême jeuneſſe, ou à ceux qui, par la petiteſſe de leur eſprit, jouiſſent d'une enfance éternelle; mais je ne puis ſouffrir qu'avec beaucoup de lumières & aſſez d'expérience, on ſe laiſſe encore ſéduire. Je ne doute pas que vous ne trouviez mon diſcours hors de propos, puiſque je ne vois encore en vous aucun ſigne de rechûte; prenez-le comme une médecine de précaution que je vous préſente, & qui ne ſauroit faire un mauvais effet. A propos de médecine, comment va votre ſanté corporelle, je m'y intéreſſe encore plus qu'à tout le reſte. La mienne continue d'être meilleure; je vous en rends compte, puiſque vous témoignez de ſi bonne grace y prendre part.

XXXe.

L'événement dont vous me faites part, & qui ne peut manquer de vous faire quelque peine, a pourtant en soi un bien réel ; il vous justifie à vous-même & envers vos amis, & rend la conduite que vous avez tenue irrépréhensible. Si par hasard vous vous fussiez trompé, il vous resteroit des torts & des regrets dont le poids vous eût long-temps chargé. Vous voyez à cette heure, bien nettement, que vous n'avez fait que ce que vous avez dû faire ; que vous avez sagement prévenu des dégoûts qui auroient été plus sensibles, si vous n'aviez pas su les prévoir ; & cela doit établir le calme dans votre ame : quand il sera bien affermi, la gaîté renaîtra, la tristesse & l'abattement que vous me dépeignez sont les suites ordinaires d'une violente agitation ; c'est comme la lassitude du corps, après un travail pénible ; mais à peine a-t-on

goûté le repos, qu'on reprend ſes forces, & l'on les trouve même accrues par l'exercice qui l'a précédé. Commencez donc par prendre ce repos; éloignez tous les ſouvenirs qui vous agitent, & toutes les prévoyances qui ne peuvent ſervir qu'à noircir votre imagination. Contentez-vous de la victoire que vous avez remportée ſur l'amour; ne prenez point d'engagement avec vous-même contre lui, ce ſeroit, en quelque manière, attenter à la liberté que vous vous êtes rendue; ſoyez-en jaloux au point de ne vouloir pas vous aſtreindre, même à ce qui vous la peut conſerver. Les charmes de cette liberté, les douceurs d'une vie tranquille, les amuſemens de l'eſprit ſi agréables & ſi faciles à goûter dans le ſilence des paſſions, vous paroîtront peut-être, dans l'uſage, auſſi aimables que ce que vous quittez; mais ne vous faites point d'avance une néceſſité de vous y borner: par cette voie ſimple & aiſée, vous aſſurerez la paix & ramenerez

la joie dans votre ame abattue des efforts qu'elle a faits, & attristée par une espèce de crainte des nouvelles peines dont vous la menacez.

J'ai beaucoup d'envie de vous voir & de savoir mieux le détail de ce que vous me mandez, & quelle est la personne en question. Pour votre état, je le comprends à merveille; vous m'en faites une peinture très-nette que j'ai lue avec beaucoup d'application.

XXXIe.

Gardez-vous bien de rien dire, ni de laisser voir que vous ayiez rien vu; ce seroit vous prêter au desir qu'on a de vous offenser, que de paroître le remarquer: &, puisque les gens à qui vous pourriez vous confier vous sont suspects, vous ne devez point leur montrer vos véritables sentimens, qui ne seroient que trop certifiés par les remarques que vous leur communiqueriez, quand vous n'y

ajouteriez aucun aveu de l'impreſſion qu'elles vous ont faite. Continuez donc avec vos amies, la conduite ſimulée que vous avez eue depuis votre retour; elle eſt plus ſûre & plus noble que toute autre. Je ſuis fort peinée de l'état de votre ame, moi qui la vois toute entière; & d'autant plus, qu'expoſée ſans ceſſe à l'objet qui vous agite, je vois peu d'apparence de pouvoir vous calmer. Si les réflexions pouvoient quelque choſe contre les ſentimens, vous n'en manqueriez pas pour détruire ceux qui vous reſtent. Mais malheureuſement la raiſon n'a de force que lorſque ſon ſecours n'eſt plus néceſſaire, & ſon uſage le plus ordinaire eſt de condamner ou d'approuver ce qui ſe paſſe en nous ſans ſa participation. Je ne vous dirai point tout ce qu'il y a à dire contre les ſentimens qui vous troublent, puiſque je ferois un perſonnage auſſi inutile que celui de cette raiſon toujours impuiſſante & ſévère, qui s'oppoſe à tout & ne ſurmonte rien.

Vous ſavez tous les lieux communs que je pourrois vous débiter comme elle ; il ne reſte donc qu'à faire des vœux pour le retour de la paix que je vous ſouhaite, & que je ſuis bien fâchée de ne pouvoir vous procurer. Continuez cependant de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, aſſuré de toute la part que j'y prends.

XXXIIe.

Vous vous voyez, vous vous reconnoiſſez, dites-vous. Pour moi, je vous avoue que je ne vous reconnois plus. Vous m'avez, juſqu'à cette heure, parlé raiſon & ſentiment ; mais, dans ce moment-ci, je ne trouve plus, dans tout ce que vous me dites, qu'un tiſſu de paſſion & d'illuſion. J'eſpère vous en convaincre en reprenant votre lettre, article par article, ſi l'on m'en laiſſe le loiſir.

Vous voudriez qu'eſtimable, je me laiſſaſſe mépriſer. Voici une de vos

propoſitions : ſi vous êtes véritablement eſtimable, que vous fait le mépris de gens que vous mépriſez vous-même ? Vous dites avant cela : *Que votre ſilence justifie ce qu'on a imaginé pour vous perdre.* Qu'a-t-on fait pour cela ? Quelques diſcours qui vous dépriſent auprès de madame de..... N'exiſtez-vous que par elle ? Que vous importe de ſon opinion, & qu'a-t-elle de commun avec celle du public ? Le vrai courage ne doit pas être ébranlé par un ſi petit objet. Je vous paſſe qu'*il eſt permis de ſe défendre :* mais qui eſt-ce qui vous attaque ? Je vous accorde encore tout ce qu'il vous plaira ſur *les droits de la vengeance, au préjudice de ceux de l'amour.* Je ſais que les paſſions n'ont de loi entre elles que la loi du plus fort ; elles ſont toutes injuſtes & déréglées dans leurs principes & dans leurs effets ; mais ſi les gens ſages ne peuvent s'empêcher d'en recevoir l'atteinte, du moins n'en doivent-ils pas faire la règle de leur conduite.

Quant au reste, abandonnez d'indignes amis, & n'entreprenez point de les corriger, puisque ce soin seroit vraisemblablement inutile, & ne craignez point que ma vanité souffre. Quand l'objet de mon amitié seroit méprisé de telles gens, je ne règle pas mes sentimens sur ceux des autres ; j'ai des règles plus sûres, & j'ai assez bonne opinion de mon jugement pour n'attendre pas l'appui du leur.

On m'envoie chercher, & cela durera jusqu'à la fin du jour. Je garde votre lettre pour achever ma dissertation ; je vous la renverrai avec la suite de ma réponse. Je n'ai que faire de la mienne ; vous pouvez la garder ou la brûler, comme il vous plaira.

XXXIIIe.

Je reprends ma réponse où l'on m'a interrompu.

Une sage tranquillité ne doit point être qualifiée de *pusillanimité*, & ne peut

inviter à aucun crime ; ce ſont des monſtres que vous formez pour les combattre.

Vous tentez de me fléchir par *l'intérêt de votre ſanté ;* elle dépend (dites-vous, appuyé de la déciſion d'un grave docteur) de la tranquillité de votre ame. J'y conſens, mais je nie que le moyen que vous avez trouvé puiſſe vous apporter la paix que vous ſemblez deſirer : tout au contraire, il vous jetera dans de nouveaux troubles dont vous ne verrez que difficilement la fin.

Vous prétendez que *vos anciennes réflexions n'étoient que des illuſions :* & qui vous garantit, dites-moi, la certitude de vos idées préſentes ? Si vous avez pu vous abuſer dans ce temps-là, n'eſt-il pas auſſi poſſible que vous vous trompiez encore en ce jour ? Ce n'eſt pas le calme dont vous jouiſſez qui peut fonder votre aſſurance ; vous ne fûtes jamais moins tranquille.

Je ne prétends point vous groſſir le danger ; il ne vous arrivera autre choſe

que

que d'être haï de quelques gens, & blâmé de beaucoup d'autres. La différence du ſoupçon à la conviction eſt grande, dans les cas où il s'agit d'un jugement juridique, qui ne ſe forme que ſur des preuves; mais les jugemens publics n'obſervent pas tant de formalité, la condamnation ſe prononce ſans que le fait ſoit avéré : celui-ci même n'aura pas l'avantage d'être douteux : trop de rapports caractériſent ſon auteur, pour qu'il puiſſe échapper dans l'obſcurité.

De tout point la guerre s'allumera ; il me ſemble voir Sténobée contempler avec joie les ravages que ſa vengeance a cauſés : cela fait un bel effet dans un opéra ; mais cela eſt mal placé dans la tête d'un homme ſage. Si vous ne craignez point le repentir en lui-même, je m'en rapporte à vous ; mais le mauvais ſuccès le peut faire naître.

L'amitié ne me fléchit point. Ne feroit-ce pas aſſez vous dire qu'elle n'eſt pas

ſentie ? Je crois avoir fait mes preuves ; & la contradiction que j'apporte à vos ſentimens dans cette occaſion-ci, en eſt une plus forte que toute autre.

Je ſuis dans l'illuſion, ajoutez-vous : mais, de bonne foi, n'y a-t-il pas plus d'apparence que c'eſt vous qui en êtes environné ? Ne ſont-ce pas les paſſions qui la forment ? Y en a-t-il quelqu'une en ceci qui puiſſe me ſéduire ? Si ce n'étoit la raiſon qui m'éclaire, ne ſuivrois-je pas plutôt la malignité naturelle du cœur humain, qui favoriſe volontiers la deſtruction des autres, ſur-tout parmi les femmes ? Quel intérêt ai-je à prendre la défenſe de celle-ci ? Croyez-vous que l'honneur qu'elle a eu de vous plaire, me la faſſe particulièrement chérir ? Si c'eſt-là le ſentiment qui m'aveugle, j'avoue que la ſéduction en eſt ſi ſubtile que je n'ai pas dû me précautionner contre.

Vous voulez préſerver & venger l'univers des maux dont il eſt menacé. C'eſt votre principale raiſon que vous étalez

avec tout l'art oratoire. Quoi donc! est-ce Hélène qui va réduire Troye en cendres? En vérité, si la tranquillité publique n'a rien de plus terrible à redouter que les charmes de madame de..... je la tiens stable à jamais.

J'ai voulu répondre à toutes vos raisons, afin que vous ne disiez pas que je n'ai fait que les parcourir sans en approfondir la valeur. Je me doute que vous trouverez cette dissertation sèche; mais véritablement dût-elle vous déplaire, je ne voudrois pour rien ne vous avoir pas dit tout ce que je pense. J'ajoute donc que plus j'examine ce que vous avez dessein de faire, & moins je trouve que cela soit d'accord avec la probité; & je sens que si vous passiez outre, je serois forcée à vous moins estimer: ce qui m'affligeroit infiniment. Vous me demandez de vous parler avec courage, vous voyez que je le fais. Il y en a beaucoup à dire des vérités déplaisantes à quelqu'un à qui l'on n'a pas envie de déplaire; ne

m'en ſachez pas mauvais gré, je vous en conjure, & pardonnez au zèle qui m'anime, ce qu'il y a peut-être d'indiſcret dans la liberté de mon diſcours.

XXXIVe.

Non, vous n'immolerez point la victime ; je ne veux pas votre repos à ce prix. Si je n'avois pour vous qu'une vaine amitié, j'écouterois la répugnance que j'ai à vous contredire, & je céderois avec plaiſir au ſentiment qui vous domine ; mais ce ſeroit mal payer la confiance que vous avec en moi, & m'écarter des loix qu'impoſent l'attachement ſérieux que j'ai pour vous. Vos véritables intérêts me ſont plus chers que votre ſatisfaction, & que celle même que j'ai à vous complaire. Je m'oppoſe donc, de tout mon pouvoir, au projet de votre vengeance : premièrement, parce que je ne le trouve pas digne de vous ; ſecondement, parce que cela me paroît très-

préjudiciable par les conséquences. De qui voulez-vous vous venger ? De quelqu'un que vous avez vu si long-temps gémir à vos pieds dans la dernière humiliation, & qui n'est digne que de votre mépris. S'il est flatteur de triompher, c'est de plus fort que soi, ou du moins de quelqu'un d'égal : ici il n'y a point de parité. La manière de vous venger ne me plaît pas non plus ; il ne faut jamais déshonorer l'autel où l'on a sacrifié : on peut & l'on doit cesser d'y offrir ses vœux, quand on ne le trouve pas digne de son culte ; on peut même abattre l'idole par des témoignages de mépris ; mais je n'approuve point qu'on aille jusqu'à la profanation de ce que l'on a adoré. Si mon scrupule vous paroît trop religieux, j'ai d'autres raisons à vous alléguer. Songez quel éclat vous allez attirer contre vous, & combien sera juste le ressentiment que vous ferez naître ; non seulement de la part la plus intéressée, mais de ceux qui participeront à son

injure, dont les entours ſont conſidérables. Souvenez-vous des ſages réflexions que vous avez faites à cet égard, & de la conduite ſi bien ménagée que vous avez eue en conſéquence. Ne dérangez pas tout d'un coup un plan ſi raiſonnable, pour jouir d'une ſatisfaction qui ne vous tiendra pas ce qu'elle vous promet. Car vous vous trompez de croire que, le coup lâché, vous ſerez tranquille : non, vous ſerez plus agité, & vous le ſerez de mille manières différentes & plus inſupportables que la ſituation préſente. Juſque ici vous n'avez à vous plaindre que des autres, vous vous plaindrez de vous; & les reproches qu'on fait contre ſoi ſont plus amers que tout autre. Les diſcours publics vous choqueront, & ce n'eſt pas une occaſion convenable de faire parler de ſoi. Vous croyez bien que vous ne ſerez pas méconnu, & que tout le murmure tombera directement ſur vous. Songez-y donc; & ſi vous n'êtes pas en état de ſonger, veuillez me croire.

Je ne vous dis point ce que je pense de la pièce, de peur d'exciter la tentation d'en faire usage. Je souhaite de tout mon cœur que vous n'en fassiez point d'autre, que de jeter tout au feu.

XXXVe.

Je suis extrêmement troublée de l'accident qui vous est arrivé, & je vous conjure d'avoir bien soin de m'en dire des nouvelles. Si vous avez de la peine à écrire, ne faites aucun effort; faites-moi seulement dire un mot par votre secrétaire, je ne vous demande que cela. Je suis bien affligée de n'être pas à portée de vous voir, & cela me fait bien sentir ma captivité. Le conseil de croiser vos idées est fort bon, pourvu que vous le puissiez pratiquer; mettez-y tout en usage; bannissez, s'il est possible, ce souvenir qui vous est si funeste; ne voyez plus, ou voyez moins ces personnes qui vous le rappellent sans cesse. Exercez sur

d'autres ſujets ce talent qui vous eſt venu pour la poéſie : cela peut vous fournir un amuſement agréable & moins dangereux. Ne diſputons plus, ne parlons pas même, s'il eſt poſſible, des matières ſujettes à contention : enfin, guériſſez-vous, c'eſt le ſoin principal & le ſeul qui m'occupe. Pardonnez-moi ma dureté apparente, & ſongez que l'attachement le plus parfait eſt celui qui nous fait penſer pour ce que nous aimons, comme nous penſons pour nous-mêmes. L'amitié ni l'amour même ne vont point au-delà. Il eſt vrai que j'aimerois mieux périr innocente, que de vivre coupable : mais vous ne périrez point ; je vous tiens deſtiné à toute autre choſe qu'à devenir un holocauſte. Je n'en crois point vos funeſtes prédictions : vivez & régnez ſur vous-même, il n'eſt point d'empire plus doux. J'en fais l'expérience : vous pouvez m'en croire. J'ai été agitée dans des temps, malgré toute ma philoſophie ; & je puis comparer l'état tranquille avec les autres,

& ſavoir de combien il mérite la préférence. Vous en troublez à préſent toute la douceur, par l'inquiétude que vous me donnez. Que je ſache au plutôt de vos nouvelles; je vous en prie, par toute l'amitié que vous avez pour moi, par toute celle que j'ai pour vous, dont, malgré toute apparence équivoque, il ne vous ſera jamais permis de douter. Si le beau temps continue, & que vos forces vous le permettent, je ſerois ravie que vous puiſſiez faire quelque tour à votre maiſon de campagne; je ſuis perſuadée que ce ſéjour vous ſera plus favorable que celui de Paris. Que je voudrois être maîtreſſe de moi, & vous y aller tenir compagnie! J'adoucirois mon air auſtère, & je ferois en ſorte de vous être une ſociété douce : heureuſe, ſi je pouvois vous empêcher de regretter les autres. Souhaits impuiſſans! Formons-en de plus raiſonnables. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous puiſſiez me mander que

H 5

vous vous portez mieux, & que vous n'êtes pas mécontent de moi.

XXXVIe.

Vous m'avez fait grand plaiſir de m'apprendre de vos nouvelles, j'en étois véritablement en peine, & votre récit m'a charmée. Je crois voir tout ce que vous me dépeignez, mais il me fâche que votre ame ait été troublée de cette rencontre. Je n'en ſuis pourtant pas ſurpriſe: il eſt comme impoſſible qu'une pareille entrevue, après une longue abſence, ne faſſe quelque impreſſion qui pourra bien n'avoir pas de ſuite. Il faut même ſe garder de s'en effrayer; car, l'inquiétude eſt une agitation qui en peut amener d'autres à ſa ſuite. Ne ſouffrez donc en vous que les idées qui peuvent ſervir à vous tranquilliſer. Vous me faites grand honneur de penſer que j'y puiſſe contribuer, & je trouve cette

louange plus ſublime que toutes celles qu'on peut recevoir. En effet il ne faut que des charmes médiocres pour cauſer des troubles, mais il faut quelque choſe de bien plus fort pour les calmer, & la célèbre Logiſtile appaiſoit plutôt *l'océan irrité qu'un cœur par l'amour agité.* Je voudrois bien pouvoir aller traiter mon malade comme elle fit le ſien, mais je ſuis retenue dans ces lieux, & il n'y a point d'enchantement qui m'en puiſſe arracher. Sérieuſement je ne prévois point du tout que nous allions à Paris, & j'en ſuis d'autant plus piquée, que j'y ai paſſé preſque tout le temps que vous avez été abſent. Tout ce qui me reſte donc c'eſt de vous écrire; je ne le puis faire aujourd'hui auſſi amplement que je le ſouhaiterois: car votre courrier, que j'ai été obligée de faire un peu attendre, me preſſe ſi cruellement qu'il ne me laiſſe pas reſpirer: cependant j'ai quitté tous mes devoirs pour le dépêcher. Je vous dirai donc ſeulement par

provision que je suis d'avis que vous évitiez les occasions de voir. Vous pouvez vous en expliquer avec vos amis sur le ton d'une bienséance que vous devez observer, & leur demander de vous marquer les jours où vous ne ferez point de ces rencontres fatales. Évitez-les, je vous en conjure, pour votre repos qui m'est très-cher; votre santé me l'est encore plus, & je vous en demande instamment des nouvelles. Je suis véritablement affligée qu'elle ne soit pas si parfaitement bien.

XXXVIIe.

Vous l'avez pris sur un fort bon ton, & toute votre conduite mérite une entière approbation; le récit que vous m'en faites m'a été très agréable; mais je suis affligée de l'état de votre ame; vous le dépeignez d'une manière bien vive & qui m'effraie: car je ne vois plus quel remède y apporter. J'avois bien espéré du temps &

de l'abſence, mais il ſemble qu'ils n'ont rien produit, & que même le mal eſt empiré. La ſeule reſſource que j'imagine ſeroit une occupation forte & ſatisfaiſante par la dignité de l'objet : l'amour n'en a point de tels. Je voudrois que l'ambition vous en pût offrir. Vous n'êtes pas fait pour vivre ſans paſſions ; de légers amuſemens ne peuvent nourrir un cœur auſſi dévorant que le vôtre. Tâchez donc de trouver un objet plus vaſte que ſa capacité : ſans cela vous éprouverez toujours les dégoûts qu'inſpire tout ce qui eſt médiocre. On me demande dans ce moment, & ce ſera pour long-temps ; je ſuis bien fâchée de ne pouvoir finir.

XXXVIIIe.

Je pars demain ſur les deux heures, monſieur ; on m'a trouvée mieux aujourd'hui, & l'on n'a pas eu le courage de dire que je n'étois pas en état de

voyager. Si j'en faisois difficulté, de ma part cela seroit mal pris; & enfin la grande envie que j'ai de rester me détermine à partir. Je vous ai attendu tout le jour avec plus d'impatience qu'à moi n'appartient. Que vos attentions sont dangereuses ! On s'y accoutume si bien, quand on en a joui, qu'on ne peut plus s'en passer; peu s'en faut que je ne vous sache mauvais gré des soins que vous m'avez rendus; ils me donnent plus de dégoût pour la solitude où je vais me trouver. Si j'avois eu du moins la satisfaction de vous entretenir d'une infinité de choses que j'avois à vous dire, je partirois plus contente. Je vous ai vu tous les jours & n'ai pu vous parler un moment; j'ai été plus libre aujourd'hui, & ne vous ai point vu: dites-moi donc ce qui vous a retenu. Je crains par-dessus tout, que ce ne soit quelque dérangement de votre santé: que je le sache au moins avant que de partir.

XXXIXe.

Il n'eſt que trop vrai que je pars dans une heure au plus tard. Je ſuis cependant aſſez mal aujourd'hui; j'ai eu de la fièvre toute la nuit, j'en ai même encore aujourd'hui. Je n'ai point vu mon médecin; je crois qu'il ne s'eſt pas montré de peur d'être obligé d'en dire davantage qu'il ne fit hier, quoiqu'il m'eût fort promis de venir décider mon ſort ce matin. Étrange ſervitude des eſprits courtiſans! Malheur à qui s'y trouve indignement aſſervi! Je pars enfin dans un abattement & dans une triſteſſe que je ne puis dépeindre, & que j'ai honte de ſentir. C'eſt en vain qu'on ſe flatte d'un courage dont on ne jouit que quand on n'en a que faire. Je vois bien que je ſuis tout auſſi foible qu'un autre; je vous dois cet aveu en retour de ceux que vous me faites quelquefois.

Donnez-moi de vos nouvelles ; j'en ai véritablement beſoin. Je ſuis inquiète de votre ſanté, & c'eſt un ſurcroît de peine infini pour moi de vous laiſſer dans un état douteux. Adieu donc, puiſqu'il faut que je vous quitte : penſez à moi, & me le dites le plus ſouvent que vous pourrez.

XLe.

Ma ſanté eſt beaucoup meilleure ; je n'ai point de fièvre aujourd'hui, & il y a même apparence qu'elle ne reviendra pas. Je ſuis plus touchée de la part que vous y prenez que de ce bien en lui-même : je goûtois l'état de malade comme plus libre que celui dans lequel le retour de ma ſanté me va faire rentrer. Cependant, s'il eſt vrai qu'elle vous importe, elle m'en ſera beaucoup plus chère.

Le détail dont vous me faites part m'a fait grand plaiſir, non pas ſans envie d'avoir été témoin d'une converſation qui

a dû être ſi agréable, & qui me paroît ſi intéreſſante. Je ſouhaiterois ſur-tout d'avoir entendu votre diſſertation. Vous devriez à votre loiſir la refaire pour moi ſur le papier. Le droit que j'ai de connoître vos ſentimens s'étend ſur toutes les opinions qui en naiſſent.

Je ſuis fort aiſe que vous ayiez renoué commerce avec la C.... Cependant elle eſt bien aimable, & ſi vous êtes tous deux revenus des paſſions, & déterminés à des liaiſons plus ſolides, ne pourriez-vous pas trouver votre compte enſemble? Pardonnez-moi cette inquiétude, l'amitié n'en eſt pas abſolument exempte. Je crois bien que ſon caractère ne vous convient pas parfaitement; mais mes longues abſences & le peu d'uſage que vous pouvez faire de mon commerce, peuvent me dépriſer beaucoup. Je ſuis flattée que mon ſouvenir ſe ſoit préſenté à vous dans cet entretien, & je ſerois charmée de me trouver à portée de jouir d'une ſi agréable ſociété.

Malgré l'affermiſſement de vos diſpoſitions à la tranquillité, je ne voudrois pas encore répondre que vous fuſſiez à l'abri des paſſions. Ce qui plus me raſſure eſt la difficulté de trouver ces objets séduiſans. Je crois en effet qu'il y en a peu de tels pour ceux à qui un diſcernement fin & des expériences ſuivies ont fait connoître le vrai, & qui ne peuvent goûter que l'excellent.

Adieu. Portez-vous bien auſſi; c'eſt ce que je deſire le plus. Rendez-moi toujours compte de vous, & ne craignez jamais de m'en trop dire.

XLIe.

La ſuite de vos ſoins eſt très-touchante, & la lecture de votre lettre m'a fait un plaiſir que je n'aurois pas cru pouvoir reſſentir dans l'abattement où je ſuis : non ſeulement elle m'a fait plaiſir, mais elle m'a fait un bien eſſentiel, en me raſſurant ſur l'inquiétude où j'étois de ma

diſpoſition préſente; & le tour que vous prenez pour m'inſtruire eſt auſſi ingénieux que flatteur. En effet, je comprends que, ſans que le diable s'en mêle, on peut regretter amérement une ſociété auſſi aimable que celle que je perds, & le commerce de quelqu'un qui ſait mettre plus d'agrémens dans l'amitié que les autres n'en mettent dans l'amour. Je vois donc, grace à l'éclairciſſement que vous m'avez donné, que je ne ſuis point hors de route; & c'eſt peut-être une confiance ſans exemple de vous avoir conſulté vous-même ſur le trouble où j'étois. Je ne ſuis point fâchée d'avoir eu occaſion de vous payer toutes celles que vous me témoignez. Gardez-vous bien de croire que je me puiſſe ennuyer des peintures que vous me faites de vous; elles ſont ſi bien faites que je prendrois plaiſir à les voir, quand ce ſeroit le portrait de quelqu'un à qui je ne m'intéreſſerois pas. Jugez de ce que la part que je prends à ce qui vous regarde, ajoute à la ſatisfaction

que j'ai d'en être ſi bien inſtruite. Vous avez raiſon de penſer que je partage vivement la joie que vous donne le retour de votre liberté. Ma ſatisfaction en ſeroit parfaite, ſi je ne craignois toujours que quelque rencontre fatale ne vous entraînât dans un nouvel engagement; & je ne puis me réſoudre à vous voir retomber dans de nouveaux liens, peut-être auſſi onéreux, & pas moins difficiles à rompre : puiſſiez-vous vous en préſerver !

Je ſuis charmée de ce que vous me dites de vos diſpoſitions ſur les paſſions; il n'y a rien de plus judicieux que vos réflexions à cet égard : on n'y peut rien ajouter; & tout ce que l'on peut faire eſt de les admirer. Ne craignez point avec moi le reproche d'amour-propre. Vous me parlez comme à vous-même, & vous me devez dire le bien comme le mal. Je ſuis fort en peine de vous; portez-vous bien, je vous prie ; j'en ſupporterai mon mal plus volontiers.

Donnez-moi bien de vos nouvelles, & que je ſache comment vous êtes. Je ne manquerai pas auſſi de vous rendre compte de moi.

XLIIe.

Non, ce n'eſt point trop parler de vous à quelqu'un qui vous écoute avec tant de plaiſir, & qui connoît le prix de vos réflexions, qui en admire la juſteſſe & la profondeur, & ſait y trouver des inſtructions auſſi utiles qu'agréables; & qui, par-deſſus cela, prend un vif intérêt à tout ce que vous pouvez lui dire: continuez donc, vous ne pouvez mieux faire. J'approuve en tout vos raiſonnemens & vos remarques. Le dépériſſement des gens qui s'étoient trouvés dans la ſphère de votre illuſion, m'a paru très-finement découvert, & je crois cette eſpèce d'erreur aſſez commune & rarement démêlée. Je pouvois bien auſſi lui devoir une partie de mes avantages,

& m'en voir dépouillée, si toute relation intéressante venoit à cesser; mais non, je vous offense & moi aussi. Le vrai se trouve dans ce que nous pensons l'un de l'autre; il doit toujours subsister. Je désavoue donc une inquiétude qui m'abaisseroit trop, & ne vous feroit point honneur. Je condamne encore plus celle que vous avez. Le point principal, & le reste, tout est tel en vous que vous le pouvez desirer. Ne craignez pas que la politesse ait part au témoignage que j'en rends, il part d'une conviction bien fondée. Une longue & forte attention, aidée de votre confiance, m'a appris à vous bien connoître. Vous pouvez donc me croire en toute sûreté; vous pouvez vous en croire aussi. Vous vous suivez d'assez près pour ne vous pas échapper. Témoin l'opinion que vous avez de votre philosophie; je l'adopte.

Si je ne vous dis pas bien ce que je vous veux dire, n'en soyez point surpris; j'ai la tête affoiblie par le travail

d'une médecine que j'ai prise ce matin; je crois qu'après cela je serai entièrement quitte de mon mal. J'étois déjà assez bien hier, je me montrai un peu; mais je n'ai pas encore repris les grandes fatigues, il sera difficile de m'en dispenser, lorsqu'on semblera l'exiger; je tâcherai seulement d'y mettre un peu de modération. Vos réflexions à cet égard sont justes, dans le point de vue où vous les faites; mais peut-être ne puis-je penser autrement que je fais, dans la situation où je suis. L'intérêt qui vous fait parler, & l'inquiétude touchante que vous me témoignez, trouvent en moi plus de sensibilité que je ne puis, ni ne veux vous le dire. Adieu, portez-vous bien & ne m'oubliez pas.

XLIIIe.

Le mal n'est pas si grand que vous le faites; vous vous jugez trop sévèrement, & vous vous préparez trop artistement des sujets d'inquiétudes. Je ne nie pas

que vous n'ayiez pu donner, par ce qui s'eſt paſſé, quelque ſujet de ſoupçon contre votre tranquillité; mais le doute eſt bien loin d'une aſſurance certaine; & vous pouvez même l'effacer entièrement en traitant la choſe en plaiſanterie, comme vous avez deſſein de faire; prenez garde ſeulement de n'y pas mettre d'affectation, & de traiter le point dont il s'agit fort légèrement. Sur-tout ne vous faites point de reproches amers. Il faut ſe traiter avec douceur, ſi l'on ne veut pas riſquer de ſe révolter contre ſoi-même. Gardez-vous de croire tout perdu, parce que vous avez tant ſoit peu failli. Que cette aventure ſerve ſeulement à vous donner quelque défiance de vous-même, & à vous maintenir dans une ſage précaution : par-là vous éviterez peut-être de plus grandes fautes que vous euſſiez pu faire ſans cet avertiſſement. C'eſt un des grands dédommagemens qu'on puiſſe avoir dans les petits écarts qu'on a à ſe reprocher. J'avois été effrayée par

par votre début, & je vous avoue que j'ai été fort aise de voir, par le détail, qu'il ne vous étoit rien arrivé de bien fâcheux, & qui ne fût aisé à réparer. Mettez-y donc la dernière main, & n'y pensez plus, si vous m'en croyez. Votre homme est arrivé tard, comme vous lui aviez ordonné. Je vous remercie de vos précautions, pour ne pas troubler mon repos, quoiqu'elles fussent peu nécessaires; car je me suis couchée hier à dix heures du soir, & je me suis levée ce matin à sept. On me laisse dans le plus grand repos du monde. Je ne sais si l'habitude en est déjà prise, & si l'indifférence en est cause. Il ne tiendroit qu'à moi de m'en faire un sujet d'inquiétude; mais je trouve plus sensé de prendre ce qu'il y a de réel dans le repos qu'on me laisse, sans examiner trop curieusement quel en est le motif. J'ai résolu de ne me plus troubler aussi mal à propos que je l'ai fait bien des fois. Ma santé est assez bonne, ma vie douce, &, à l'ennui près, je suis assez

bien. Cet ennui conſiſte à ne rien voir qui me plaiſe, & à ne rien faire qui m'amuſe ; mais quand le corps ne ſouffre pas, & que l'eſprit eſt tranquille, on doit ſe croire heureux.

XLIVe.

Il n'y a que vous qui ſachiez mettre dans des lettres tout le charme de la converſation. Auſſi les vôtres me font-elles un plaiſir que votre préſence leur pourroit ſeule diſputer. Ne vous aviſez donc pas de m'en priver pour faire des expériences. Tournez-les, je vous prie, d'autre façon, & qu'il n'en réſulte point que j'ignore les choſes que vous avez eu envie de me dire. Il eſt vrai que vous leur en ſubſtituez de fort agréables & fort flatteuſes pour moi ; mais c'eſt toujours un vol que vous me faites, & je ne veux rien perdre. La converſation familière que vous avez eue me fait beaucoup de plaiſir. Je ſouhaite que cela devienne

fréquent, & vos réflexions à cet égard me ſemblent très-judicieuſes. Pour vos femmes, je trouve que vous les menez bon train, & cela eſt aſſez divertiſſant. Vous voilà ſur un ton très-convenable, je compte que vous ne le quitterez pas. Je ſuis bien contente de votre état préſent, & d'autant plus que j'eſpère qu'il ſubſiſtera. Je voudrois bien vous entretenir plus long-temps; mais je manque abſolument de loiſir dans ce moment-ci.

Fin des lettres de Mademoiſelle de Launai au Marquis de Silly.



LETTRES

DE

MME. DE STAAL,

A M. D'HÉRICOURT.

LETTRES
DE
MME. DE STAAL,
A M. D'HÉRICOURT(1).

A la Visitation de Chaillot, ce 28 Juillet 1740.

JE ſuis bien confuſe, monſieur, de ne vous avoir pas remercié plutôt d'une attention flatteuſe dont j'ai ſenti tout le

(1) Toute relation avec M. le Chevalier de Ménil étoit ceſſée depuis long-temps; M. Maiſon-Rouge étoit mort, ainſi que M. de Silly. Mademoiſelle de Launai avoit épouſé M. de Staal, Officier Suiſſe, Lieutenant; il obtint, par la protection de M. le Duc du Maine, les grades de Maréchal de Camp & de Capitaine aux Gardes Suiſſes. Elle vécut à Gennevilliers juſqu'au 15 Juin 1750. Elle mourut à l'âge de 55 ans environ.

M. le Duc du Maine, fils de Louis XIV &

prix ; mais j'ai été embarrassée d'une affaire, moi qui n'en ai jamais, qui m'a engagée à beaucoup d'écritures, pour lesquelles il m'a fallu remettre ce qui m'auroit été infiniment plus agréable, c'est-à-dire la lecture de l'ouvrage dont vous avez bien voulu me faire part, & les témoignages de ma reconnoissance. Je n'ai donc lu encore qu'une partie de la vie de Philippe, que je veux lire moi-même : ce que j'en ai vu m'a fort plu, & j'avoue que les défauts qui s'y peuvent trouver ne m'ont pas encore frappée ; le style m'a paru vif & serré, & l'on sent que l'ouvrage est de bonne main ; quand je l'aurai vu tout entier je vous dirai mieux ce que j'en pense ; je me réserve cette occasion de vous entretenir. Puisque vous voulez bien, Monsieur,

---

de Madame de Montespan, étoit mort le 14 Mai 1736, à 66 ans.

Madame la Duchesse du Maine mourut en 1753, à 76 ans.

dans votre abſence conſerver quelque commerce avec moi, quelque peine que j'aie à écrire, je ne la ſentirai pas pour vous, & elle ſera toujours moindre que celle de me ſervir des malheureuſes mains que je pourrois employer. Nous ſommes dans le couvent depuis deux jours; nous allons demain à Paris, où je ſerai bien fâchée de ne vous pas trouver. Nous retournons dans huit jours à Sceaux, puis nous allons à Anet; toutes ces courſes me paroiſſent immenſes par la répugnance que j'ai au mouvement, ſi contraire à ma foible ſanté, & véritablement je n'ai plus que ce que les nouveaux philoſophes appellent la force d'inertie; auſſi de tous les biens du monde, le ſeul qui excite encore mes deſirs eſt le plein repos, aſſaiſonné d'une douce ſociété. Si vous me faites l'honneur d'en conſerver quelqu'une avec moi, ce que je ſouhaite fort, je vous prie qu'elle ſoit des plus familière, exempte de toute cérémonie & compliment. Et

pour vous en donner l'exemple, je finis en vous assurant simplement, monsieur, que personne ne vous honore & estime plus parfaitement que

L...... de St.

A Seaux, ce 8 Octobre 1740.

Ce n'est que la veille de mon départ d'Anet que j'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; les petits embarras que j'ai eus à mon arrivée m'ont empêchée d'y répondre plutôt: elle m'a fait un extrême plaisir, non seulement parce qu'elle est de vous, dont les marques d'attention me sont très-sensibles, mais encore par l'agrément qui lui est propre. Je vous plains cependant de vivre avec la nation que vous me dépeignez si bien; mais où n'est-on pas à plaindre, quand on a le cœur droit & l'esprit sensé! Si ce pays-ci offre une société plus facile & plus

douce, on n'a guère moins de peine à y faire de vrais amis : il y a longtemps que j'y cherche quelqu'un que je ne trouve pas; je suis bien fâchée du doute où vous me paroissez de revenir cet hiver; nous nous plaindrions ensemble, vous de la province, moi de la Cour. J'entends dire que les apparences de guerre s'éloignent, cela donne quelque espérance que vous pourrez avoir votre congé; je le desire véritablement, & bien plus encore que vous pussiez nous rester. J'ai fait des projets sur vous, & vous voyez que je suis obligée d'aller chercher bien loin les gens dont j'ai affaire; ne vous étonnez donc point de ne pas trouver sous votre main ce qui peut vous convenir. J'ai achevé l'histoire de Philippe, avec encore plus de plaisir que ne m'en avoit fait le commencement : les faits sont intéressans, le style vif & serré, mais la clarté ne m'a pas paru également répandue. Si cet ouvrage n'est pas absolument

ſans défauts, il eſt à tout prendre fort agréable à lire. Vous me faites l'honneur de me demander mon avis ſur quantité de pièces qui me ſont tout-à-fait inconnues ; j'ai ſeulement ouï parler du parallèle des Romains & des Français, & je ne ſais par quelle bout on a pu s'y prendre, je n'y vois trait de reſſemblance ; il y en auroit plutôt entre les Grecs & nous : mais ce n'eſt peut-être pas des caractères dont il s'agit. Je parle à tort & à travers, ne connoiſſant que le titre ; j'adopte celui que vous donnez à Marguerite d'Anjou, dont j'ai lu une partie ; mais je blâme l'auteur de donner cet amphibie pour une véritable hiſtoire. Je ne ſais pas plus que vous ce que c'eſt que le caloändre fidèle ; pour les lettres de Voltaire je tâcherai de les voir, & ce que vous croyez antique ſera encore nouveau pour moi. L'on n'eſt point curieux ici, & les ouvrages d'eſprit n'y arrivent que lorſqu'on n'en parle plus dans le monde.

Je ne ſuis guère mieux inſtruite de l'affaire dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles ; ce n'eſt pas un procès, mais une eſpèce de banqueroute dont je ſuis menacée. Ma ſanté ſe ſoutient dans une honnête médiocrité ; je vous rends grace de l'intérêt que vous y voulez bien prendre, & vous aſſure, monſieur, qu'on ne peut être plus flattée que je le ſuis des marques de votre amitié, ni deſirer plus que je fais de mériter votre eſtime.

A Paris, ce 3 Janvier 1741.

APRÈS la confidence que je vous ai faite, monſieur, vous devez croire que je ne ſuis ſurchargée ni de lettres ni de réponſes à faire ; ma ſituation ne m'attire point les ſemblans d'amitié qui partent de la vanité, ou de l'intérêt. Je ne ſuis donc pas plus embarraſſée dans ce temps-ci que dans un autre ;

mais les devoirs de toute l'année s'emparent tellement de moi que j'ai rarement quelques instans dont je puisse disposer : c'est ce qui fait que mes réponses ne sont pas aussi promptes que le desir que j'ai de vous entretenir. Je suis bien fâchée de voir que pour long-temps ce ne peut être que par lettre ; j'avois principalement envie de sonder le fonds de votre bonne volonté pour moi, & d'examiner jusqu'à quel point vous agréeriez ma confiance, & vous y voudriez répondre. Pour vous mettre cela plus au net, je vous dirai qu'il s'agit de paperasses que je voudrois ne pas laisser tomber entre les mains de gens incapables d'en prendre soin, & de discerner l'usage qui s'en peut faire ; il ne s'y trouveroit peut-être rien qui méritât d'être conservé ; mais je voudrois que la condamnation fut précédée d'un jugement : j'en attendrois de vous un très-équitable, supposé que vous en voulussiez prendre la peine. C'est

ce que je vous prie de me dire avec la même franchiſe que je vous avoue les deſſeins que j'ai faits ſur vous.

Je ſuis ravie du jugement que vous portez du parallèle des Romains & des François ; c'eſt préciſément ce que j'en ai penſé : il eſt tout plein de belles choſes , & ne plaît point. Il y a un ſens-deſſus-deſſous inſupportable ; c'eſt je crois ce qui fait perdre l'attention, cauſe la fatigue & l'eſpèce d'ennui qu'on éprouve en le liſant. Vous ne me parlez ni de l'anti-Machiavel du roi de Pruſſe , ni des inſtitutions de phyſique de madame du Châtelet ; ce ſont des ouvrages dignes de votre curioſité ; peut-être n'avez-vous pu encore les avoir.

J'ai commencé la Grecque à cauſe de ce que vous m'en dites : on croit en effet que mademoiſelle Haïſſé en a donné l'idée ; mais cela eſt bien brodé car elle n'avoit que 3 ou 4 ans quand on l'amena en France. Avez-vous lu

madame de Luz.... qui a eu un ſi grand ſuccès à Paris, & à mon gré ſi peu mérité ? La lettre de M. de St.-Aulaire n'a pas fait la même fortune.

Il paroît auſſi des écrits ſur les affaires politiques ; je voudrois bien qu'elles n'amenaſſent pas la guerre, & vous voir cet été, monſieur ; mais c'eſt le temps où nous ne ſommes plus ici : & puiſque vous n'y pouvez venir cet hiver, il n'y a plus de point de vue où l'on puiſſe ſe fixer.

Je vous en ai aſſez dit pour vous perſuader de ma parfaite eſtime, de ma ſincère amitié, & du deſir que j'ai de la vôtre. N'oubliez rien de tout cela, monſieur ; nous en ferons uſage ſi nous pouvons.



A Paris, ce 18 Mars 1741.

DEPUIS que j'ai reçu votre dernière lettre, monsieur, j'ai toujours voulu y répondre ; voilà comme il en arrive de tout ce que je veux : affaires, incommodités, de moi & des autres, tout s'est rassemblé pour m'ôter jusqu'au moindre moment de loisir. J'avois cependant une extrême impatience de vous marquer combien je suis touchée de vous voir disposé à remplir mes vues ; mais peut-être croyez-vous que ce n'est qu'une méchante plaisanterie, & lorsque vous verrez le fatras que je voudrois abandonner à votre discrétion, vous reculerez quelques pas en arrière. Quoi qu'il en soit, je desire fort d'être au moment d'en faire l'épreuve ; n'ayez donc point d'armement, s'il se peut, & venez dans un ciel moins beau que le vôtre, mais où la terre est peuplée

de gens plus ſociables & plus propres à goûter les agrémens de votre commerce. J'en trouve infiniment dans celui de madame D......, dont vous jugez ſi bien : il ne me manque que d'en pouvoir jouir. Il eſt vrai que mon genre de vie eſt tel que la connoiſſance des gens aimables ne me produit que de nouveaux regrets.

Vous avez eu une attention pour moi, dont elle m'a fait part, & quoique je n'en aie pas profité, je ne vous en ſuis pas moins obligée. Voilà la troiſième fois que je reprends cette lettre pour l'achever; cela fait preuve du peu de temps que j'ai à moi.

Madame la ducheſſe du M...... a eu ces jours-ci deux accès de fièvre tierce qui m'ont priſe toute entière. Dieu merci la voilà guérie : j'en ſuis quitte à meilleur marché, quand ce n'eſt que moi qui ſuis malade.

J'approuve abſolument les jugemens dont vous me faites part, ſi ce n'eſt

avec confiance en votre façon de penser, que ce ſoit du moins dans l'accord qui s'y trouve avec la mienne. Je ne vous dirai rien de ce que j'ai lu, car je n'ai eu le loiſir de rien lire depuis long-temps; je ne ſais même s'il y a quelque choſe de nouveau qui mérite attention. M. de Mairan m'envoya hier une réponſe qu'il a faite à madame du Châtelet, au ſujet des forces vives; je n'en ai encore vu que les premières lignes: la première choſe que je ferai ſera d'achever ce petit ouvrage, que je crois pourtant au-deſſus de ma force. Soyez perſuadé, monſieur, ſoit que je vous le diſe, ou ne vous le diſe pas, que je penſe beaucoup à vous, & avec tous les ſentimens que vous méritez.



A Paris, ce 22 Août 1742.

VOTRE marque d'attention, en partant de chez vous, monſieur, m'a fait un plaiſir fort ſenſible; j'ai été très-aiſe de voir que vous ſongiez à moi, malgré l'occupation d'un grand voyage, & ravie d'apprendre votre bonne ſanté & celle de madame D'. . . . . Je ſuis perſuadée que le mouvement & la variété des objets lui feront plus de bien que toute les drogues de la pharmacie. J'ai grand envie de vous ſavoir arrivé chez vous, où je crois qu'elle ſe plaira infiniment; j'aurois pourtant plus de joie de vous voir revenir ici pour y fixer votre demeure: je crains bien que ce temps-là ne ſoit encore fort éloigné.

Vous faites trop d'honneur à ma confiance, elle vous eſt bien & duement acquiſe; ſi les témoignages ne vous en deviennent à charge, ils ne vous

manqueront pas. Notre grande affaire est achevée, cela est si épais, que j'en suis effrayée; je projette d'en faire un abrégé, où tout ce qui pourroit être bon & curieux seroit conservé, & où tout ce qui n'est intéressant que pour soi, seroit supprimé: j'arrangerai cela selon mon idée, & lorsque vous serez revenu ici, vous m'en feriez faire une copie sous vos yeux, si votre zèle subsiste encore, comme je veux m'en flatter.

La nouvelle la plus fraîche que je puisse vous dire, c'est l'enlevement de Madame l'Abbesse de S. A*** par ordre du roi, pour la mettre à la Saussaie, près de Juvisi, où elle fut menée hier après avoir fait toute la résistance possible. M. le Maréchal de N.... lui porta l'ordre, auquel elle ne se rendit que lorsque elle ne put douter qu'on n'y employât la force.

Au reste, je suis véritablement affligée du mauvais succès de l'éloge qu'a fait notre ami. C'est un déchaînement inconcevable, & qui me paroît fort injuste. Il a

été entendu dans notre maiſon avec applaudiſſement; mais ailleurs & preſque partout il eſt mis en pièces, & ſi vivement que cela ſent la cabale. Il s'eſt déſiſté prudemment de l'Académie françoiſe, & c'eſt encore un nouveau dégoût qu'il ne mérite pas. Heureux qui ne travaille que pour ſoi, ou tout au plus pour ſes amis! C'eſt un grand danger que de ſe livrer au public. Dieu nous en garde à jamais l'un & l'autre.

Je crois que ma lettre vous trouvera à Marſeille. J'eſpère, Monſieur, que bientôt après votre arrivée, vous me donnerez de vos nouvelles; elles me feront toujours grand plaiſir.

Nous ferons le 4 de Mai à Seaux pour n'en plus revenir.



A Seaux, ce 9 Juin 1742.

Je devrois, Monſieur, vous expoſer mille raiſons qui m'ont empêchée de vous écrire plutôt, & pourtant je ne vous en dirai aucune, parce que ſéparément, ou toutes enſemble, je crois qu'elles ne valent rien.

Nous ſommes venus ici, comme vous l'avez fort bien compté, le 4 du mois paſſé. J'ai fait un petit voyage de deux jours à Paris, il y en a huit. J'y laiſſai avec beaucoup d'inquiétude Madame D... aſſez malade; mais j'ai eu depuis tous les jours de ſes nouvelles par M. de M.... & celles d'hier me l'annoncent comme guérie. Madame la D. de M. étoit à Verſailles pendant mon ſéjour à Paris; elle s'y trouva fort incommodée, & en revint un jour plutôt qu'elle n'avoit compté, au grand détriment de mes projets. L'air de Seaux l'a guérie dans le

moment; & tout va bien, hors mon humeur, qui se noircit de plus en plus, malgré la sérénité du temps. Nous avons passé, selon votre prédiction, de l'hiver à l'été sans printemps. Quant à moi, je ne m'en soucie guère; je suis si lasse de voir des fleurs & d'en entendre parler, que j'attends avec impatience la neige & les frimats. Je desirerois encore plus leur retour, si vous deviez l'accompagner; mais j'ai peur que les saisons ne se renouvellent plusieurs fois avant que nous vous revoyions.

J'entends dire, outre ce que vous m'en avez mandé, que Madame D..... réussit tout au mieux. Je n'en suis pas surprise; elle me semble toute faite pour représenter. Oh! que je serois embarrassée, s'il me falloit contenter sept à huit cents personnes! Combien de malédictions je leur donnerois, qui me seroient bien rendues!

Vous savez que nous gagnons des batailles toutes les semaines. Il faudroit en

apprendre

apprendre encore une aujourd'hui, pour ne pas interrompre cette louable pratique; mais loin d'avoir à vous faire part de si grands événemens, je n'ai pas la plus chétive nouvelle à vous mander, pas même dans le genre littéraire. Vous savez que notre ami a manqué une seconde fois l'Académie françoise. Il m'a paru supporter cet accident avec une indifférence très-philosophique. J'acquiesce entièrement au jugement que vous portez de sa personne & de ses écrits, & aussi à ce que vous pensez sur mes griffonnages. Je crois que je gâte tout en voulant réformer; mais je ne barbouille que ma première copie, & l'autre restera telle qu'elle est. Si je viens à la parfin, & que je vive assez long-temps pour vous revoir, vous verrez ce qui vaudra mieux.

Je montrai à Madame de S*** ce que vous me mandiez pour elle, qu'elle trouva flatteur & élégant. Elle n'est pas ici, & a été incommodée; mais elle est mieux, & j'espère que nous l'aurons bientôt.

Souvenez-vous toujours, Monſieur, de quelqu'un qui ne vous oubliera jamais.

A Seaux, le 27 Juin 1742.

Il me ſera plus aiſé, Monſieur, de vous rendre raiſon du retardement de ma réponſe cette fois-ci que l'autre, car j'ai été malade; & quoique ce n'ait été qu'une fièvre tierce dont je n'ai eu que trois accès, ma tête en eſt reſtée en aſſez mauvais ordre pour avoir peine à écrire. Quant à mon autre ſilence, dont je me ſuis ſi mal juſtifiée, ne penſez pourtant pas que l'oubli y ait eu aucune part: au contraire, ce qui m'a étonnée, c'eſt que j'ai toujours penſé à vous écrire, & ne l'ai fait que bien tard; mais avant que de recevoir votre lettre.

Nous voilà donc abandonnés de notre principal allié, & dans la plus étrange ſituation du monde. Je ſuis ſi occupée de cette funeſte cataſtrophe, que je ne ſais ſi

je pourrai vous dire quelques mots par-delà ; mais que dire ſur cela même, puiſqu'on n'y voit encore qu'un abîme ? La triſteſſe où je ſuis ne m'empêche pas de partager la ſatisfaction que vous devez avoir de la réuſſite de Madame D * * *. Je ſens tous les agrémens qui vous en reviennent, & j'en ai un véritable contentement, auſſi bien que de ce que vous tirez directement d'elle dans ce nouveau ſéjour.

Madame Dou... s'eſt bien tirée d'une aſſez grande maladie ; j'en ai été fort inquiète.

Je regrette infiniment Madame du T... Malheureuſement pour moi, je l'ai plus vue dans le cours de ſa maladie, que je n'avois fait juſque-là, & je n'ai commencé à la bien connoître que quand je l'ai perdue. Il me ſemble que je n'ai vu aucune femme qui eût autant tout ce qu'il faut avoir pour plaire & ſe faire admirer.

Quoique je ne ſois guère en train de

parler bagatelles, je vous demanderai ſi vous avez vu Pamela, c'eſt un roman anglois traduit en françois par un Anglois, mal écrit, chargé de détails qui devroient être fort ennuyeux, préſentant ſouvent des objets infiniment déſagréables. Cependant j'ai lu les quatre tomes avec un attachement qui ne m'a pas permis de quitter, que je ne fuſſe au bout que j'ai trouvé avec regret. Le vrai, la naïveté des peintures, la force & la juſteſſe des ſentimens y font goûter un extrême plaiſir; c'en eſt je crois le principal mérite. Les petits détails, qu'on croiroit rebutans, mettent tellement les objets devant les yeux, que c'eſt plutôt une action qu'un récit. Je ne penſe pas que la Pamela françoiſe, quoique peut-être un peu mieux décorée, pût jamais plaire autant que celle-ci. J'ai peur auſſi que vous ne tiriez rien de bon de la caſſette que vous avez bien voulu conduire ſi loin. Mademoiſelle de Fand.... a été malade & nous ne l'avons preſque pas vue. Quand

elle ſera ici, je ne manquerai pas de lui faire vos complimens.

J'irai vers le 15 de Juillet faire un tour à Paris & à Gennevillers, en attendant notre départ pour Anet, qui eſt fixé au 2 d'Août. Nous n'y arriverons que le 5, & nous y ſerons juſqu'au mois d'Octobre. Penſez à moi, Monſieur, le plus que vous pourrez.

A Seaux, le 3 Juillet 1742.

Je deviens plus régulière à répondre, comme vous voyez, Monſieur; ce n'eſt pas que je ſois de meilleure humeur, au contraire; mes mauvaiſes diſpoſitions ont ſaiſi celles des affaires générales, pour ſe rembrunir de plus belle, & me voilà, je crois, à la dernière nuance & ſans reſſource; car l'expédient de Chirac n'eſt pas de ſaiſon, il fait trop chaud pour fuir; ſans cela j'aimerois aſſez à vous aller trouver: c'eſt ce qui achève mon

accablement, que le temps qu'il fait. Je paſſe les nuits ſans dormir, & le jour à fondre avec gens que je vois ſe délecter de ce qui me tue, & n'apporter aucun remède à l'excès de la chaleur dont ils font leurs délices. C'eſt un des grands inconvéniens de la ſociété, de vivre avec ceux dont le tempérament eſt ſi différent du nôtre.

On ne dit rien depuis la nouvelle du traité du roi de Pruſſe avec la reine de Hongrie, qui eſt aſſez détaillé dans les gazettes; elles marquent auſſi la retraite des Saxons, qui étoit aiſée à prévoir. Il ne tranſpire encore rien du parti qu'on prendra en ce pays-ci; & c'eſt de quoi l'on eſt fort curieux. Les raiſonnemens, les réflexions, je ne vous les dis point, vous les ferez mieux qu'un autre, & il n'eſt pas à propos de les envoyer ſi loin.

Il y a, à ce que j'ai ouï dire, beaucoup de tracas à l'Académie des ſciences, la guerre eſt par-tout; je ne ſais pas l'occaſion de celle-ci. On dit merveille de la

réponſe du duc de R***, à la réception de l'abbé du R**. Je n'ai pas encore vu ces deux diſcours. Je ſuis toujours bien piquée pour notre ami, & penſe tout comme vous ſur ſon compte. Je n'approuve pas moins votre exhortation ſur ce qui me regarde; mais je ne vois guère de jour à en profiter. L'eſpérance, qui eſt preſque l'unique ſecours des mortels, m'a toujours été refuſée, & c'eſt je crois par où je ſuis eſſentiellement malheureuſe. Le courage dont je me ſuis aidée autrefois m'a tant ſervi, qu'il eſt uſé; il ne me reſte d'appui que la proximité de ma fin, que l'âge & la foibleſſe de mon tempérament me promettent. En attendant, je dois faire un petit voyage, vers le 15 de ce mois, à Gennevilliers, pendant que notre maîtreſſe ira faire quelques courſes; elle m'a accordé à-peu-près une quinzaine de jours; j'en paſſerai huit chez monſeigneur & maître: cela n'a pu s'arranger autrement. Je tâcherai d'avoir le reſte pour Paris. On a exigé en même

temps, que je ne prendrois rien ſur le ſéjour d'Anet, où nous allons le 2 du mois prochain, pour y reſter juſqu'en octobre : mais ne vous ai-je pas déjà dit tout cela ? C'eſt bien radoter. Madame de S**** eſt ici depuis hier. Je lui ai fait vos complimens ; elle m'a chargée de vous dire tout au mieux pour elle. Pour moi, Monſieur, vous ſavez ce que je penſe & penſerai toujours pour vous.

A Seaux, ce 9 Août 1742.

VOUS avez fort bien compté, Monſieur. Je ſuis revenue à Paris le lundi 23, & ici le vendredi ſuivant. J'y trouvai madame L. d. d. M., avec de la fièvre & un gros rhume ; elle étoit tombée malade la veille, & cette maladie a continué & ne m'a pas laiſſé jusqu'à ce moment-ci un inſtant pour vous répondre. J'ai paſſé dans ſa chambre ſeize ou dix-ſept heures chaque jour ; &, quoi-

que la pleine nuit en ait été exceptée, ce genre de vie m'a été extrêmement pénible, & ne m'a pas fait grand honneur, parce que je n'ai pas ce qui s'appelle veillé, ne paroissant pour l'ordinaire qu'à six ou sept heures du matin. J'en ai pourtant fait assez pour renforcer la maladie dont vous me taxez; & Dieu veuille qu'elle n'aille pas jusqu'au point que vous n'osiez plus lui donner son véritable nom.

J'ai été apprendre à Gennevilliers à rêver à la suisse, suivant le conseil que vous me donnez. J'y ai passé huit jours, & je m'en suis bien trouvée : ç'a été pour moi le pays où l'on dort. Nous n'en voyons pas même ici la copie ; & j'ai bien payé, depuis que j'y suis revenue, ce petit moment de repos & de liberté.

C'est à bien des reprises que je vous écris cette lettre, & cette fois-ci c'est de bon matin; car je ne puis plus dormir, quoique j'en aie à présent un peu plus de loisir. Faites des lettres qui vous

ont été confiées, ce que vous jugerez à propos; mais je pense que si vous en entreprenez une seconde copie, il faudroit y mettre les copiées & non copiées de suite, chacune selon sa date, & supprimer celles qui ne valent pas la peine d'être transcrites, & celles qui pourroient donner quelques indices. Je consens de bon cœur qu'elles vous restent, assurée que vous n'en confierez le secret à personne, & que les chiffons seront exactement brûlés.

Si je fais jamais refaire une copie du grand écrit, on y intercalera les premières lettres. J'ai senti, en faisant à quelqu'un cette lecture, combien la promptitude d'une certaine liaison est choquante; ce qui est en partie sauvé par les lettres qui la précèdent, lesquelles font filer la connoissance. Je crois que vous ne comprendrez rien à ce que je dis; car j'ai l'esprit si barbouillé depuis quelques jours, que je ne m'entends pas moi-même. J'approuve fort votre jugement

ſur les deux diſcours. Je ne vous dis point de nouvelles, Monſieur; la plus remarquable eſt qu'il n'en vient plus aucune de l'armée de Bohême. Vous ſavez que celle de la Meuſe eſt en marche pour la joindre. On dit le comte de Saxe arrivé à celle de Bavière, & qu'il en prend le commandement.

Conſervez-moi votre amitié, Monſieur, & ſoyez bien ſûr de la mienne. Je crois que nous irons à Anet dans huit jours.

A Anet, ce 10 Septembre 1742.

MADAME D** m'a mandé, il y a déjà long-temps, Monſieur, que vous lui aviez envoyé un paquet de papiers à me remettre. Je l'ai priée de le garder juſqu'à mon retour, n'ayant pas de voies ſûres à lui indiquer pour me le faire tenir ici; s'il y a une lettre pour moi dans ledit paquet, vous comprenez bien que

je ne l'ai pas reçue, & que je n'y puis faire de réponſe ; mais vous penſerez que j'aurois dû m'expliquer avec vous ſur cela, plutôt que je ne fais : car vous ne devinerez point combien, & encore moins de quoi j'ai été occupée depuis quelque temps. J'ai trouvé, contre mon attente, l'équivalant du remède de Chirac. Je crois que j'aimerois mieux toutes les maladies du monde ; au moins n'a-t-on qu'à ſouffrir en paix. Je ne vous expliquerai pas ceci plus clairement, ce n'eſt pas matière d'une lettre ; j'aime mieux vous dire, je ne ſais pas quoi ; car on ne ſait point de nouvelles. Le nouveau miniſtre n'eſt pas encore arrivé ; on l'attend cette ſemaine. Rien de ſûr du côté de Prague, & des ſorties dont on n'eſt inſtruit que par des voies ſuſpectes. L'armée de Maillebois doit être arrivée hier à Nuremberg. Des détachemens autrichiens vont, à ce qu'on dit, au-devant d'elle ; non pour combattre, mais pour ravager la route qui lui reſte à

faire. Tout dépend de l'arrivée à point de cette armée. Nous jouons gros jeu, cela fait trembler. Vous ſavez mieux, ou plutôt que nous, ce qui ſe paſſe en Italie. On croit qu'il n'y aura rien en Flandres cette année, malgré le mouvement des troupes de ce côté-là. Voilà tout ce que je ſais. Dites-moi ce qui vous regarde & vous intéreſſe particulièrement, & ſoyez ſûr, Monſieur, de toute la part que j'y prends. Je ne ſaurois vous dire combien nous reſterons ici; je ne le ſais pas encore; je préſume que nous y paſſerons une partie du mois d'octobre; & s'il fait beau, peut-être juſqu'à la fin. J'ai un extrême deſir de revoir mes dieux pénates: j'en aurois plus encore, ſi les vôtres étoient en même lieu.



À Anet, ce 3 Octobre 1742.

J'AI reçu, il y a déjà long-temps, Monſieur, votre lettre du 9 Septembre, à laquelle je n'ai pas répondu, & je reçois aujourd'hui celle du 26. Je vais répondre à l'une & à l'autre, quoique je ſois actuellement dans mon lit, pour les reſtes d'une incommodité qui me tient depuis quinze jours, mais dont me voilà preſque guerie : c'eſt un cloud ou abcès au ſein, qui a percé par pluſieurs endroits ; cela eſt accompagné d'une eſpèce d'éréſipelle aux environs du mal, le tout enſemble m'a beaucoup incommodé.

Vous me dites, dans votre première lettre, des choſes ſi flatteuſes, que je ne ſais comment les recevoir. Je penſe que l'amitié vous a ſéduit : cela eſt encore plus ſatisfaiſant. Vous ſavez que je n'ai pas reçu ce manuſcrit ; j'ai mandé qu'on le gardât pour mon retour. Je voudrois

répondre aux judicieuſes réflexions que j'ai trouvées dans le cours de cette lettre; mais ma ſituation incommode pour écrire ne me permet que d'aller au plus preſſé.

Vous me demandiez ſi je connoiſſois M. & madame de M***. Point du tout, Monſieur, ni madame, par moi-même; mais j'ai ouï dire beaucoup de bien d'elle à madame de R***, que je crois fort capable de bien juger: voilà à quoi ſe réduiſent toutes mes connoiſſances à cet égard.

Venons à ce que je ne puis vous expliquer ſans faire un volume; il s'agit d'une affaire qui ne me regarde point, mais dans laquelle je me trouve empêtrée d'une façon qui m'obligera vraiſemblablement à tout rompre, & qui m'y diſpoſe par le redoublement d'horreur que j'ai pris pour le monde. En rompant avec lui, je n'en tiendrai que plus à mes vrais amis. Quelle eſpérance éloignée de vous revoir l'automne prochain! encore faut-il que tout aille bien pour s'en flatter: & qui ſait comme tout ira! Nous

voilà au moment critique qui doit en décider, & peut-être ſera-ce par une action générale dont l'événement eſt toujours douteux.

Je ſuis cependant ravie que vous jouiſſiez d'une douce paix dans l'intérieur de votre maiſon, c'eſt le bonheur le plus intime. Je prends grande part à la bonne ſanté de madame D***, & je ſuis très-flattée du ſouvenir dont elle m'honore: aſſurez-la, Monſieur, que je ne lui diſputerai pas, ſur mes ſentimens, le droit qu'elle a de partager tout ce qui vous appartient.

Je crois que nous ne retournerons que vers le 20. Il me ſemble auſſi que c'eſt un peu me rapprocher de vous. Au reſte, je vous exhorte à n'être pas ſi philoſophe, que vous négligiez les avantages que vous pourriez tirer du nouveau miniſtère: on doit à ſa famille ce qui ſeroit indifférent pour ſoi.

A Seaux, ce 24 Octobre 1742.

JE n'ai reçu votre lettre du 12, Monſieur, que ſur le point de mon départ, & j'ai remis après mon arrivée à y répondre.

Je ſuis dans une véritable confuſion des ſoins & de l'attention que vous avez mis à ce qui le méritoit ſi peu par ſoi-même; je ſens tout le prix des ſentimens qui vous ont engagé dans ce travail pénible & ſi peu digne de vous. Je ne ſuis pas en peine de l'exécution : quand les architectes veulent bien devenir manœuvres, l'ouvrage doit être bien fait. Vous ne voulez pas de remercîmens; mais vous ne ſauriez m'interdire une véritable reconnoiſſance. Je n'ai encore rien vu; j'envoie aujourd'hui à Paris chercher le premier paquet que vous avez envoyé; car je crois que je n'irai à Paris que vers la fin du mois prochain.

Ne ſoyez pas en peine de ce que je vous ai mandé ; quoique la réſolution ſoit forte, l'exécution n'en peut être auſſi prompte que je le deſire. De nouvelles circonſtances l'ont barrée de façon qu'à peine puis-je entrevoir comment elles ſe pourront franchir. Le fond de cela ne m'eſt point perſonnel, je n'y ſuis entrée qu'incidemment ; mais j'ai vu tant de choſes qui m'ont déplu, que je ne puis ſurmonter le dégoût que j'en ai pris, lequel, ajouté aux précédens, eſt devenu d'une force invincible. Il m'eſt impoſſible de vous faire aucun détail ; mais, lorſque je ſerai à portée de prendre quelques meſures, vous en ſerez informé. J'ai encore un petit reſte du mal que je traîne depuis plus de six ſemaines ; je le vois pourtant en train de guérir, & je commence à prendre du lait deux fois par jour, & m'y mettrai peut-être pour toute nourriture ; car j'ai le ſang en mauvais état, & je crois que c'eſt le ſeul moyen d'y remédier.

Vous ne me dites rien de votre ſanté, Monſieur; je vous la ſouhaite parfaite, auſſi bien qu'à madame D***; c'eſt aſſurément le plus grand bien de la vie & le plus néceſſaire pour en ſupporter tous les maux. Peut-être y préférerois-je les véritables amis, ſi l'on en pouvoit jouir à ſon gré.

A Paris, ce 9 Décembre 1742.

J'AI reçu, Monſieur, tout ce que vous avez pris la peine de m'envoyer. J'ai eu la patience de le lire d'un bout à l'autre, & j'ai admiré la vôtre d'avoir ſuivi, avec un ſoin ſi exact, un travail ſi peu digne de l'attention que vous y avez donnée. Les lettres de l'abbé ſont parfaitement rétablies, & peut-être mieux dans les lieux reſtitués, qu'il ne les avoit dictées. Elles ne ſont pas dans l'ordre où elles ont été écrites; le renverſement eſt viſible en quelques endroits, & notoire en

d'autres. Les lettres où il eſt queſtion des malheurs de notre maiſon, de la Baſtille, de ſon changement de demeure, ſont toutes des dernières ; car il étoit à la mort quand je fus en liberté, & n'écrivit plus depuis. Celles de R. manquent auſſi d'ordre ; elles ont été dérangées les unes & les autres, & il eût été difficile d'en retrouver la ſuite ; mais le choix en eſt bon. Il me ſemble pourtant qu'il y en a encore quelques-unes qui ne ſont pas mauvaiſes, & l'on pourra garder les originaux des ſupprimées, que nous pourrons revoir quelques jours. Je ne ſais s'il ne reſte pas, dans celles qui ont été choiſies, des indices qui puiſſent faire connoître à qui elles s'adreſſent ; ce que je ne voudrois pas, tant pour mon honneur que pour l'intérêt de la vérité ; car on en pourroit inférer contre moi des choſes fauſſès, dont je ne ſerois pas flattée. Par exemple, dans celles de l'abbé, il y eſt parlé d'un certain homme à bonne fortune, comme ſi j'avois eu de grandes

relations avec lui : la vérité eſt qu'il ne m'a jamais dit pis que mon nom. Il paroît auſſi, en général, dans les unes & les autres, plus de condeſcendance de ma part, que je n'en ai admis dans ces commerces de coquetterie d'eſprit, où je n'ai fait aucun trafic de ſentimens, ni vrais, ni apparens, & dont le ſimple amuſement étoit l'unique objet. Il m'a ſemblé, après avoir relu ces vieux fatras, que j'avois beſoin de cette juſtification, du moins auprès de vous. Je ſerois fâchée que vous cruſſiez que je me fuſſe jamais livrée à l'indigne manége des coquettes, qui, pour inſpirer des ſentimens & les entretenir, en montrent qu'elles n'ont pas.

Quant aux lettres écrites à M. de S., comme elles tiennent à des faits qui me ſont encore aſſez préſens, je les ai remiſes à-peu-près dans leurs ſuites. Si vous pouviez m'indiquer quelque occaſion ſûre, je vous les renverrois comme je les ai arrangées, avec une marque qui

diſtingue entre les brouillons de lettres, celles qui s'adreſſent à la maîtreſſe, & celles qui ſont pour la dame confidente ; ſi vous n'avez point de voies pour que je vous les faſſe tenir, je mettrai de ſuite la première phraſe de chacune, comme vous me l'aviez marqué.

En voilà trop ſur des choſes ſi peu importantes ; mais celles qui méritent toute l'attention préſente ſont ſi triſtes, qu'on n'a pas le courage d'en parler. Dites-moi, Monſieur, de vos nouvelles perſonnelles, & de celles de madame D*** ; il n'y en a point où je prenne plus de part. Les miennes ne valent pas grand'choſe, quoique ma ſanté ne ſoit pas mauvaiſe.

A Paris, ce 24 Janvier 1743.

J'AI peut-être abuſé de la permiſſion que vous m'avez donnée, Monſieur, de rendre ma réponſe auſſi tardive qu'il me plairoit ; ce n'eſt pourtant pas que j'en

aie eu d'autres à faire, car je n'ai reçu aucunes lettres pour le commencement de l'année, & pas plus de visites. Les étrennes ont été à l'avenant. J'ai eu l'humiliation d'acheter un almanach; ce qui ne m'étoit point encore arrivé. Je suis ce qui s'appelle une ame délaissée, & c'est une action fort généreuse à vous de vous souvenir de moi. Jugez donc combien je desire de conserver en vous tout ce qui me manque d'ailleurs. Votre amitié, Monsieur, dont je sais faire tout le cas qu'elle mérite, m'en dédommagera suffisamment.

Je suis de retour à Paris, où je vois madame Dou... & madame Dan... autant que je le puis; mais je ne puis guère, sur-tout aller loin, comme aux filles Saint-Thomas, n'ayant ni équipage, ni meneurs. La grande habitude de vivre seule m'accoutume à me passer de compagnie, & la connoissance du monde me fait goûter la retraite. Je vous avoue que hors la société des vrais amis, s'il y

en a, je ne me ſoucie plus de voir perſonne. Pour vous qui, par votre place, vous trouvez obligé de vivre avec les vivans, vous devez deſirer qu'ils ſoient ſociables, & vous avez raiſon de regretter que quelqu'un dont vous pourriez faire un uſage agréable, ſe prive, par un travers, de l'avantage réciproque d'un commerce familier.

Je n'ai rien de plus nouveau & de plus intéreſſant à vous dire, que l'arrivée du maréchal de B****, & de ſon armée de Prague à Egra, le 27 Décembre. Le courier parti le 28 eſt arrivé aujourd'hui. Le chevalier de B**** ſera ici dans deux jours. L'armée de M. de L*** a ſuivi celle du maréchal, & n'a pu la joindre; il eſt arrivé avec la fièvre & mal à la poitrine; il a laiſſé 4,000 malades dans Prague, & 1,500 hommes de garniſon. Juſqu'à préſent on ne ſait aucun autre détail, mais le chevalier rendra compte de tout.

Faites, je vous ſupplie, Monſieur, un compliment,

compliment, de ma part, des mieux tournés, pour le commencement de l'année, à madame D***: quel que ſoit votre bien dire, il ne ſurpaſſera pas mes ſentimens pour une perſonne ſi eſtimable, qui fait partie de vous-même.

A Paris, le 30 Janvier 1743.

VOUS m'avez écrit la plus belle lettre du monde, Monſieur. L'on ne peut contrarier quelqu'un avec plus de ménagement & de politeſſe, que vous le ſavez faire; mais la contradiction afflige toujours, & d'autant plus qu'elle ſemble mieux fondée. La vôtre a encore cet avantage de ſe trouver conforme au ſentiment unanime de toutes les perſonnes que j'ai conſultées. Je ſerois tentée de croire que vous ne ſavez tous ce que vous dites, s'il n'étoit trop violent de ſe perſuader qu'il n'y ait que ſoit qui ait raiſon. Cependant, il me ſemble que tous tant que

vous êtes, vous tombez dans une eſpèce de contradiction. Vous & les autres à qui j'ai cent fois parlé du deſſein de m'affranchir d'un état qui ne m'étoit inſupportable que par la contrainte & la perpétuelle ſujétion, & qui m'y encouragiez alors, vous ne m'en détournez que depuis que ce même état, avec tous ces défauts, ſe trouve aſſaiſonné d'une infinité de dégoûts, & ſpécialement de celui de déplaire, qui ſemble en devoir faciliter ſa ſortie.

Je voudrois pouvoir vous mettre plus au fait de la ſituation préſente; mais il faudroit faire un volume, dont la matière n'eſt pas aſſez agréable pour l'entreprendre. Et puis, quand vous ſauriez tout, vous n'en jugeriez pas autrement; car les mieux inſtruits parlent tout comme vous. Venons donc à autre choſe. La grande éminence termina hier ſa longue agonie; je ne ſais ce qui en va réſulter. C'eſt un objet de grande attention. La feuille des bénéfices eſt donnée à M. de

M*** ; la charge de grand-aumônier de la reine, à l'archevêque de Rouen ; mais c'eſt folie à moi de vous dire des nouvelles. Vous avez des gens ici qui vous inſtruiſent de tout, bien mieux que je ne pourrois faire, & qui vous envoient même toutes les mauvaiſes chanſons dont on eſt accablé. Tout a dégénéré, juſqu'à ce genre où nous excellions autrefois.

Je ſouſcris à tout ce que vous penſez, Monſieur, ſur l'article des lettres, ſi ce n'eſt que je penſe que le dérangement qui ſe trouve en quelques-unes, ne vaut pas la peine de les récrire.

Je vous envoie les premières lignes de celles à M. de S., dans leur ordre, autant que j'ai pu le retrouver, & vous rends de nouvelles graces des ſoins que vous donnez à ce qui n'a que le prix que votre amitié lui accorde.

Que je ſuis fâchée que vous ſoyez à deux cents lieues d'ici ! Qu'il me ſiéroit bien de vous voir, & de vous entretenir tout à mon aiſe ! J'irois chercher, dans

votre ménage, la douceur & le repos qui manque dans le mien. Je ſuis très-flattée, Monſieur, d'y avoir place, du moins par un tendre ſouvenir que je vous prie de me conſerver, avec aſſurance du juſte retour qu'il mérite.

A Seaux, ce 28 Mai 1743.

Je pourrois vous alléguer mille choſes qui m'ont empêchée, depuis un mois, de répondre à votre dernière lettre, Monſieur; la véritable raiſon de ce retardement, c'eſt que j'ai voulu être toute à moi, pour vous dire l'impreſſion que vos ſages réflexions ont faites ſur mon eſprit, & j'ai voulu voir ſi elle ſeroit durable, avant que de vous en faire part. J'éprouve encore des variations dans mes idées; mais je commence à croire que les plus raiſonnables prendront le deſſus. La doſe de vers, jointe à la proſe, a fait un médicament bien approprié à mon eſprit

malade : auſſi l'avez-vous préparé avec toute la dextérité poſſible. Raiſons ſolides, exemples frappans, flatteries délicates, vous n'y avez rien épargné ; j'en eſpère un plus heureux effet que celui des narcotiques qui calment d'abord & ne guériſſent pas. Mais je veux vous dire pour l'honneur de cette guériſon, ſi vous l'opérez (car je ne ſuis encore ſûre de rien), qu'il ne s'agit pas de ce qu'on pourroit comparer à des vapeurs, par ennui, dégoût des mêmes choſes, deſirs de choſes nouvelles ; mais de déſagrémens réels eſſuyés pendant long-temps, & d'eſpèce à marquer le défaut d'eſtime & la ſuppoſition des vices dont on ſe croit le plus éloigné. Il eſt vrai que les gens ſans idées fixes, qui ne jugent que par paſſion, vous rendent en un moment ce qu'ils vous ont ôté de même. Reſte à ſavoir ſi la reſtitution, toujours jointe à la facilité de reperdre, eſt bien ſatisfaiſante. Un état par lui-même abſolument contraire à mon inclination dominante, s'eſt trouvé de plus



ſujet à de tels inconvéniens & à des révolutions, qui me privent des ſoutiens ſi néceſſaires à la foibleſſe humaine, je veux dire des gens qui s'intéreſſent à nous, & à qui l'on parle avec confiance. La ſeule perſonne qui fût ici ſur ce pied-là avec moi, s'eſt retirée depuis ſix ſemaines, par les mêmes raiſons qui m'ont tentée d'en faire autant. La dame dont vous ſoupçonnez le refroidiſſement a ſuivi le train de la cour, & s'eſt entièrement éloignée de moi, tant que j'ai eu l'air de diſgrace. Soit qu'on l'ait exigé d'elle, ſoit que la prudence lui ait ſuggéré cette conduite, elle l'a tenue conſtamment pendant plus de ſix mois. Elle eſt actuellement ici, où elle me voit ſur un meilleur pied, & me fait toutes ſortes de prévenances, & quelques plaintes de mon refroidiſſement pour elle. Je lui en ai brièvement expliqué la cauſe que je n'oublierai pas, quoique j'en uſe fort poliment de mon côté. Toutes ces choſes, Monſieur, jointes à la réflexion que j'ai faite, que quand on ne

ſait pas heurler avec les loups, il ne faut point vivre avec eux, m'ont ſemblé des motifs ſuffiſans du parti que je voulois prendre, & fort différens de ce qu'on appelle fantaiſies. C'eſt pour les juſtifier que je vous ai fait ce long détail. Je crains, malgré votre intelligence, que vous n'ayiez peine à le comprendre, car c'eſt, en quelques endroits, un galimatias impénétrable. Ce n'eſt pas à cette ſeule occaſion que je m'apperçois que je baiſſe extrêmement, & c'eſt peut-être la meilleure raiſon que j'aie pour quitter le monde. Il n'y a rien de pis que d'y traîner la décrépitude de ſon corps & la décadence de ſon eſprit. Vous aurez ſu par des gens mieux informés que moi, les triſtes nouvelles venues ces jours-ci de Bavière. Quel début de campagne! & quelles ſuites en peut-on attendre! Le malheur général, les chagrins particuliers, m'ont jetée dans une mélancolie que la diſtraction que j'ai eue pendant quinze jours de liberté que j'ai paſſés à Paris, n'a

pu vaincre. La mort d'une perſonne que je voyois peu, mais que je deſirois toujours, arrivée en même temps, m'a ôté toute la douceur de ce petit ſoulagement, qu'un voyage, fait ſans moi, m'avoit procuré. Eſt-il donc vrai que vous en pourriez faire un en ce pays-ci cet été? C'eſt le plus grand bien qui pourroit m'arriver, pourvu qu'il ne ſe rencontre pas dans le temps que je ſerai, peut-être, au haut & au loin; car malgré tout ce que j'ai fait & ferai encore pour éviter cette corvée, je vois que je n'y pourrai réuſſir. Ce ſera deux mois au moins, commencés vers la fin de Juillet, plus inſupportables que tout le reſte de l'année.

Si j'ai été long-temps à me mettre à vous entretenir, vous voyez, Monſieur, que je ne puis vour quitter.

Les vers qui m'ont fait tant de bien ſont extrêmement jolis; je ne les connoiſſois point, vous ne pouviez mieux faire que de me les envoyer.

La première fois que vous me ferez

l'honneur de m'écrire, Monſieur, dites-moi des nouvelles de Madame D***, auſſi bien que des vôtres.

A Paris, ce 30 Janvier 1744.

JE vous avois promis, Monſieur, que vous trouveriez de mes nouvelles en arrivant à Marſeille ; je ne me ſuis pas acquitée de ma parole. Ceci, cela m'en a empêchée. Après quoi j'ai penſé que vous m'écririez quand vous ſeriez arrivé, & qu'autant valoit attendre pour vous faire réponſe. Ce prétexte ſaiſi par la pareſſe, & entretenu par de petits embarras qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres, me mène trop loin ; je veux enfin ſurmonter cette ſotte paſſion formée du débris de toutes les autres & vous entretenir. Ne croyez pas que ma nonchalance ait été juſqu'à ne pas m'informer de vos nouvelles ; j'en ai ſu par Madame Dou...., & même par Madame D***. J'ai été chez elle & ne l'ai

pas trouvée. Elle eſt venue chez moi, & nous causâmes aſſez long-temps. J'aurois voulu retourner chez elle, mais madame la Ducheſſe du Maine a preſque toujours été incommodée, & il ne m'a guère été poſſible de ſortir. Cependant je fus fort contente de la viſite & des ſages diſcours dont elle fut remplie. On me parla d'un prompt départ dont on me parut craindre les ſuites, ſans néanmoins être ébranlée ſur l'exécution; j'approuvai cette diſpoſition & peſai ſur les raiſons qui vous faiſoient deſirer une compagnie ſi utile & ſi néceſſaire au lieu où vous êtes. Elle a très-bien réuſſi à notre cour où elle n'eſt pourtant pas venue ſouvent. La bonne grace, le ſage maintien, les propos convenables, ont été fort loués en ma préſence. Elle eſt en effet très-propre à bien réuſſir dans le monde. Elle me dit qu'elle ſortoit peu, & que l'état de ſa ſanté ne lui permettoit pas d'en uſer autrement, & m'aſſura que la vôtre étoit bonne; ce qui me fit grand plaiſir, car vous n'étiez

pas bien quand vous partîtes : mais les voyages assez souvent raccommodent la santé. La mienne n'a souffert que de légères altérations ; mais mon esprit s'affaisse de jour en jour, & le dégoût de moi-même & de toutes choses, est au dernier degré. C'est une grande maladie, que le commerce du monde augmente, & que la solitude ne guérit pas. La société des vrais amis seroit le meilleur remède, mais où les prendre ? S'il y en a, ils sont loin, ou situés de sorte qu'on ne les sauroit voir.

Voilà bien du discours qui, à ce que j'espère, m'attirera quelque chose de vous & de ce qui vous regarde, à quoi je ne cesserai jamais, Monsieur, de prendre le plus sensible intérêt.

A Paris, ce 4 Mars 1744.

J'ATTENDOIS l'événement du combat, Monsieur, pour vous écrire des félicitations ou des doléances ; mais

depuis huit jours que la première nouvelle en eſt venue ici, nous ne ſavons plus ce que ſont devenues les flottes, & je me laſſe d'attendre : cette incertitude tient tout le monde dans une étrange agitation. Ce qui ſe paſſe de l'autre côté, enveloppé d'un voile impénétrable, n'excite pas moins la curioſité & l'inquiétude. Voilà une poſition ſingulière, d'attendre en même temps du Nord & du Midi des événemens dont les ſuites doivent être ſi importantes ; il n'y a point de léthargie qui puiſſe réſiſter à cette grande ſecouſſe : auſſi la mienne n'y tient pas ; je ſens même qu'elle confond les petits ébranlemens des objets particuliers. Vous raiſonnez ſi bien & ſi philoſophiquement ſur cela dans votre dernière lettre, qu'il ne paroît pas que votre tête ne ſoit pleine que d'agrès, & de l'équipement des galères qu'on dit que vous allez mettre à la mer : il y auroit bien là de quoi en remplir beaucoup d'autres. Je vous

plains infiniment d'avoir un travail ſi grand & ſi preſſant, quoique vous ſachiez ſi bien le ſoutenir.

Je n'ai vu qu'une fois madame D***, depuis la dernière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, parce que nous avons fait nos campagnes ordinaires cet hiver, & que dans le peu de temps que j'ai été à Paris, madame L. D. D. M. a toujours été incommodée, & qu'en conſéquence je n'ai pu ſortir ; je ne pus même faire qu'une très-courte viſite, par cette raiſon; & comme il y avoit du monde & du jeu, il n'y eut auſſi qu'une converſation générale. Je fus fort contente de ſa politeſſe & de l'air du monde qu'elle poſſède très-bien; elle m'aſſura que dès qu'elle pourroit ſortir elle viendroit me voir : j'en ſerai fort aiſe, mais véritablement je ne puis aller, à cauſe de tous les liens qui me ſerrent. Je ne puis voir non plus madame Dou.... & j'en ſuis bien fâchée : c'eſt une amie précieuſe que je ſerois

ravie de cultiver ; je ne m'en connois point d'autre en ce pays-ci : mais je me flatte, Monſieur, que j'ai en Provence quelqu'un ſur qui je puis compter ; c'eſt dommage de la diſtance qui m'en ſépare : Dieu veuille un jour nous rapprocher.

A Seaux, ce 21 Mai 1744.

PUISQUE je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire, Monſieur, depuis votre lettre du 27 Mars, vous devez juger que pendant tout ce temps-là je n'ai rien fait de ce que j'ai voulu faire. Madame L. D. D. M. a eu pluſieurs rhumes conſécutifs avec de la fièvre ; nous voilà à la fin du cinquième : Dieu veuille que ce ſoit le dernier de cette année. J'ai été malade de mon côté, ſaignée trois fois tout de ſuite, aſſez bien préſentement. Toutes ces choſes m'ont empêchée de profiter du ſéjour que j'ai fait

à Paris jusqu'au commencement de ce mois-ci pour voir madame D*** comme je l'aurois désiré. Elle n'est pas non plus revenue chez moi depuis que je vous l'ai mandé ; j'ai retourné chez elle, mais elle alloit sortir & je ne la vis qu'un moment. Pendant mon dernier séjour à Paris, depuis Pâques, je lui ai fait savoir ce qui m'empêchoit d'aller chez elle ; les maladies de madame L. D. D. M. & puis la mienne ; & je n'ai point du tout entendu parler d'elle. Je ne vous fais ce détail, Monsieur, que pour vous faire connoître, que si je n'ai pas rempli à cet égard ce que vous m'aviez paru attendre de moi, ce n'a pas été manque de bonne volonté ; mais par les diverses circonstances qui m'ont maîtrisée. Le parti est donc pris de rester à Paris jusqu'après les couches. J'ai toujours cru que la famille ameneroit les choses à ce point-là. Je suis très-fâchée que cela n'ait pu se tourner autrement ; car j'en sens tous

les inconvéniens, & perſonne, Monſieur, ne prend plus de part que moi à ce qui vous intéreſſe.

Je n'entreprends pas de vous parler des affaires politiques; il y auroit trop à dire. Vous allez donc voir votre miniſtre chez vous? Voilà bien des événemens qui ſe préparent! Dieu veuille qu'ils ſoient heureux & nous donnent enfin la paix! Ce ſeroit le meilleur de tout & le plus agréable pour moi, Monſieur, ſi elle vous rapprochoit de nous.

A Gennevilliers, ce 1er Juillet.

ME voilà dans un lieu, Monſieur, où l'on a du loiſir; je n'y ſuis que depuis hier, & j'en profite dès aujourd'hui pour répondre à votre dernière lettre; elle me marque une indulgence dont je ne veux pas abuſer. La confiance qui l'accompagne eſt bien fondée & me touche ſenſiblement.

La ſanté & la belle humeur, que le beau temps ont ramenées dans notre Cour, m'ont fait obtenir avec facilité un congé de 15 jours, pour les paſſer dans ma cabane. Si j'avois pu en diſpoſer à mon gré, j'en aurois employé une partie à Paris, où je n'ai fait que paſſer pour éviter tout reproche. J'aurois eu l'honneur d'aller chez Madame D*** pour peu que j'euſſe eu de temps à moi. J'ai peur que mon paſſage au retour ne ſoit auſſi rapide, & nous allons le 20 de ce mois à Anet, pour juſqu'au mois d'Octobre. Voilà toute ſociété d'amis rompue pour long-temps, j'en trouve d'autres à foiſon; mais je n'en tire aucun parti. Je vous plains infiniment d'être dans le même cas & d'avoir encore de plus grandes peines à eſſuyer. Vous y oppoſez une morale très-ſage, & quoique vous la donniez pour être de province, j'en fais plus de cas que de celle qui ſe débite à la Cour. J'aimerois infiniment à ſavoir les incidens qui

vous intéressent, non pour y prêter mes conseils, dont assurément vous n'avez pas besoin, mais pour suivre le cours de tout ce qui vous regarde; à quoi je prends une très-grande part; mais je conviens que cette satisfaction réciproque est interdite dans l'éloignement où nous sommes, & j'en regrette infiniment la privation : dites-m'en pourtant le plus que vous pourrez, & soyez sûr de l'attention & de la sensibilité que j'y donnerai.

Nous faisons une figure plus brillante en Flandre que sur vos côtes; Dieu veuille que nous soutenions toute la campagne avec le même éclat, & que nos ennemis en soient assez éblouis pour se disposer à la paix, & qu'enfin elle vous ramène en ce pays-ci. Voilà, Monsieur, le plus ardent de mes souhaits.

A Paris, le 10 Juillet 1744.

J'ARRIVE de ma campagne, Monſieur, d'où j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a peu de jours, & je ne trouve rien de plus preſſé ici que de vous marquer toute la part que je prends à l'heureux accouchement de madame D***. J'en ſuis informée bien tard, mais j'étois en un lieu où l'on n'apprend rien. Quoique je ne faſſe que paſſer en celui-ci, je ferai tout ce qui me ſera poſſible pour aller chez madame D***, ou du moins j'y enverrai. Elle a beaucoup ſouffert, mais enfin elle ſe porte bien, à ce que l'on m'a aſſuré, & vous a donné un fils. Je ne doute pas qu'elle n'ait une extrême ſatisfaction qu'apparamment vous partagerez, auſſi bien que la joie de vous retrouver enſemble: car je penſe qu'après le temps des couches, rien n'empêchera plus le départ. Je

ſentirai fort vivement, Monſieur, tout ce qui pourra rendre votre ſatisfaction complette.

Nous venons d'éprouver de grandes aventures bonnes & mauvaiſes; notre ſituation, quoique beaucoup meilleure, n'eſt pas encore décidée, du moins l'on n'a rien appris aujourd'hui; on ſera peut-être plus ſavant demain. Vous avez gens qui vous inſtruiſent mieux que je ne pourrois faire; je m'en rapporte à eux: mais je ne veux m'en fier qu'à moi du témoignage de mes ſentimens, Monſieur, ſur tout ce qui vous touche.

A Seaux, ce 14 Octobre 1744.

LE deſir que j'avois, Monſieur, de vous écrire amplement & de ma main, & la difficulté qui s'y eſt toujours trouvée par l'état de mes yeux, m'a fait différer depuis trois mois juſqu'à ce moment-ci d'avoir l'honneur de vous

entretenir, & même de répondre à vos lettres. J'ai reçu la dernière ſur le point de notre départ d'Anet; ce qui m'a encore fourni des embarras qui ne m'ont laiſſé aucun moment. Malgré ce long ſilence, je n'ai point été moins occupée de ce qui vous regarde, & moins ſenſible à tout ce qui vous touche; je vous avois marqué toute la part que j'ai priſe à l'heureuſe augmentation de votre famille. Quand je reçus la lettre où vous me faiſiez l'honneur de m'en donner avis, elle étoit ſi flatteuſe que je n'ai pu en perdre le ſouvenir, & ce n'a pas été ſans peine que je me ſuis vue privée du plaiſir d'y répondre. Je n'aurois pas eu moins d'empreſſement de vous témoigner toute la part que j'ai priſe à l'accident de monſieur votre frère, dont j'ai ſu les bleſſures & le grand danger, ſi la peine que j'ai à dicter ne m'avoit toujours fait attendre le moment de pouvoir écrire. Déſeſpérant enfin de le trouver, & ne voulant pas

mettre votre confiance à une plus longue épreuve, je prends le parti de vous rendre compte comme je peux de mes misères : leur excès a relevé mon courage. Je ne sais comment cela s'est fait; ce seroit une belle matière de discussion : mais il faut finir cette lettre, en vous assurant, Monsieur, que je suis & serai toujours tout ce que j'ai été & dois à jamais être pour vous.

Madame d'H...... doit être arrivée chez vous ; je vous félicite, Monsieur, du bonheur de vous retrouver ensemble. J'ai l'honneur de lui faire mes très-humbles complimens.

A Paris, ce 9 Décembre 1744.

Vous avez bien raison, Monsieur ; l'unique objet de mes desirs seroit de voir un peu plus clair. J'étois enfin parvenue à supporter les peines de ma vie, & lorsque je commençois à jouir

de ce petit triomphe, non ſeulement la diminution du peu de clarté qui me reſtoit, mais la privation du ſecours ſi néceſſaire en cet état, m'a mis à une nouvelle épreuve, plus difficile à ſoutenir que toutes les autres. Mon lecteur eſt malade depuis trois mois, & je lui crois la poitrine attaquée; c'eſt un garçon d'un vrai mérite, qui m'a ſervi long-temps, & je ne puis m'en défaire ſans lui procurer de quoi vivre; ce qui n'eſt pas aiſé dans ma ſituation. Si je pouvois lui trouver quelque petit emploi, je croirois ma fortune faite; car, hors pour la lecture & les travaux pénibles, il ſeroit propre à bien des choſes, & je me pourvoirois de quelqu'un qui liroit ſans peine & écriroit mieux qu'il ne fait. Je ne ſuis point accoutumée à dicter, mais je tâcherois de m'y faire en attendant que j'euſſe le ſecrétaire que vous m'offrez, qui penſeroit pour moi. Sa tête me ſeroit encore plus utile que ſa main; car il n'y a preſque plus rien

dans la mienne. Pour vous, Monſieur, je ne ſais pas ſi vous avez oublié à parler, mais je ſuis ſûre que vous ſavez bien écrire, n'en euſſé-je pour garant que votre dernière lettre. La peinture que vous me faites de votre ſituation, des gens & des choſes, eſt certainement de bonne main & m'a fort intéreſſée. Je vous plains infiniment, & je regrette d'autant plus votre éloignement, que je vois qu'il ne vous procure rien d'agréable.

J'aurois bien des choſes à vous dire & des réflexions à faire ſur ce qui ſe paſſe ſous nos yeux; ſi je pouvois écrire au-delà du néceſſaire. C'eſt la privation de commerce avec un ami tel que vous, qui me fait plus ſentir celle où je ſuis de la lumière. L'état des choſes ne me donne aucune eſpérance de votre retour, dont je retirerois une véritable conſolation. Conſervez-moi cependant le ſouvenir que méritent les ſentimens que je vous ai voués, Monſieur. Je ſuis ravie de la meilleure ſanté de madame d'H....., &

& très-touchée du souvenir dont elle m'honore; je lui fais mille complimens & vous remercie des vôtres sur le tardif avancement de monsieur de F.....

A Paris, le 5 Janvier 1745.

Je vois dans votre attention au moindre signe que vous font vos amis, Monsieur, que vous n'avez point dégénéré des sentimens de feu monsieur votre oncle, dont les prévenances ressembloient parfaitement aux vôtres; j'en suis véritablement touchée: cependant je ne puis songer à en faire usage, que je ne sache, si dans les emplois dont vous me parlez il faut se nourrir sur les gages, qui, en ce cas, me paroîtroient trop minces, quel que puisse être le bon marché des vivres au lieu où vous êtes. Je vous supplie de m'éclaircir ce point, après quoi je saurai les dispositions de celui que je desire de placer, d'autant plus

que je me vois comme privée de l'espérance que j'avois de faire quelque chose pour lui par moi-même. Voilà un renversement dans ma petite fortune qui dérange tous mes projets ; cependant comme bien des gens, dans le même cas, sont encore plus à plaindre que moi, il faut se taire & craindre que les maux qui nous menacent ne se fassent sentir de toutes parts. Votre amitié, Monsieur, sur laquelle je compte véritablement, me sera toujours une véritable consolation, quoi qu'il puisse arriver. Soyez bien persuadé de la mienne en tout temps, & faites, je vous prie, mille complimens pour moi à madame d'H.... Je vous prie aussi, Monsieur, de me marquer si l'emploi dont il s'agit est pénible ; nous avons de la sûreté à vous offrir & toutes sortes de vertus, mais peu de forces corporelles.



A Paris, le 27 Janvier 1745.

QUOIQUE les diſpoſitions ſoient telles que je ne puiſſe profiter, Monſieur, des offres que vous avez la bonté de me faire, je n'en ſuis pas moins touchée de votre intention & de la peine que vous avez priſe dans le détail que vous me faites. Le ſujet dont il s'agit, a les vertus de l'ame & peu de forces corporelles; il ne pourroit ſoutenir aucune fatigue: cependant je ne crois pas qu'il ait la poitrine attaquée, & il recommence à lire auprès de moi, mais d'un ton trop bas pour mon oreille qui commence à baiſſer de façon à me faire enviſager que je ſerai bientôt ſourde & aveugle. En attendant que cela ſe perfectionne, je m'aiderai dudit lecteur, & peut-être que par la ſuite on trouvera quelque choſe qui lui puiſſe convenir.

Je ne doute pas, Monſieur, de la

part que vous prenez à toutes mes calamités : heureusement ma sensibilité diminue autant qu'elles augmentent ; & somme tout, je ne suis pas pis qu'auparavant ; je crois même être mieux, c'est-à-dire, plus tranquille. Je vois les maux & je ne les sens plus ; & vu la tournure des choses humaines, cet état est peut-être le plus heureux qu'on puisse avoir en ce monde. Je ne vous le souhaite pourtant pas ; car, son insipidité pourroit ne vous pas plaire ; & je ne vous veux, Monsieur, que tout ce qui peut vous être agréable, & à moi, votre souvenir.

A Steuil, le 12 Octobre 1745.

NON, Monsieur, je ne me suis pas méprise au motif de votre silence ; mais j'ai pensé que vous poussiez trop loin la circonspection, & je vous en aurois fait des reproches, si depuis trois mois

que nous avons quitté notre séjour ordinaire, je n'avois toujours été si peu à moi, que je n'ai pu être à mes amis. Vous avez grande raison de croire que je ne les oublie pas : vous pouvez ajouter que je regrette sans cesse ceux dont la société m'étoit si agréable. Je sais, Monsieur, que vous m'avez conservé aussi un souvenir qui m'est fort cher; nos amis communs ne me l'ont pas laissé ignorer : je leur ai fort recommandé de vous marquer combien j'y suis sensible. Il est vrai qu'ils ne peuvent vous instruire des petits détails où vous me faites la grace de vous intéresser : mais quand j'aurois toute la faculté d'écrire qui me manque, vous n'apprendriez pas grand'chose à cet égard. L'histoire de mes sentimens est à présent fort courte : il y a si peu de révolutions dans mon ame, que ce qui s'y passe est à peine remarquable, & ne me laisse à moi-même qu'un souvenir qui s'efface du jour au lendemain. Nous voilà au

5e ou 6e. gîte depuis que nous sommes en campagne ; il nous en reste encore un à faire avant que de nous rendre à Seaux, où nous serons le 15. J'irai deux jours après voir monsieur de S..... qui est revenu de l'armée pour quelques incommodités qui lui restent : je compte de passer chez lui le reste du mois, de retourner ensuite à Seaux, puis à Paris quand il plaira à Dieu. Voilà bien du mouvement pour quelqu'un qui feroit son bonheur d'une vie entièrement stable ; mais il y a long-temps que je sais que la poursuite du bonheur est une folie. Je commence à le sentir ; cela me met dans l'esprit le repos que je n'ai pu encore procurer à mon corps. Je vois avec chagrin que vous n'êtes pas mieux où vous êtes, que nous où nous sommes, & je plains fort l'espèce de malheur que vous y éprouvez. Je ne suis pas encore endurcie à la peine de voir les choses mal aller, bien plus grandes pour ceux qui sont obligés d'y mettre la main.

Je voudrois vous dire encore mille choſes & à madame d'H...... dont le ſouvenir me flatte infiniment. Le temps me manque ; je vous dirai ſeulement, Monſieur, que j'ai un deſir très-vif de ſon retour & du vôtre. Pourquoi ne feroit-on pas la paix ? Voilà encore une victoire du roi de Pruſſe, & tant de ſuccès qu'on pourroit mettre à ce profit.

A Paris, le 18 Janvier 1749.

J'AUROIS répondu plutôt à votre lettre, Monſieur ; car j'avois grande envie de vous dire quelque choſe : mais un rhume avec crachement de ſang m'a obligée de me faire ſaigner, & cela a mis ma vue ſi bas qu'il ne m'en reſte que pour me conduire, & ſi mal que je me heurte de tous côtés. Vous me conſeillez de me ſervir de ſecrétaire ; je n'ai pas cet eſprit-là, je ne ſais que dire quand je n'ai pas la plume dans

la main, & même avec ce ſecours je ne vous dirai rien qui vaille. Je baiſſe de tout point; mais mon jugement eſt encore aſſez ſain pour que je m'en apperçoive, & c'eſt ſans aucun chagrin. Je me trouve fort bien d'être bête; je ne ſens preſque plus rien, ſi ce n'eſt les beſoins du corps; il eſt vrai qu'ils augmentent autant que ceux de l'eſprit diminuent : mais la quantité en eſt moindre, & calcul fait, je trouve qu'il y a à gagner. La deſtruction, qu'on voit s'acheminer, fait ſupporter plus patiemment les maux dont la fin ſemble prochaine. Enfin, je ſuis aſſez contente de l'état des choſes, pour ce qui me regarde, mais non pas pour vous qui êtes en butte à des contradictions que vous ne pouvez, comme moi, éviter en ne voulant rien : car, il faut que vous vouliez du moins ſur les choſes dont vous êtes chargé. D'ailleurs vous avez un plus long avenir pour vous, & de beaucoup prolongé par une poſté-

rité, qui presque nous éternise. Belle invention pour nous intéresser au futur comme au présent. J'aurois bien encore de ma morale sombre à vous débiter; mais il faut partir pour aller coucher à l'Arsenal; j'y vais avec mon crachement de sang qui m'a repris, pour éviter une infection que nous aurions à essuyer ici.

Je suis très-flattée du souvenir de madame d'H.....; j'espère que le grand homme qu'elle a mis au monde deviendra un héros; je lui fais mille complimens, & vous prie, Monsieur, de me conserver votre amitié que je me réserve dans mon renoncement à toute chose.

Fin des lettres de Madame de Staal à M. d'Héricourt.

LETTRES

DE

M. DE CHAULIEU

A Mademoiselle de Launai.

LETTRES
DE
M. DE CHAULIEU
A MADEMOISELLE DE LAUNAI.

(Ces lettres sont probablement de l'an 1713.)

PREMIÈRE.

EST-IL rien de si aimable que vous, est-il rien de si amoureux que moi ? Soyez aussi aimable toujours que vous le fûtes hier au soir, je bénirai mon attachement, & ce goût effréné qui m'entraîne vers vous ; je lui fais tort, nommons-le passion. Que vous me plûtes hier ! que je vous trouvai jolie ! quel plaisir je pris à examiner ces rapports qui rendent aimable entre la supériorité, la justesse, la délicatesse de votre esprit, & les agrémens de votre personne ! Un air de nymphe, une jolie taille, une certaine

légèreté, fur-tout ce fon de voix qui enchante tout ce qui a affez de goût & de délicateffe pour le fentir : ce font des dons de la nature faits l'un pour l'autre, qui forment en vous cet attrait vainqueur que je fens fi bien & que je ne faurois connoître ; qu'importe, plus il eft inconnu, plus il m'eft cher. Les fources du Nil ne feroient pas la recherche, l'attention des voyageurs, fi elles étoient auffi connues que celles de la Seine en Bourgogne. De quoi s'ingère donc le dieu du fommeil, de donner des graces nouvelles, & de diftribuer des agrémens ! Mon amour a peine à vous prêter autant de charmes que le fommeil vous en donne (parlons plus jufte entre nous autres beaux efprits), qu'il n'en découvre de ceux que la nature vous a donnés. Le ciel vous en fit préfent en naiffant. Doris en avoit autant que mademoifelle D. L. J'écoutai avec tranfport les vers que M. . . . . avoit faits pour elle : que je lui portai d'envie ! non comme poëte, mais

comme mon rival. Je donnerois tous les vers que j'ai faits pour les plus jolies femmes, pour ceux que vous me dîtes hier qu'il a faits pour vous. J'ai fait une hymne en l'honneur de l'amour, pour le remercier de m'avoir fait présent de ce qu'il y avoit de plus aimable. J'en veux adresser une au sommeil, pour le prier de faire dormir ce qu'il y a de plus éveillé sur la terre, qui est vous, puisque c'est à lui que je dois cette douceur, ces complaisances, ces gaîtés, ces agrémens qui me charmèrent hier au soir. Dormez comme les autres, je vous adorerai. Adieu.

IIe.

Je sais que par les loix de vous plaire, que vous m'expliquâtes hier, & qui sont pour moi des loix souveraines, je ne dois point vous voir aujourd'hui; mais au moins vous n'avez point interdit à un

homme aussi naturel & aussi vrai que je le suis, de vous dire la vérité. Toutes mes fantaisies pour vous m'ont repris, vous ne m'avez jamais tant plu : & comment cela pourroit-il être autrement ? Je vous ai revue, trois ou quatre fois, avec tous vos agrémens & quelques douceurs. Il en faut convenir, la nature vous a donné un pouvoir si absolu, un ascendant si vainqueur sur moi, que dès que je suis avec vous, je n'ai plus ni sentiment, ni volonté : que me serviroit-elle ! la vôtre me suffit. Je ne veux que ce que vous voulez, & ne voudrai jamais que ce qui pourra vous plaire. N'ai-je pas besoin de tout cela, de toute l'estime que j'ai pour vous, de mon penchant, de mon dévouement, pour faire durer l'attachement que j'ai pour vous ? J'ai une foi aveugle pour tout ce que vous me dites ; mais, dans une autre que moi, que de choses feroient une vraisemblance ! Le retour imprévu d'hier au soir me fit une impression que ma foi aveugle & le

plaisir d'être avec vous, ne me donna pas seulement le temps de vous laisser appercevoir. Vous voyez au moins que vous avez dissipé ces noirceurs que vous m'avez autrefois tant reprochées. Profitez, je vous en conjure, de tous vos avantages sur moi, vous ne trouverez jamais rien qui vous convienne tant. Je ne suis occupé que du soin de faire le plaisir de votre vie, de vous divertir, & d'en faire le bonheur. Je veux faire pour vous tout ce que je puis; & vous laisser faire tout ce que vous voudrez, sans jamais vous contraindre un moment. Si ce malheureux accès d'ennui, qui vous prit hier vers les six heures, alloit revenir, voulez-vous que je vous envoie mon carrosse, pour aller voir mademoiselle de G...., tandis que je serai en quelque autre endroit dans ces quartiers-là. Je vous irai prendre & vous ramenerai, ou bien irons-nous dire adieu à S..... avant qu'il s'en aille? Rien que ce qui pourroit vous plaire; ordonnez.

III.

SI j'offrois à Dieu avec résignation, pour la rémission de mes péchés, le souper que je fis hier au soir, je serois un grand saint. Ce que je ne fais pas à l'égard du seigneur, je le fais au vôtre, & vous prie de le recevoir pour l'expiation de tout ce que j'ai jamais fait qui a pu vous déplaire. Quand je vous conterai toutes les circonstances qui ont accompagné ce contretemps, je vous ferai mourir de rire de mille choses qui pensèrent me faire pleurer. Figurez-vous seulement, vous qui connoissez mes impatiences, de me voir arriver, vers les neuf heures, avec le pétillement d'imagination d'un homme qui doit jouir du plaisir de souper avec vous, pris au trébuchet, sans pouvoir honnêtement ressortir. Non plus de L......, qu'il en pleut; point de V..... Au lieu de cela,

quatre chevaliers danois que je ne connoiſſois point. Je crois que c'étoit moi dont Deſpréaux vouloit parler, par un eſprit prophétique, dans ſon *Feſtin : Nous n'avons*, m'a-t-il dit, *ni Lambert, ni Molière*. Ce n'eſt pas tout, on m'a prié de ſouper à l'Arſenal; il faut que j'y ſois à cinq heures : cet excès d'honneur me prive du plaiſir de ſavoir des nouvelles de l'état de votre ſanté, & de cauſer avec vous; choſe que je deſire ardemment. Il ſemble que tout conſpire à nous ſéparer. Ne ſoyez point de la conſpiration, & je ſaurai bien dompter cette fatalité. Je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre & de plus ſacré, de vouloir bien faire quelque arrangement pour demain, qui me donne le plaiſir de paſſer quelque temps avec vous, & d'y cauſer tout à mon aiſe; j'en ai un deſir & une impatience que je ne puis vous exprimer. J'ai mille choſes à vous dire, dont il n'y a aucune qui vous puiſſe faire de la peine; car, dans toute

ma vie, je ne ſerai jamais occupé que de faire tout ce qui pourra vous plaire. Adieu : mandez-moi des nouvelles de votre ſanté, & comment vous avez paſſé la nuit; car c'eſt le ſoin le plus tendre que j'aie au monde.

IVe.

QUE je fus hier de méchante compagnie ! que je vous ennuyai ! que je m'ennuyai moi-même ! Je mourrois, ſi je tardois un moment à vous dire cette vérité qui me prend à la gorge, & dont je vous demande mille & mille pardons. Que l'on me parle après cela de notre liberté, de l'excellence de l'ame, de la ſupériorité de l'eſprit ! Fus-je un moment ce que je voulois être ? Et toutes ces belles prérogatives de l'humanité purent-elles jamais vaincre la ſeule noirceur du tempérament, & une vapeur qui obſcurciſſoit le feu de mon imagi-

nation, & ſuſpendoit même le ſentiment? Inſupportable à moi-même, plus je connoiſſois l'état où j'étois, plus je m'y replongeois, & plus mon embarras redoubloit. Eſt-ce donc là le même homme qui paſſa, il y a deux jours, quatre heures avec vous comme un moment, avec une joie qui tenoit du raviſſement, & qui, au bout de tout ce temps-là, ne pouvoit encore ſe réſoudre à vous quitter? Que mon amour-propre eſt anéanti! Oubliez que vous m'avez vu hier; plaignez-moi, ſecourez-moi contre moi-même, ſur-tout donnez-moi ma revanche, en me propoſant quelque choſe qui puiſſe vous plaire & vous divertir. Adieu, que la ſincérité de cet aveu vous perſuade au moins de la vérité de tout ce que je vous ai jamais dit de plus fort & de plus paſſionné, qui étoit encore au-deſſous de tout ce que je penſois & de tout ce que je ſentois pour vous.

V^e^.

J'ARRIVE de chez M. D. P. dont l'écorce eſt fort tendre, & l'intérieur fort coriace. Pour ſurcroît de malheurs, je trouve un laquais du Préſident H.... qui vient me ſommer de ma parole de vouloir bien être le malheureux juge d'un malgeureux Opéra qu'il veut que j'entende après midi, & me donner après cela à ſouper. C'eſt bien ici que je maudis le cas que l'on fait de moi. N'eſt-il pas bien cruel qu'il faille que je m'ennuie par bienſéance, quand je puis me divertir par goût ? J'aurois paſſé tout le ſoir avec vous. Comme je ſais l'effet que le moindre dérangement fait ſur vous, je vous offre mon carroſſe pour en faire tout ce qu'il vous plaira. Que j'aye la conſolation que vous vous divertiſſiez, tandis que je me déſeſpèrerai. Quand vous en aurez fait, il viendra me reprendre chez le Préſident

H.... Je ferai demain à vos ordres pour tout ce qu'il vous plaira, car M. le G. P. s'en va à la chaſſe. Adieu.

VIe.

QU'ORDONNEZ-VOUS pour aujourd'hui? Que voulez-vous faire d'un jour qui n'eſt compté dans les jours de ma vie, qu'autant que je le puis paſſer avec vous, ou que j'y puis trouver quelque occaſion de vous plaire? Si vous en aviez beſoin pour le ſuccès de vos affaires, ou pour le moindre de vos intérêts, employez-le, je vous en fais le ſacrifice avec plaiſir. Il n'eſt point de moment où je ne ſente que je vous aime cent fois plus que moi-même. Je ſentis hier plus réellement, plus machinalement que jamais, chez madame de L...., l'effet de cette ſympathie qui m'attache à vous. Il faiſoit ſi obſcur dans la chambre, que je ne vous vis point. Je ne ſavois ſi vous étiez là ou chez madame

de S.... Un trouble ſecret, un mouvement me dit que vous y étiez. Si cela n'étoit exactement vrai, je n'aurois ni la fadeur, ni ne prendrois la peine de vous le dire. C'eſt cette ſympathie qui fait ce pouvoir ſans bornes que vous avez ſur moi. Je veux bien qu'il ſoit abſolu, mais trouvez bon que je vous reproche un peu qu'il eſt tyrannique; je ne vous ai jamais trouvée ſi farouche. Faites-moi goûter la douceur de votre empire, il fait tout le plaiſir de ma vie, & ſera éternel; mais il n'eſt point de tyran qui ne ſoit toujours en danger de ſa chûte. Je revis hier votre Clichy; je ſoupai bien dans ce même ſalon que vous aimez tant, mais vous n'y étiez pas. Que l'affection que vous avez pour cette maiſon-là en a augmenté les charmes pour moi! Que n'eſt-elle à vous! Que vous en feriez bien les honneurs! Que vous y dormiriez bien! Pourquoi cela eſt-il impoſſible? Vous ſavez bien que nous décidâmes l'autre jour que les chimères doivent avoir place parmi les

projets

projets des hommes ; il n'en eft point qui ne me paffent tous les jours par la tête pour le bonheur de votre vie qui ne ceffe jamais de m'occuper. Adieu.

VIIe.

VOUS me dites tous les jours que ce malheureux efprit, qui devroit être un moyen de plaire à quelqu'un qui en a autant que vous, eft une fource éternelle de défiance, & que tout ce que je vous dis, ou vous écris, eft trop bien pour que vous en foyez touchée. Si vous ne l'êtes par les paroles, foyez-le au moins par les faits. Faites autant de réflexions fur votre aventure d'hier, que j'en ai fait. Quelqu'un qui penferoit moins tendrement pour vous que moi, fentiroit une maligne joie de fe voir vengé de vous ; mais bien loin de là, j'ai partagé avec fenfibilité le peu d'égards & le peu de confidérations qu'ont eus pour vous des

gens qui devroient baiser les pas par où vous marchez. Quelle différence de procédé avec moi, qui ne suis pas tout à fait si bien payé. Si vous étiez la reine du monde, je vous en atteste vous-même, vivrois-je avec vous avec plus de considération, de bienséance, d'égards, de politesses, de soumissions, & de tout ce qu'un vrai mérite personnel peut attirer, qui est toujours fort au-dessus de toute sorte de conditions. L'amour que j'ai pour vous me rappelle toujours ce vers de Cibele dans Atis :

Un mortel dans mon cœur est au-dessus des dieux.

C'est là le principe de ma conduite avec vous. Il n'est point d'occasions où je ne vous fasse des sacrifices. L'attachement que j'ai pour vous fait envie ; on me le reproche. Au milieu de tout cela, je vous professe hautement, je ne m'en dédis point. Votre nom, vos louanges sont éternellement dans ma bouche ; & avec toutes les choses dont j'ai à me plaindre

de vous, il ne s'en faut pas beaucoup que je ne ſois confeſſeur & martyr. J'ai refuſé encore ce matin un ſouper avec la Maréchale d'E... que l'on me demandoit avec empreſſement. Je ne puis me réſoudre à mettre en uſage quelques talens de plaire qui me reſtent pour d'autres que pour vous. Avouez que vous n'en uſez pas tout à fait de même pour moi; je ne puis pas vous cacher que cela commence à prendre un peu trop ſur mon cœur. Avec cette même vérité que je vous ai dit tant de fois que je vous aimois à la fureur, je vous avouerai que je vous aime moins depuis les deux dernières viſites du T... Encore autant, & je crois que je ne vous aimerois plus. Si la vérité, la tendreſſe, la force de l'attachement que j'ai pour vous eſt de quelque prix, répondez-y par des choſes qui le rendent éternel; car jamais perſonne n'a eu un fond d'inclination ſi marqué que celui que j'ai pour vous, ni un penchant ſi violent. Adieu mille fois.

VIIIe.

Vous aimer fait le charme de ma vie, vous plaire tous mes desirs, vous rendre heureuse & indépendante, sur-tout de moi, le plus doux projet de mon cœur. Faire toutes vos volontés, flatter vos fantaisies, vous donner des plaisirs, ne vous jamais contraindre,

C'est le dessein que j'ai formé
Le douzième du mois de Mai.
Si ce dessein vous plut, Silvie,
Le douzième du mois de Mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

Faire cette lettre plus longue, ce seroit la gâter. Où trouver des expressions pour soutenir plus d'un moment la vérité & la vivacité de ce style? Adieu. Que voulez-vous? Qu'ordonnez-vous pour aujourd'hui, & vous serez obéie?



IXe.

VOUS me débitez tous les jours les maximes les plus ſages & les plus ſenſées de la ſociété, qu'il faut prendre des gens ce qu'il y a de bon, les mettre à l'uſage auquel ils ſont propres, & n'en vouloir rien de plus. Les beaux préceptes pour les indifférentes! Mais la remontrance que vous fit votre femme-de-chambre eſt plus raiſonnable & plus ſage. Vous croyez cette propoſition téméraire, je vous la démontrerai la première fois que le feu prendra à nos imaginations, & produira une converſation comme celle d'avant-hier. Croyez-vous que je ne connoiſſe pas la raiſon, & qu'elle ne me diſe pas que vous ne méritez point l'attachement que j'ai pour vous? Mais, grace au Ciel, je ne l'ai pas encore voulu écouter. Je vis depuis ſix mois dans un enchantement avec vous qui me les a fait paſſer

comme un moment, qui me rend facile tout ce que vous desirez, & me fait mettre le degré de chaleur qui est nécessaire pour le faire réussir. N'est-ce pas cet enchantement qui fait cette envie éternelle de vous plaire, cette soumission aveugle à vos volontés, ce feu, ce pétillement d'imagination, cette douce fureur de passer notre vie ensemble; cette confiance aveugle, cette envie continuelle de faire le plaisir, les amusemens, le bonheur de votre vie : en un mot, cette complaisance aveugle pour le moindre de vos desirs qui ne se dément jamais? Je ne veux d'autre juge que vous-même, que j'aime encore plus que ma vie, si depuis six mois j'ai dit une fois non, quoi que vous m'ayiez proposé. Faites cesser cet enchantement, que tout cela deviendra-t-il? Vous resterez, seulement pour moi, cette personne singulière, telle que vous vous trouvâtes en débarquant à la cour. Je vous admirerai, je vous louerai, & ne vous verrai qu'une fois tous les mois.

Pour moi, je deviendrai pour vous au plus comme Fontenelle ou comme l'abbé Conty. On m'apportera dans une chaiſe, & tout fait comme lui, chez vous, pour y venir parler de métaphyſique avec un aſthme & quelque touche d'apoplexie. Croyez-moi; faites durer le charme au lieu de le faire ceſſer. La ſageſſe & la raiſon vont plus ſouvent à conſerver d'aimables erreurs, & à faire durer un attachement auſſi vrai & auſſi tendre que celui que j'ai pour vous, qu'à ſuivre une ſèche & ſtérile vérité. Dès que le charme eſt fini, que devient l'opéra d'Armide, qu'un débris de palais détruit, une triſte ſenteur de lampes qui s'éteignent? Quel plaiſir, au lieu de toutes vos belles réflexions, de vous retrouver parée de tous vos agrémens, telle que vous me parûtes il y a quelques temps chez Madame de V.., ou telle que vous m'enlevâtes avant-hier par une converſation & une belle humeur qui me rappela toute la paſſion que j'eus jamais pour vous! Quelle différence de

la tiédeur de l'amitié à cela ! Et si je vous quitte, ce que vous ferez peut-être arriver trop tôt, qui vous aimera comme moi ?

Xe.

Vous m'êtes trop chère, & je suis trop occupé de vous, pour ne pas avoir la dernière attention sur tous les mouvemens de votre vie. Depuis trois semaines vous avez un fond de chagrin dont je ne puis pénétrer la cause ; vous avez beau, tantôt prendre pour prétexte, ou l'extrémité de votre amie, ou des contretemps qui vous impatientent, ou quelques momens de mauvaise santé. Il y a quelque raison plus forte que tout cela dans votre ame, qui les produit. Toutes mes réflexions, ma grande connoissance du monde, me persuadent que vous avez quelque embarras que vous ne pouvez dissiper ; peut-être quelque engagement

qui vous pèse; peut-être quelque parti que vous voudriez prendre, & dont vous n'êtes peut-être pas bien d'accord avec vous-même. N'y a-t-il point, dans le monde, de remède à tous ces maux? Je suis prêt d'y entrer, aux dépens de tout ce qui est dessus la terre : je n'en excepte rien, car mon amitié pour vous n'a point de bornes; ce penchant naturel, ce goût que vous n'oseriez nier que j'ai pour vous, sont de plus sûrs garans de la vérité de mes sentimens, que tous les termes avec lesquels je les pourrois exprimer, qui sont toujours communs entre ceux qui parlent d'amour, & ceux qui le ressentent véritablement. Parlez-moi avec confiance, je vous estime trop pour vous accuser d'être fausse; mais je vous aime trop pour ne pas vous reprocher de n'être pas assez vraie avec moi. Ne vous étonnez pas de cet empressement à guérir vos noirceurs; vos chagrins sont devenus les miens; vous noircissez mon imagination : ne vaut-il pas

mieux que je rende à la vôtre cet agrément & ce brillant que je lui ai vus ? Travaillons pour le public ; il y perdroit trop, si votre imagination & la mienne prenoient le deuil en même temps. L'impertinence de M. de C.... acheva, hier au soir, d'en faire un habit tout complet à la mienne ; il y manquoit encore quelque point, il l'acheva hier à souper ; il me porta votre santé. M. le G. P.... se fit un plaisir de la boire. Il lui dit qu'en vous écrivant ce matin, il ne manqueroit pas de vous l'apprendre. C'est bien à un homme de cette espèce de faire les honneurs d'une personne comme vous. J'avoue que je n'y puis pas tenir. Comment imaginer que quelqu'un d'aussi hautain, d'aussi orgueilleux que vous, laisse prendre ces airs-là à un petit farfadet, tel que celui-là ! Vous pouvez juger par vous, de l'impression que cela fait sur un homme aussi glorieux que moi. Laissons toutes ces sottises ; mettons dans notre vie la joie, le plaisir, l'abondance

& la tranquillité. Je vous fis l'autre jour votre définition juſte ; trouvez bon que je vous faſſe la mienne. Je ſuis fait de ſentimens & de volupté ; vous avez fait naître les plus vifs qu'un mortel puiſſe avoir ; que l'autre en ſoit la digne récompenſe : en un mot, il n'y a que vous qui puiſſiez faire le bonheur de ma vie, comme il n'y en a point d'autre qui puiſſe avoir tant d'envie de faire le bonheur de la vôtre que moi. Adieu mille & mille fois ; j'irai vous voir ce ſoir : puiſſé-je vous trouver avec tous les agrémens que la joie vous donne !

XIe.

VOUS croyez peut-être qu'il n'y a que vous qui éprouviez la viciſſitude des choſes humaines ; je vais à mon tour faire un beau ſaut. M. de Vendôme a acheté une maiſon à l'autre bout du fauxbourg Saint-Germain, & il faut que je

quitte l'ombre de mes maronniers, les fruits de mes jardins, & ſur-tout mes figues, que le plaiſir de les partager avec vous me rendoit ſi chères; mais il vaut encore mieux ſe ſéparer de bonne grace de ces petits douceurs, que de quitter un prince, un bienfaicteur, un ami avec qui je vis, depuis quarante ans, dans le ſein de la confiance & de l'amitié. Ces ſortes de mariages de bienſéance, ſans être un ſacrement, ont la même force que les autres, & ſe peuvent quaſi auſſi peu diſſoudre. Quelques raiſons de conſolation que m'ait ſuggérées ma philoſophie, je n'en ai admis que celle que mon tendre attachement pour vous m'a fait enviſager, quoique dans le lointain, qui eſt le plaiſir d'habiter un quartier où, ſelon les apparences, vous devez paſſer votre vie. Un plus grand changement & un événement plus nouveau, eſt que je me diſpoſe à y bâtir pour moi une maiſon de cinquante mille écus. Nous ſommes dans ce temps des fées & des enchante-

mens. Ne ſoyez ſurpriſe de rien, ſortez ſeulement de........ Et qui vous a dit qu'Urgande & Melluſine ne ſe mettront pas en pièce pour vous. Gardez-vous bien ſeulement, quand vous ſortirez, de faire un ſigne de croix, de peur que tout cela ne diſparoiſſe, & prenez une confiance aveugle à la baguette du ſage Equif. Que ne donnerois-je point d'une heure de converſation avec vous! Car les myſtères de la cabale ſe développent mal par lettre. J'aurois trouvé des ſecours, des conſeils dans votre eſprit & dans votre amitié, & vous en auriez trouvé réciproquement dans la mienne. Adieu. M. de G...... m'a fait l'honneur de me venir voir hier; il m'a dit qu'il avoit été voir M....., chez M. le lieutenant de roi, depuis deux ou trois jours, & qu'il ne logeoit plus chez M. l'abbé de Vertot. J'irai voir après midi notre cher ami, dont perſonne ne connoît ſi bien le mérite que moi, & à qui je vous prie de faire mille complimens. Adieu encore

une fois. Je quitte la plume à peine, car j'aurois bien des choses à vous dire; mais il faut la quitter.

XIIe.

QUEL talent de plaire vous avez! Quelque accoutumé que j'y sois, je l'admire toujours. Vous mêlez à vos agrémens tant de naturel, qu'il semble que vous ne soyez née que pour la chose que vous faites. A vous voir hier à table avec M. le G. P., on diroit que vous avez passé votre vie avec le prince d'Auvergne & le duc de la Ferté; vous en fûtes, ce me semble, bien payée. Quelle marque d'estime, de confiance & d'amitié ne vous donna point M. le G. P.! Si votre suisse avoit été aussi poli, vous n'auriez pas pensé coucher dehors. Mon laquais m'a fait une peinture de vos embarras, qui m'a impatienté encore plus que jamais. Ma fluxion, sur mon œil,

continue, & me met d'une humeur à me pendre, ſi j'étois anglois. Je n'oſe ſortir, & le chagrin de ne vous point voir eſt le plus grand de tous mes maux. S'il continue, je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de me venir voir. Vous m'avez tant dit de fois que vous le feriez, quand il y auroit quelque raiſon pour cela; il n'y en a que trop; mais je ne veux point que ce ſoit cela qui vous détermine. Je ne vous en parlerai point, & vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Après que vous fûtes partie, que ne me dit point M. le grand-prieur, d'obligeanr pour vous! Que ne m'avez-vous, depuis quinze jours, voulu croire! Laiſſez-là tous vos tiédes amis, & comptez qu'on ne trouve qu'une fois en ſa vie une violente paſſion, une ſolide amitié, & une eſtime infinie jointes enſemble, & qu'avec cela on va bien loin. Adieu.



XIIIe.

QUAND j'entrai chez vous hier, je ne faiſois que vous aimer; quand j'en reſſortis, je vous adorois: quel moyen avez-vous employé pour cela? Tout ce qui auroit guéri l'amant le plus paſſionné, dans ce vulgaire d'amans que les gens qui poſſèdent, comme vous, la théologie ſublime de cet art, mépriſent fort. Qui jamais, autre que vous, a fait ſon amant fidèle & conſtant, par le récit de ſes fripponneries? M. de la Rochefoucault avoit bien raiſon de dire que les grandes paſſions ſont au-deſſus de la jalouſie; s'il nous avoit connus, il auroit fait cette maxime-là pour nous; s'il nous avoit entendus hier, je lui en ſervirois de preuve. Que vous connoiſſez bien le chemin de mon cœur! Achevez de l'apprendre; je deſire paſſionnément que vous ne vous y égariez jamais. Ma paſſion

ne vit que de plaiſir, mon amour ne ſe nourrit que de faveur : après cela, donner ma vie pour ce que j'aime, partager avec elle mon bien, ma fortune, tout ce que j'ai au monde; voilà ce que je ſais faire, & ce que je ferai pour vous. Quel joug ! quelle ſervitude vous impoſerois-je pour cela ! Vous laiſſer, vous prier de faire tout ce qui pourra vous plaire & vous divertir ſans réſerve ; moi, de mon côté, faire tous les plaiſirs, l'amuſement & le bonheur de votre vie ſans contrainte, avec des chaînes de fleurs ; voilà de quoi je vous convaincrai bientôt. Je m'en vais à l'opéra ; pendant que j'y ſerai, ne voudriez-vous point mon carroſſe pour aller voir madame de Réale, ou faire telle autre choſe qui pourra vous divertir, fût-ce pour faire une fripponnerie. Il ſuffira que vous me le renvoyiez dans la place du Palais-Royal, à huit heures. Adieu mille & mille fois. Ne craignez point de vous faire un maître ;

vous prenez le chemin de vous faire un esclave, & je le veux être jusqu'au dernier moment de ma vie.

XIVᵉ.

Enfin, me voilà revenu avec plus d'envie de vous voir que jamais; je la satisferois tout présentement, au lieu de ma lettre, si l'ébranlement du carrosse ne m'avoit donné un petit frémissement dans le pied, que je ne veux pas qui dégénère en goutte. Fiez-vous-en à mon impatience; elle vous doit être un sûr garant de la promptitude de mon voyage à Seaux. Le récit de mes amusemens sera plus court que celui de vos ennuis; mais que nous avons bien d'autres récits à faire! Combien de choses ai-je à vous dire! L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. Vous m'avez flatté quelquefois que je n'étois fait que

pour vous dire des choſes qui pouvoient vous plaire : voilà ce que je ferai encore mieux que jamais, au premier moment que je ſerai avec vous ; mais apprenez un peu à répondre, car je vous avertis que je ne puis plus parler tout ſeul. Vous m'aviez tant dit que vous n'auriez peut-être plus de paſſion ; je vous en trouve une des plus vives pour mon jardinier. Quoi donc ! trois ou quatre douzaines de figues tournent-elles la tête à une perſonne ſur qui tous les traits de l'amour, les ſoins, les R.... n'ont pu rien prendre : encore ſi c'étoit le jardinier des *Contes de la Fontaine*, & que vous fuſſiez dans votre couvent, je ne dirois mot. Quoi qu'il en ſoit, le voilà donc ſous votre protection. Graces à vous, je n'aurai bientôt plus de mes valets qui veuillent me ſervir ; tous me quittent pour vous : ce n'eſt pas la première fois que vous avez fait bien d'autres déſerteurs. J'ai trouvé votre lettre en arrivant, & bien que ce ne ſoit pas vous voir que d'entendre

parler de vous, elle m'a fait un plaisir si sensible, que je ne puis m'empêcher de vous tenir un compte infini de votre exactitude. Adieu mille fois. Imaginez quelque chose qui puisse vous faire plaisir; proposez-le moi en arrivant auprès de vous, voilà le moyen de me bien recevoir; car je mourrois de plaisir, si vous étiez un jour assez contente de moi, pour que je le fusse de vous. Adieu encore une fois.

XVe.

NOUS nous sommes assez prêtés au monde depuis trois jours; nous avons assez fait, vous les délices, & moi l'amusement des autres? ne vivrons-nous point un peu l'un pour l'autte aujourd'hui? Je ne dois qu'au hasard les momens que j'ai passés samedi au soir avec vous; vous n'eûtes jamais tant d'esprit, & ne me parûtes jamais plus aimable;

mais ne devrai-je jamais de pareils momens à votre attention ? N'eſt-ce pas les mériter que de les deſirer auſſi ardemment que je fais ? Je fis hier un dîner merveilleux avec madame la comteſſe de Veauce, le duc de Sully & l'abbé de Buſſy ; ils avoient de l'eſprit, tous ne cherchoient qu'à plaire ; mais que cela a été loin du brillant de cette converſation, de ces charmes inconnus qui me firent paſſer trois heures avec vous, plus courts qu'un quart-d'heure. Je meurs d'impatience de ſavoir comment vous ſerez logé à l'hôtel C.... Nous devrions bien aller voir enſemble l'appartement qui vous eſt deſtiné, pour tâcher enſuite d'arracher au bonhomme Fontanieu, quelques tapiſſeries de Pharamond ou de François I[er] ; ils ſeront trop heureux & trop honorés de vous meubler ; & ſi j'étois roi comme eux, je vous prêterois encore mon lit, avec toutes mes tapiſſeries. Adieu.

XVIe.

Que nous ſoyons, vous & moi, des augures qui ne peuvent ſe rencontrer ſans étouffer de rire de leur profeſſion ; que nous ſoyons des gens de bien ; que nous ſoyons des frippons, comme vous avez grand penchant à le croire : qu'importe du oui ou du non, ſi nous jouiſſons de cette douce fureur de nous voir, de nous chercher, de paſſer notre vie enſemble. Ne vins-je pas hier encore de l'autre bout de Paris, vous donner les ſeuls momens de liberté que j'aie ? je quittai la ducheſſe de G.... & une compagnie qui me plaiſoit infiniment, parce que vous me plaiſez davantage. Je reſtai avec vous juſqu'à dix heures ; j'y aurois reſté juſqu'à minuit, ſi nous avions été ſeuls, malgré la préſence d'un homme qui étoit trop fraîchement & trop abondamment poudré blanc, pour n'être pas ſuſpect.

Quelle vivacité, quel brillant dans notre conversation ! Quel éclat de rire ne fîtes vous point, quand je demandai si j'étois destiné toujours à périr par les mains des gascons : il ne l'entendit pas le bonhomme. Entre les gens aussi déliés que nous, cela ne vous échappa point. J'envie le plaisir de vous divertir : n'est-ce pas vous plaire ? J'ai lieu de croire que vous ne vous ennuyez pas avec moi : appelez cela coquetterie, penchant, goût, plaisir, sympathie, volupté, amour, passion, amusement, amitié, je vous laisse le choix des armes & des noms. Je crois qu'en bon françois cela s'appelle s'aimer. Ce je ne sais quoi, quel qu'il soit, au sortir d'avec ces belles dames, me fera vous aller donner le bon soir, dussé-je n'être qu'un moment avec vous. Que les gens de bien fassent mieux !



XVIIe.

Je servis hier votre ami comme vous le desirez, & comme il le peut souhaiter; pour parler plus juste je flattai & satisfis la bonté de votre cœur; j'ai bien peur que vous ne me forciez bientôt à en laisser faire l'éloge aux autres : cependant, il n'est personne sur la terre (je vous en atteste vous-même, & ce goût effréné que j'ai pour vous) qui méritât tant de s'en louer que moi. Je voulois hier vous rendre compte de tout ce qui s'étoit passé; mais M. l'ambassadeur de Sicile vint me voir à six heures, & me trouva de si bonne compagnie qu'il ne me quitta qu'à neuf heures, & soupa avec nous. Combien de fois je maudis le cas que l'on faisoit de moi, qui m'empêchoit d'être avec vous. Je vous ai ouï dire bien des fois, & vous me l'avez persuadé, que vous vouliez que votre

votre amant eût de la considération ; ce sentiment seul soutint mon amour-propre, & ce qui m'étoit indifférent pour moi, me devint précieux par rapport à vous. Ce n'est pas la première fois que je me suis apperçu que je vous aimois mille fois plus que moi-même ; bien que l'exagération soit le langage de ceux qui pensent comme moi, c'est toujours en moi le langage de la vérité. Adieu, je vous irai voir de bonne heure, car je suis menacé de vous quitter à sept heures.

XVIIIe.

Je vous envoie la réponse de notre tête calcinée, vous verrez par-là que nous n'avons qu'à nous arranger avec S..... J'irai vous prendre à sept heures & demie chez l'abbé de Vertot, ou partout où vous ordonnerez ; je m'en vais à cinq heures chez madame de Lambert ;

je vous offre mon carroſſe pendant que j'y ſerai, ſi cela vous eſt plus commode que de traverſer les tuileries par le ſoleil, que j'ai peur qui ne vous donne votre migraine: vivons & ne ſongeons qu'à nous divertir. Je veux faire tous les plaiſirs de votre vie, ſans mélange d'embarras ni de chagrin; j'en ferai le ſolide bonheur toutes les fois que vous le voudrez: faites un peu le mien; car tout n'eſt qu'un commerce dans la vie.

Et que pour nous Vénus forme une chaîne
D'amour ſans fin & de plaiſir ſans peine.

Avec cet équipage, croyez-moi, mon adorable, nous ne nous ennuierons point.

XIXe.

ENFIN je retrouvai hier ce charme de nos premières converſations, où beaucoup d'eſtime, aſſez de ſympathie dans la façon de penſer, & dans le tour de l'eſprit; un peu d'envie de

me plaire m'attira votre confiance, faveur dont je me glorifie; achevez de la prendre toute entière, connoissez-moi une fois tel que je suis dans toute mon étendue, & vous serez la personne du monde la plus heureuse, & moi le plus content. Après les explications que nous eûmes hier, on ne me dira pas que j'aime mon idée. Vous vous montrâtes telle que vous êtes, & voilà comme je vous demande; je vous adore, libertine, coquette, fripone, avec tous vos défauts & tous vos agrémens. Me peut-on reprocher, avec cet aveu, que je vous aime en dupe; c'est M. D. L. toute entière, comme elle est, son esprit, sa figure, pour qui j'ai un goût infini: que d'autres avec toutes leurs perfections & leurs beautés me plaisent autant, je les aimerai de même. Mes fureurs sont calmées, je suis précisément dans l'état où vous me demandez; où occupé de faire tous les plaisirs de votre vie, de vous fournir des comtes d'Albert, de

vous passer des G. P...... si vous le voulez, de vous ramasser autant d'amans qu'en eut Penélope; ne vous contraindre jamais, & vous laisser faire tout ce que vous voulez. Je veux toujours recevoir de vous, comme une grace, comme une faveur, tout ce que vous voudrez faire pour moi, sans vouloir jamais prendre de droit ni affecter la moindre autorité avec vous. Avouez au moins qu'il faut que vous soyez de bien méchante humeur, si vous ne trouvez quelque moyen de vous accommoder de ce projet. Adieu, mandez-moi quel est votre arrangement & je l'exécuterai.

XXe.

NOUS voici dans le temps des prodiges, une truie est accouchée à Clichy d'un éléphant. Vous me parlâtes hier d'un enfant qui n'a pas encore tout-à-fait cinq mois, & qui a déjà une grande

barbe blanche; pour lui donner un acoutrement bienséant à sa vieillesse, vous lui donnâtes même un collet monté; moi qui veux aussi y mettre quelque chose du mien, & ne pas vous laisser toute seule l'habiller, j'y ajouterai un chapeau pointu: avec cela si nous le montrions à la foire, nous ne laisserions pas de gagner quelque argent. Il faut rire avec vous, c'est le seul bon parti, c'est du bien perdu d'y mettre plus de sérieux, & jusqu'ici je n'ai perdu ni mon temps, ni ma peine; il est trop tard de commencer, l'un & l'autre m'est trop cher pour les perdre. Mandez-moi ce que vous voulez que je fasse pour mademoiselle de S..... & je l'exécuterai encore avec plaisir.



XXIe.

Je ne puis attendre, jusqu'à ce soir, tranquillement à savoir l'état de votre santé, & comment vous avez passé la nuit. Je dois voir Fagon à midi, & mes attentions pour vous ne me laissent pas un moment en repos; c'est le tourment de ma vie: mais il est si doux, qu'il passe tous mes plaisirs. Je vous convaincrai peut-être à la fin combien tendrement & véritablement je vous aime.

XXIIe.

J'aurois plus d'empressement à vous mander des nouvelles de ma santé, si elles étoient meilleures; mes maux augmentent & ma patience diminue; c'est une vertu dont je n'irai point chercher

le magasin chez vous (je ne prétends point vous insulter) ; la provision que j'en ai est encore moindre que la vôtre. Je passai hier l'après-midi à faire le bel esprit entre M. de Longepierre & des Jésuites qui m'étoient venu voir ; j'aurois eu autant besoin de votre secours pour soutenir la conversation, que vous eûtes besoin du mien avec l'abbé Conty. Je suis si abattu & si misérable que je n'ai pas la force de vous rien dire. Adieu.

XXIIIe.

QU'EST-CE qu'ordonnent vos fantaisies pour la journée d'aujourd'hui, car, pour le lendemain, elles le connoissent aussi peu, & n'en ont pas davantage de souci que vous ? Eh bien ! jouissons du présent ; s'il fait beau, arrangeons notre promenade pour demain. Voulez-vous sortir ? Allons voir S.... ou madame de Lambert, ou tout ce que

vous aimerez le mieux. Avez-vous bien dormi ? Etes-vous de belle humeur ? Nous causerons & nous rirons. Quand vous voudrez me paroître aimable je vous aimerai, quand vous ne le voudrez pas je vous laisserai. Flatter tous vos desirs, servir vos goûts, ne jamais vous contraindre, ne vous aimer guère, vous laisser ennuyer quelquefois pour vous divertir davantage : voilà mon systême, le plan de la plus aimable vie du monde, & le modèle d'un espèce de chaîne de rose qui ne pèse guère. Elle me fait souvenir de ces honnêtes forçats, qui se promènent, sur leur parole, sur le port de Marseille, & ne portent d'autre chaîne qu'un petit anneau de fer blanc au pied, pour marque de leur esclavage. Plaire un moment vaut mieux que dix ans de passion & d'attachement. Ne vous étonnez pas de me voir si dégagé dans mes maximes ; je fus hier trois heures avec le comte d'Albert ; je mourois d'envie de vous aller voir après ;

mais je crus que c'étoit trop d'avoir laiſſé corrompre ma vertu toute l'après-dînée, & d'aller achever d'aller la perdre le ſoir avec vous. Adieu, je vous dirai tantôt bien des choſes.

XXIVe.

Je vous croyois à l'autre bout de Paris à ſouper quelque part en fête, quand on me rendit hier au ſoir votre lettre, en ſortant de chez Madame du Maine; le cœur me battit; j'eus peur qu'il ne vous fût arrivé quelque choſe: vous me faites connoître la crainte que je n'avois jamais connue pour moi-même. Pourquoi ne me pas dire que vous alliez ſouper chez madame de Livry; j'en devinai la cauſe, mais je ne ſaurois vous pardonner de m'avoir ôté ce moment que j'euſſe paſſé avec vous; car j'y aurois été ſouper. Comment va votre rhume? Je ne ſaurois attendre à en ſavoir des nouvelles juſqu'à ſix heures

& demie que j'irai vous prendre chez votre ami. Que ce moment d'impatience eſt cher à mon cœur ! que je chéris ce qui me fait ſentir mon amour ! que mon attachement me plaît ! mais combien me plairoit-il davantage ſi j'oſois m'y abandonner ! Deux triſtes réflexions importunes viennent ſuſpendre malgré moi ce penchant qui m'entraîne vers vous ; je n'oſe m'y fier ; les engagemens que vous avez ne ſont point aſſez forts ; mes chaînes ſont douces & légères, mais je ne les trouve pas aſſez ſolides ; une abſence, un caprice, peut-être une jalouſie, mes fataiſies que je crains moi-même, un goût, tout peut les rompre. Je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de mettre encore quelque choſe entre nous qui nous empêche de nous ſéparer jamais. Que ne perdrions-nous point réciproquement ; moi, mon amour & mon goût ; & vous, le bonheur de votre vie que je voudrois faire au péril de la mienne.

XXVe.

VOUS avez oublié que je vais ce ſoir à Clichy ; je vous l'ai dit pourtant hier : ainſi je n'irai point aux Tuileries. Votre amie qui doit venir vous prendre peut manquer, & qui ſait quand elle viendra, ſi elle n'aime pas autant ſes chevaux que madame de Vauvray ? Je ne veux point haſarder que vous vous ennuyiez un moment ; je connois vos impatiences ; je vous envoie un carroſſe, dont vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; s'il vous ſert, j'aurai fait une choſe utile à votre ſatisfaction ; ſi vous ne vous en ſervez point du tout, j'aurai ſatisfait le ſentiment de mon cœur, qui, pour vous épargner une peine, ou vous procurer un plaiſir, donneroit tout ce qu'il a au monde. Je ne me ſens plus de mon torticoli ; & quel torticoli n'auroit point diſparu ? quel col ne ſe feroit point redreſſé à la ſortie que vous me fîtes

hier? Vous croyez peut-être que je fus fâché; je n'ai jamais été si aise. Je bénis cent fois ce qui m'avoit empêché d'assister aux apopléxies métaphysiques de l'abbé Conty; je n'aurois pas joui de ce mouvement de vivacité avec lequel vous vîntes me gronder. Qui est capable de vous impatienter, peut bien une autre fois être capable de vous plaire; il n'est rien que je redoute tant que votre indifférence.

XXVIe.

MADEMOISELLE de G..... m'attend ce soir à sept heures, pour me faire des remercîmens qui ne sont dûs qu'à vous. Je ne veux prendre le bien de personne; vous devriez venir les recevoir, ou du moins les partager avec moi. Si vous le voulez, je vous irai prendre à sept heures; si vous ne le voulez pas, j'irai avec le chevalier: sa fortune est votre ouvrage. Il a fallu

toute l'envie que j'avois de faire quelque chose qui vous plût, pour employer la chaleur nécessaire à la faire réussir. Je ne vous ai jamais dit les difficultés que j'ai rencontrées, parce que je ne trouvois rien d'impossible, & que l'occasion de vous plaire me tenoit en cela lieu de récompense. J'ai cherché à payer, non votre dette à la maison de G....., mais la mienne particulière, d'avoir élevé & formé ce que j'ai jamais trouvé de plus estimable & de plus aimable. Voilà ce que j'avois une fois à vous dire en ma vie sur l'affaire du chevalier de G....., dont je ne vous ai jamais parlé. Adieu. J'espère que le sommeil aura dissipé la mauvaise humeur où je vous ai laissée.



XXVIIe.

QUOI donc ! eſt-ce une conſpiration de tout l'univers réuni pour m'éloigner, pour me ſéparer de vous, les uns d'une façon, & les autres de l'autre? Les préventions de mon cœur me défendroient aſſez, ſi vous n'entriez vous-même plus avant que perſonne dans la conjuration pour me détacher de vous. Il y a un ſiècle que je ne vous ai vue; il y a ſept jours que je n'ai reçu de lettre de vous; vous ne me faites pas ſeulement réponſe; & il n'y a que quinze jours ou trois ſemaines que, quand des contre-temps s'oppoſoient à nous voir, vous m'écriviez la première, & ſongiez à prendre des arrangemens pour ſurmonter ces obſtacles. Vous m'avez promis de me venir voir aujourd'hui. A quelle heure voulez-vous mon carroſſe? Que ce ſoit à cinq heures, vous irez voir

votre amie malade au sortir d'ici ; car si vous y alliez devant (comme il vient souper beaucoup de gens ici), ils viendroient encore nous importuner comme ce malheureux Commandeur d'enfer y vint il y a quelque temps : surtout, ne venez pas me voir, parce que vous me l'avez promis : je vous rends votre parole ; mais venez-y, ou avec quelque sentiment d'amitié pour l'homme du monde qui vous a jamais le plus tendrement aimée, ou avec quelque sentiment de plaisir & de goût d'être avec quelque chose qui vous plaît ; venez telle que vous me parûtes hier. Que votre personne, que votre air, que votre ajustement me plut ! Si Hélene étoit revenue avec tous les attraits où Pâris la trouva, elle ne m'auroit pas tant charmé. Comme j'aime quelquefois à vous dire des vérités dures, je crois que vous êtes moins belle qu'elle ; mais je suis sûr qu'elle ne fut jamais si gracieuse ni si aimable que vous : si elle

avoit été aussi capricieuse & aussi quinteuse, je doute fort que Pâris se fût tant empressé d'enlever une telle maîtresse, à moins qu'il n'eût été aussi amoureux que moi. Adieu. Je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré de venir ici; nous n'avons jamais tant eu besoin de nous voir.

XXVIIIe.

VOICI la crise de votre vie & le moment le plus important au bonheur de la mienne; cela est assez de conséquence à notre amitié pour pouvoir parler une heure ensemble sans être interrompus. Faites un arrangement pour venir me voir; les noirceurs où vous me vîtes hier continuent, le temps n'en est que le prétexte, & la raison est la situation bizarre & incertaine où je vois quelqu'un que j'aime autant que vous.

XXIXe.

CALMEZ vos inquiétudes, diſſipez vos noirceurs, vous trouverez en moi tous les ſecours de l'amour & de l'amitié; l'effort que je fais pour vous écrire de ma main, vous marquera mieux qu'une lettre de ſix pages les vrais ſentimens de mon cœur. Mandez-moi s'il y a quelque choſe de nouveau.

XXXe.

JE ſuis comme un homme frappé de la foudre, qui doute quelque temps s'il reſpire ou s'il eſt mort. Parmi les maux dont je ſuis accablé, ma fluxion étant conſidérablement augmentée par l'agitation, je ne ſuis occupé que de vous & de votre ſituation. Où allez-vous? Que devenez-vous? Si vous avez un moment,

paſſez ici, vous trouverez tous les ſecours & toute la conſolation que vous devez attendre de l'amitié d'un homme tel que moi. Si vous ne pouvez venir je vous les offre, diſpoſez ſans réſerve de tout ce que j'ai au monde comme du vôtre; je ne recevrai jamais de marques plus eſſentielles de votre amitié que quand vous voudrez vous ſervir de la mienne. Adieu mille & mille fois, je ferois tort au ſentiment de mon cœur pour vous, ſi je m'amuſois à l'aller répandre en vaines paroles.

XXXIe.

QUAND je vous dis le plus tendre & le plus triſte adieu que j'aie jamais dit à perſonne; je ne croyois pas avoir autant beſoin de mon courage & de ma fermeté que vous; cependant depuis que je vous ai vue, l'humeur de ma goutte m'eſt entrée dans les yeux avec une telle violence & des douleurs ſi

effroyables, qu'il a fallu toute ma dureté, plus que ſtoïque, pour les ſupporter. Au milieu de mes maux, je n'étois occupé que des vôtres, & je ſentois au fond de mon cœur que j'aurois ſouffert plus tranquillement ſi vous aviez été plus heureuſe. Tant que j'ai été dans cet état pitoyable, je n'ai point voulu vous donner de mes nouvelles, ni vous demander des vôtres : les grandes douleurs, il en faut convenir, laiſſent peu de place au ſentiment. La nature a pour moi fait un miracle cette nuit par un déluge d'eau qui m'a coulé des yeux pendant dix heures ; toutes mes douleurs ſe ſont appaiſées & je me crois guéri. Je n'ai pu reprendre quelque attachement pour la vie, dont j'ai cent fois ſouhaité la fin, ſans me ſouvenir de tout celui que j'ai pour vous le plus vrai & le plus tendre qui fut jamais. Ne trouverons-nous point quelque moyen de vous réconcilier avec la fortune, comme je viens de me réconcilier avec la nature ?

XXXIIe.

Je vous écrivis avant-hier, outré encore de dépit contre vous; ferai-je assez heureux pour vous avoir écrit une lettre qui vous ai fort déplu? J'en aurois de la joie & ne pourrois m'en repentir. Je n'aurois point le talent quelquefois de vous plaire, si je n'avois celui de pouvoir quelquefois vous fâcher. N'est-ce pas de vous que je tiens ces malheureuses maximes de vos inégalités & de votre humeur? que j'ai reçu ces exemples? Si la nature ne vous avoit donné cet art, Ovide vous l'auroit appris. Que je me repens de vous l'avoir donné! n'en saviez-vous point assez déjà, sans que ce frippon-là & moi achevassions de vous gâter? Croyez-moi, qui vous aimeroit toujours ne vous aimeroit guère. Que je vous haïssois en partant de Seaux! que j'aurois de plaisir à vous retrouver

ces haut & bas, ces mouvemens d'impatience, de ſatisfaction, de mécontentement ! La bizarrerie de toutes mes fantaiſies n'eſt-elle pas le coin véritable où l'amour eſt marqué ? Sur-tout je ne veux vous voir de ma vie dans cette maudite échaguette que vous habitez : on y monte avec une peine extrême, on en deſcend avec un péril infini, enfin c'eſt une ſpélongue qu'habitent éternellement l'indifférence, l'incomplaiſance & la dureté : pour votre petit appartement d'en bas, c'eſt le ſéjour des graces & des ris. Le temps de mon retour s'approche tous les jours, & je m'en irai précifément le quinze. Ne trouverai-je point en ce temps-là quelques diſpoſitions à votre retour à Paris. J'ai proportionné mon magaſin de patience ſur le vôtre ; elle peut aller juſqu'à la St. Martin. Des voyages de S......, quelque ſéjour que fera M. le G. P., pourront adoucir la longueur de cette abſence : mais à la St. Martin il faut

périr, & l'on ne voit point de patience, fût-elle montée ſur des palfrois, comme dit Sarazin, aller plus loin. Adieu mille & mille fois.

XXXIII°.

Je ſuis très-inquiet de votre mal d'yeux, & je connois trop de quel prix ſont les yeux pour vous, pour que mon inquiétude ne devienne pas une véritable affliction. La lecture & l'écriture ſont les ſeuls amuſemens de la plus malheureuſe vie dont l'injuſtice de la fortune puiſſe perſécuter le mérite. Ne vous étonnez pas de la noirceur de ma lettre, je ſuis agité des furies & déſeſpéré. J'ai voulu aller hier à S....., j'ai voulu y aller encore aujourd'hui ; on ne l'a jamais voulu ſouffrir. J'ai un rhume affreux, & je crois que c'eſt une portion de l'humeur de ma goutte. Le ciel ne ſe laſſera-t-il pas bientôt de nous per-

sécuter? disgrace, contretemps, absence, dureront-ils toujours? Encore si nous avions contribué à nos maux, je les supporterois plus patiemment; mais le malheur des autres, à quoi nous n'avons rien contribué, fait tous nos chagrins. Sur-tout, & je vous en conjure, par tout l'attachement que je vous ai juré, & par quelque amitié que vous me devez, ne me soupçonnez ni de peu d'empressement pour vous, ni d'artifice: je suis incapable de l'un & de l'autre, & vos soupçons me seroient plus insupportables que tous mes maux; ils finiront. Réservons-nous pour une meilleure fortune; plaignez-moi autant que je vous plains. Voilà des temps affreux, & vous ne pourrez plus vous promener. Qu'allez-vous faire? Je partage ici tous vos ennuis, & je ne saurois m'accoutumer à penser que quelqu'un que j'aime autant que vous soit aussi malheureux. Quelle bizarre destinée nous unit & nous sépare! Vous n'avez point assez

de liberté pour venir à Paris, je n'ai point assez de santé pour aller à S.... On me traîna dimanche à la comédie, pour voir jouer par Mlle Lecouvreur, Atalide dans Bajazet; que je vous y souhaitai ! je me faisois un vrai plaisir d'en faire le lendemain une dissertation avec vous; au lieu de cela je n'y rencontrai qu'un rhume. Je suis si chagrin que je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Adieu, ne m'écrivez point, ne forcez point vos yeux, c'est vous dire assez que tout ce qui vous touche va cent fois devant tous les plaisirs de ma vie. Mais dites bien seulement des nouvelles de vos yeux à celui qui vous portera ma lettre.

XXXIVe.

VOILA des temps affreux, & je serois assez bon pour plaindre vos ennuis, si vous ne m'aviez laissé entendre que vous

avez

avez de quoi vous passer de nous tous, quand vous avez Faune & Sylvain à votre service. Tant que vous aurez de pareils adorateurs, croyez-moi, ne regrettez ni demi-dieux ni bergers. Le comte d'Albert, tout demi-dieu qu'il est, & moi, le plus tendre & le plus fidèle de tous les bergers qui ont jamais habité les rives du Lignon, nous ne valons pas le moindre petit Satyre. Il faut que quelque chèvre-pied étranger, charmé de vos appas, soit venu des bois voisins s'établir dans le parc de S.... pour vous entretenir quelquefois; car dans la revue que j'ai faite de toute la compagnie de S.... & de toute votre maison, j'y trouve peu de Satyres. S'il avoit été question de quelque expédition nocturne, de vitres cassées, ou de portes enfoncées, j'aurois tout d'un coup trouvé sous ma main D....; mais je ne sais pas s'il réussit dans les bosquets comme il fait dans une chambre. Quoi qu'il en soit, j'attendrai votre histoire avec impatience, & je l'écouterai avec plaisir. Belle demande!

si je serai de belle humeur dès que je serai avec vous, & que vous voudrez mettre en usage ce charme vainqueur dont je ne puis me défendre, non plus que douter des agrémens de la narration sur les moindres discours où votre imagination jette des fleurs avec largesse, sans rien ôter de la justesse & des graces de l'invention.

Ne vous étonnez pas de me retrouver dans ma gaîté & dans ma vivacité naturelles; je sens à tout moment rapprocher le plaisir de vous voir. Mon accès de goutte est passé. Il semble que la nature ait pris plaisir à me donner seulement, par un peu de mal, des espérances de santé & de vie, dont j'atteste le Ciel que je ne desire la durée que pour faire le plaisir & le bonheur de la vôtre. Adieu.



XXXVᵉ.

TOUTE notre affaire eſt bien arrangée; c'eſt-à-dire, la vôtre: Vous aurez le comte d'Albert ici à ſix heures. Convenez au moins que ſi je ſuis un grand capitaine pour les diſpoſitions, je ſuis le meilleur homme du monde, & un amant qu'il faudroit brûler pour en garder les cendres. On montreroit mon urne dans le tréſor du temple de Cythère, tout auprès de celle du bon comte de Chabanne. Il s'éleva hier, à notre ſouper, de grands problêmes ſur la galanterie & ſur les paſſions, & j'eus le plaiſir de me voir tout d'une voix reconnu pour homme de bien, vrai, plein de paſſion & de ſentiment, & le comte d'Albert déclaré abominable; il ſeroit, en effet, ce qu'il y a de plus exécrable ſur la terre, ſi vous n'y étiez pas. Je ſoupai hier avec M. de Boulainvilliers, qui m'aſſura que tous les aſtres

qui avoient préſidé à ma naiſſance, m'avoient fait tout exprès pour quelqu'un d'auſſi extraordinaire que moi. Ne devineriez-vous point qui ce pourroit être ? Adieu, je vous enverrai mon carroſſe à cinq heures préciſes.

XXXVIe.

Je pars à deux heures & demie avec M. le G.... P..... pour une viſite aux Chartreux, & une autre aux Invalides ; j'aimerois autant m'embarquer pour Miſſiſſipi. Mais ce bon frippon que vous avez mis à ma ſuite, & qui ne me quitte plus, me prêtera ſes ailes pour revenir chez moi vous attendre : c'eſt le ſeul uſage que j'en ferai jamais avec vous. Je vous enverrai mon carroſſe à quatre heures. Je n'ai pas beſoin de vous dire que vous en ferez tout ce qu'il vous plaira : car je n'ai plus rien à moi dont vous puiſſiez avoir beſoin. Ne venez qu'à

ſix heures ; & ſi par haſard, à quelque inſtant près, je n'étois pas revenu, ce que je ne crois pourtant pas, vous trouverez un valet-de-chambre, des bougies & du feu dans ma chambre, & ſur mon bureau un recueil de toutes mes folies qui pourront vous divertir un moment ; elles auroient tout leur agrément, ſi je les avois toutes faites pour vous. Adieu mille fois. On ne peut vous voir ſans découvrir toujours quelque talent nouveau ; & je fus ravi hier au ſoir de retrouver Molière qui, par la force de la métempſycoſe, eſt entré dans une perſonne que j'adore.

XXXVIIe.

Si vous m'avez ſacrifié hier à votre plaiſir, je m'en réjouis avec vous, & vous en remercie ; vous n'avez fait que ce que je ſuis prêt de faire moi-même en toutes ſortes d'occaſions. Pour vous,

brillant ! quelle vivacité ! quelle joie ! quel enjouement ! Ce fut le chef-d'œuvre de l'eſprit & de l'imagination. Mais mon Dieu ! croyez-vous de bonne foi qu'une telle converſation puiſſe être entre des gens indifférens ? Malgré tous vos beaux diſcours, tous ſes beaux principes ; malgré vous, malgré moi, & toutes mes belles réſolutions, reconnoiſſons la main de la nature qui ſème une ſecrette intelligence entre nous, des rapports, un attrait de plaiſir, de la ſympathie qui n'eſt point avec d'autres. Voulez-vous que nous démentions la volonté du ciel ? Vous n'oubliâtes pas une des raiſons qui doivent me détacher de vous ; vous me débitâtes des principes abominables, propres à vous faire déteſter : vous le fîtes avec tant d'agrément, tant de fineſſe d'eſprit, tant de délicateſſe, que vous en fûtes cent fois plus aimable à mes yeux. Tout ce qui devroit nous ſéparer me rapprocha de vous : que faire, que dire à tout cela ? Je ne le ſais pas moi-

même. Je consultai le comte d'Albert, l'oracle en pareille matière. Nous caussâmes plus d'une heure ; j'en ressortis confirmé par lui dans mes opinions, & dans la fausseté des vôtres. Que conclure de tout cela ? Sinon que nous sommes des fous, des frippons, avec tout cela ce qu'il y a de plus aimable, de meilleur dans le monde, qui ne sauroit se passer l'un de l'autre, & qui ne sauroit vivre ensemble par le bizarre, l'inexplicable que vous y voulez mettre : cela finira encore par quelque chose de plus singulier que tout le reste, qui est que je vous quitterai absolument, parce que je vous aimerai trop. Il faut encore plus d'une conversation pour vuider tous ces procès-là ; mais je vous la promets plus vive, plus enjouée encore que celle d'hier au soir. Je veux vous servir à votre mode ; je veux vous plaire, vous aimer comme vous voulez l'être, sans vous contraindre jamais sur aucun de vos goûts, avec un libertinage qui fasse pourtant tous les

plaiſirs de votre vie & la douceur, choſe dont je ne puis m'empêcher d'être occupé, malgré vous. Je vous réſerve une converſation à mourir de rire, quand je vous repréſenterai au naturel l'entrée & la ſortie que nous fîmes hier dans la chambre de madame D..... Je ſerai avant ſix heures à......

XXXIXe.

C'EST bien à moi à me mêler de ſacrement. Je paſſai hier tout le jour à parler de mariage, & à en raccommoder un qui avoit le col rompu : que cela me réuſſit mal! J'en perdis le plaiſir de vous voir. Tout ce qui me conſole un peu, c'eſt qu'il venoit beaucoup de gens ſouper ici, & que ce malheureux devoir qui nous aſſaſſine vous & moi, chacun de notre côté, m'eût obligé à vous quitter de bonne heure. Nos devoirs réciproques me pèſent : bien que les miens ſoient

plus volontaires & plus relâchés que les vôtres, ils obligent également les gens qui connoiſſent les bienſéances, & qui ont le cœur bien fait. Que j'aime ces ſoirées! Que le charme d'être avec vous, la confiance, le brillant mutuel de nos converſations prolongent des heures entières, ſans en ſentir couler les momens! Les fureurs de R.... me plaiſent, quand il me voit arriver ſi tard; il commence à me traiter avec beaucoup d'aigreur: plus il me haïra, plus je vous aimerai. Pouſſez-le juſqu'à m'empriſonner, & je vous adorerai. Vous m'avez flatté du plaiſir de me venir voir demain; j'attends ce moment avec impatience: cependant, je vous rends votre parole pour jouir du plaiſir de vous voir; non parce que vous me l'avez promis, mais parce que cela vous plaira. Cette délicateſſe eſt chère à mon cœur, qui conçoit une douce eſpérance de ſouper mardi avec vous. Je viens d'envoyer chez madame de Vauvray, pour en être plus ſûr; je vous en

dirai ce ſoir la réponſe. Le comte d'Albert, qui en doit être, me le manda dès hier. Je vous menerai, je vous ramenerai; je vous verrai, je vous entendrai. Soyez auſſi aimable que vous pouvez l'être pour moi : que je vous aimerai! Voilà une lettre de madame de Vauvray, que je vous envoie, qui, de ſon côté, m'écrit tandis que je vous écrivois.

XLe.

Les aveugles voient ; c'eſt le premier miracle qui s'eſt fait en notre faveur depuis quelque temps : il s'en eſt fait aſſez d'autres contre. L'œil de M. le grand-prieur s'eſt guéri de concert avec les miens, & nous donne le moyen d'aller demain coucher à Seaux. Je préviens le plaiſir de vous voir par celui de vous le mander. Je rends graces aux Dieux de cet arrangement qui me fait paſſer avec vous le premier jour de lumière & de

ſanté qu'ils m'ont rendu, ſans quoi je leur ſaurois peu de gré de leurs bienfaits. Quel ſacrifice ne leur ferai-je point! quand ils voudront bien finir votre exil & notre éloignement! Je ſais d'original que l'on cherche ici une gouvernante pour mademoiſelle D. M. Si l'on veut la trouver promptement, que l'on me charge de cette commiſſion; je me flatte que vous répondrez de mon empreſſement. Je prends mes précautions par avance. Que vous me trouverez rouillé demain! Cet eſprit, qui a eu quelquefois le don de vous plaire, eſt abſolument nul; & j'ai perdu l'uſage d'une langue que je ne parlois que pour vous & qu'avec vous. Votre ſolitude n'aura pas fait le même effet que la mienne : vous aviez de plus grands magaſins. Quoi qu'il en ſoit, devenons plus heureux, & nous aurons bientôt repris tous nos agrémens: c'eſt un nuage qui ne fait qu'obſcurcir la clarté d'un beau jour, & un peu de cendre jetée ſur un braſier. J'attends le

jour de demain avec une impatience proportionnée à la douleur que je sentis en vous disant adieu. Réservons-nous pour une meilleure fortune, & elle arrivera sûrement. Je n'oublie rien pour en jouir, ou pour exprimer plus juste le sentiment de mon cœur, pour vous en faire jouir. Adieu mille & mille fois.

XLIe.

J'ENVOIE savoir des nouvelles de votre santé, & si votre courage a un peu repris le dessus de vos douleurs & de vos chagrins. J'ai essuyé en ma vie quelques séparations douloureuses; je n'en ai jamais essuyé une qui ait fait une impression si vive sur mon cœur, que quand je vous dis adieu l'autre jour en partant pour mes grands voyages. J'ai laissé au moins ce que j'aimois dans l'abondance & dans un état heureux (à notre absence près); mais je vis partir l'autre jour en

vous, ce que j'aime le plus au monde, & ce qu'il y a de plus malheureux. N'est-ce point assez ? Vous m'avez fait faire en partant une chose indigne de vous, de moi, de la passion & de l'attachement que j'ai pour vous ; je ne vous le pardonnerai jamais. Pourquoi faut-il que je souffre que vous abusiez du pouvoir que vous avez sur moi, que je vous laisse jouer le rôle d'une reine, & que vous me fassiez jouer celui d'un gredin ? je saurai bien prendre ma revanche. Il n'est pas temps de vous faire une querelle quand il y a tant lieu de vous plaindre. Je me forçai hier à sortir pour aller voir notre brillant, cela m'a r'aigrit ma fluxion qui étoit quasi guérie. Mais il m'importe, je voulois satisfaire une impatience qui va devant ma santé. Au reste, il est venu beaucoup de gens me voir ; j'ai mis sur le tapis sans affectation la question dont nous avions parlé ; on est convenu qu'il ne falloit pas que M. D. M. quittât la partie, & se tînt à la campagne où elle sera cent fois plus observée

qu'à Paris, où un voyage de qui que ce soit sera toujours pris pour un dessein, où en effet elle sera totalement oubliée, où, dans un mois, elle ne sera plus comptée pour rien. M. L. C., que l'on disoit aussi devoir se retirer à R., a pris le parti de rester par le conseil de ses amis. Bien que le plaisir de vous revoir à Paris pût faire soupçonner la sincérité de mon conseil, j'atteste le ciel, je le donne comme je le pense. Dès que je le pourrai, j'irai à Seaux, & je vous défie de douter de l'envie extrême que j'en ai. Madame de Vauvrai m'est venu voir & m'a chargé de mille complimens pour vous. J'ai fait à l'égard de madame de Livry ce que vous m'aviez ordonné. Adieu mille & mille fois. N'y a-t-il aucune espérance de vous voir? Calmez vos déplaisirs; c'est trop dire, suspendez-les au moins, & comptez sur un attachement & une amitié de ma part, que l'absence & le temps n'effaceront jamais.

XLIIe.

COMMENT, de votre côté, m'avez-vous pu croire coupable de la moindre négligence & du moindre tort à votre égard ? Cela ne peut être & ne sera jamais. Mais comment, de mon côté, aurois-je pu penser que vous auriez cherché Rémond pour lui faire confidence de mes torts imaginaires & de vos plaintes ? J'ai été souvent fâché & piqué dans ma vie ; je vous avouerai, avec cette vérité dont je fais profession, que je ne l'ai jamais été au point où je le suis. Cet honnête homme trouva hier le chevalier de C. H. au Palais-Royal, & lui dit qu'il avoit été à Seaux avec des airs que je ne puis souffrir ; qu'il y a long-temps que vous vous étiez plaint de n'avoir point entendu parler de moi, & qu'apparemment je ne voulois plus de commerce avec des proscrits. Me voilà donc livré au public ; car ce qu'il a dit

au Chevalier, il l'a déjà dit à la moitié de Paris, & a parlé de moi comme d'un homme qui manque de tendresse & d'attachement pour vous, qui trahit celui dont je fais profession depuis vingt ans pour Madame la duchesse du Maine, & qui manque d'amitié pour mes amis dans leurs malheurs. Certes, voilà un portrait qui ne me ressemble guère. Et par qui, grand Dieu! est-il fait? Par vous. Et à qui est-il sacrifié? à ce que je méprise le plus au monde & à ce que je dois le plus haïr. Je n'en veux d'autres juges que vous. N'ai-je pas assez de mes maux & de votre absence, me falloit-il encore ce chagrin là? Je vous atteste, si je connois avec vous l'usage des plaintes, des tracasseries & de la gronderie; mais comment la délicatesse de mes sentimens pour vous peut-elle souffrir sans murmurer de voir sacrifier indignement le plus honnête homme de France, & le meilleur de vos amis à Rémond? C'est tout dire; je vous avois tant prié de ne jamais lui nommer mon

nom, comme je vous avois dit que je ne lui nommerois jamais le vôtre! Il y a un an qu'il n'oublie aucune ſorte de fripponnerie pour nous brouiller enſemble; vous ferez ſi bien qu'à la fin il y réuſſira. De quoi je ſuis encore le plus outré, c'eſt que cela m'arrive dans le temps que mon laquais m'apporte une lettre de vous dont j'étois charmé par les ſentimens d'amitié qui y paroiſſent, qui peuvent ſeuls faire le plaiſir de ma vie, & contribuer au bonheur de la vôtre. Adieu. En voilà trop ſur une ſi déſagréable matière; je n'ai pas la force de vous rien dire. Dans un homme auſſi vrai & auſſi naturel que moi, quand le cœur eſt bleſſé, il ſe refuſe dans ce moment aux expreſſions de paſſion & de tendreſſe, dont il a toujours tant de penchant à ſe ſervir avec vous, & dont il reprendra aiſément l'uſage.



XLIIIe.

Vous établîtes hier au soir pour principe qu'il falloit vous croire aveuglément, parce que la vérité avoit pour vous quelque chose de si sacré, que vous étiez incapable jamais de l'altérer. Je l'adopte, je le reçois avec plaisir, je le chéris ce principe-là ; ce sera le solide fondement du repos de ma vie & de mon attachement pour vous ; il calmera toutes mes inquiétudes & dissipera toutes mes fantaisies. Enfin ce sera le sceau d'une paix éternelle entre nous. Quel plaisir de voir un oracle toujours vrai, toujours infaillible, que l'on puisse consulter sur tous les mouvemens de son ame ; je ne crois pas que dans tous les livres des oracles de votre ami Fontenelle, il s'en trouve un pareil ; mais quand je suis content sur mes intérêts, permettez-moi de vous dire un mot pour les vôtres. Sentez-vous bien le poids

de cet engagement? en connoiſſez-vous toute l'étendue? ne vous en repentirez-vous point? pourrez-vous bien entrer dans une règle ſi auſtère, ſans faire quelque temps de noviciat? Songez-vous bien que vous me permettez par-là de vous propoſer mes doutes, de vous faire des queſtions, enfin d'établir un commerce de vérités, même les plus dures entre nous, & inconnues juſqu'ici? Je ne crois pas qu'on trouve le modèle d'un pareil traité dans les chroniques de Cythère. Si vous vouliez bien venir demain paſſer deux heures ici, nous mettrions la dernière main à une choſe qui fait tout le bonheur de ma vie, parce qu'elle me fournit le moyen de vous plaire toujours, & de pouvoir m'abandonner au plus doux penchant de ma vie, qui eſt celui de vous aimer.

XLIVe.

En vous quittant, je rencontrai le comte d'Albert. Il m'entraîna pour causer avec lui, & je reconnus la fatalité de ne pouvoir conserver l'innocence avec laquelle j'étois né, entre ce qu'il y a de plus aimable & de plus abominable en homme & en femme. Je lui défendis, sous peine d'excommunication majeure de votre part, de mettre le pied chez vous. Nous parlâmes de vous, nous vous louâmes, & nous vous détestâmes en vous louant. Je ne vous ai jamais détestée de si bon cœur, parce que je ne vous ai jamais trouvée plus à mon gré qu'hier. Que vous me plûtes! que je vous trouvai jolie, parée sans affectation, d'un genre de parure que j'aime! enfin je vous aurois donné mon cœur si vous ne l'aviez déjà. Mais par quelle loi trop dure ne sera-t il jamais de plaisir sans peine? En entrant chez M. D.

M. je vis que vous n'étiez ni si jolie ni si parée pour moi; toutes mes fantaisies me prirent, je me jetai dans mon carrosse sans vouloir vous dire adieu. Je vins chercher un repos que je ne trouvai point, & n'imaginai d'autre consolation que de faire votre portrait, & celui des sentimens que j'ai pour vous. La conversation que nous eûmes l'autre jour ensemble m'en a fourni les couleurs, & l'amour le pinceau.

(1) Launai, qui souverainement
Possèdes le talent de plaire,
Qui fais de tes défauts tirer de l'agrément,
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paroître légère,
Même aux yeux d'un fidèle amant,
Libertine, coquette, & fripponne adorable,
Je sens dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur hormis toi ne trouve rien d'aimable,
Et, par ce qui rendroit une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

---

(1) On trouve ces vers dans le tome II *des Mémoires*, page 187. Le manuscrit ne contient que ces onze vers.

XLVe.

VOILA une lettre qui eſt écrite dès hier, que je n'ai pu jamais trouver le moyen de vous envoyer; elle eſt ſi vraie, elle ſent tant la paſſion, que je n'ai pu me réſoudre à la brûler. C'eſt mettre votre portrait à mon bras, que de vous l'avoir écrit : que n'y eſt-il en effet! Vous ne haſarderiez rien, & nous aurions bientôt l'un & l'autre ce qui nous manque; vous au bonheur de votre vie, & moi au plaiſir de la mienne. Nous aurions mieux, nous aurions ce que chacun mérite; mais il nous faut encore une converſation comme celle de l'autre jour, pour mettre la dernière main à un corps de doctrine d'amour que nous ne fîmes qu'ébaucher, & qui vaudra mieux que celui à quoi travaillent nos évêques. Adieu, ne puis-je rien aujourd'hui pour votre plaiſir ou votre ſatisfaction, qui

font

font la plus ordinaire & la plus chère occupation de ma vie ? J'éprouve dans le moment ce que vous me dîtes si souvent, qui est un plaisir nouveau à vous écrire, que je n'aurois pas, si je le faisois tous les jours.

XLVIe.

Si vous êtes contente de moi, comme vous m'en flattez, que ne ferez-vous point, si jamais je le suis de vous ? Je vous ferai bien voir que jusque-là je ne vous ai point encore aimée, quelque marque de passion & d'attachement que je vous aie donnée. Toujours occupé de faire les amusemens & les plaisirs de votre vie, je courus hier moi-même tout Paris pour vous trouver *Ovide*. Je défie la plus jolie femme de France de me donner autant de plaisir, par ses faveurs, que j'en eus à chercher cette occasion de vous

plaire. Je vous envoie notre maître commun :

Lisez de l'Art d'aimer les maximes galantes ;
Et de tous ceux qu'amour soumit à votre loi,
Vous verrez bien, selon les règles importantes,
Qu'aucun ne sut jamais vous aimer comme moi.
Ce livre en un point seul vous est très-nécessaire.
Laissez-là les leçons qu'il donne pour charmer,
Vous savez trop comme il faut plaire,
Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

Ne me parlez point de mon malheureux voyage de Fontenay : pourquoi me rendez-vous insupportable une chose qu'il faut que je fasse? Si vous étiez ici, ou que je pusse vous voir autant que je le voudrois, je ne songerois pas à le faire; mais quelque envie que j'aie de vous voir, ces bienséances, dont vous & moi sommes des esclaves, peuvent-elles me permettre d'aller tous les jours à S....? Et quelqu'un douteroit-il de ce que j'y vais chercher? Je ne partirai pas sans vous aller dire adieu, & vous jurer mille fois que si jamais vos bontés m'attachent à

vous plus que je n'y ſuis attaché, vous verrez, comme dans l'*Epître d'Œnone à Pâris*, les fleuves remonter à leurs ſources, plutôt que je ceſſe de vous aimer, ou de vous donner jamais la moindre occaſion de vous repentir de m'avoir donné quelque part dans votre amitié.

XLVIIe.

QUAND Remond m'apparut avant-hier comme un fantôme, il me laiſſa quelque temps incertain s'il étoit entré dans votre chambre au travers des murailles, ou s'il étoit tombé par la cheminée; je l'aurois pris pour un eſprit qui revenoit chez vous, s'il ne s'étoit pas vautré ſur votre lit de repos, comme un corps & un aſſez vilain corps. Quoi! ce lit où repoſe ce qu'il y a toujours de plus aimable pour moi, eſt-il deſtiné à un uſage ſi profane? J'avoue que rien ne m'a plus fait envie de rire que cette

entrée de ballet ; & si je puis vous retrouver dans une de ces belles humeurs, où les ris & la vivacité se trouvoient souvent entre nous, je vous ferai une peinture de cette apparition qui vous divertira. Je fus ravi de vous retrouver ce soir-là sortie de l'abattement où je vous avois vue la veille. Croyez-moi, dissipez toutes vos noirceurs, reprenez vos agrémens, & le goût des plaisirs & du monde ; vous y êtes si propre quand vous voulez, que vous ferez les délices de tout ce qu'il y a de gens de meilleure compagnie. Je juge des autres par moi ; car j'avoue que depuis que je ne fais plus que vous voir, & que je ne vis plus avec vous, comme nous faisions à ces heureuses Tuileries, plus de la moitié des plaisirs de ma vie est perdue. Je me meurs, si je ne cause deux heures entières avec vous. Vos oreilles, que j'ai eu quelquefois l'art d'enchanter, n'entendront encore que tout ce qu'il y a de plus gracieux, de plus vrai, de plus

tendre dans les discours. Nul homme du monde ne vous a jamais aimée plus passionnément, & n'a joint à cela plus l'estime & l'amitié (j'ose trancher le mot) du plus honnête homme de France. Reprenez avec moi toute cette confiance dont vous m'avez honoré : quelques petits soins de me plaire, & je suis plus prêt que jamais à vous aimer. Je suis si libertin ; je suis si gâté tous les jours par tout le monde, qu'il faut votre mérite, vos agrémens, & plus que tout cela, ce charme que je sens & que je ne connois point, pour me tenir encore attaché à vous. Adieu, daignez être heureuse, & laissez faire aux Dieux. Comme vous ne me mandâtes rien hier, j'ai jugé que vous étiez sortie; mais que je sache si je ne vous verrai pas aujourd'hui, & à quelle heure vous vous croyez à l'abri de la toilette.

XLVIIIe.

C'EST aujourd'hui le grand jour des souhaits ; quelque ample qu'en soit la matière, tout mon esprit & tout mon amour ne sait que vous souhaiter pour cette nouvelle année. Je vous trouve fort mal d'être abandonnée de deux si grands médecins ; mais vous vous trouvez si bien de tout ce que vous n'avez point, & si parée de tout ce qui vous manque, que ces deux grands médecins & moi sommes réduits, tout bien examiné, à vous souhaiter seulement une façon de penser ordinaire & du sentiment. Ne vous y trompez pas, ces deux choses seroient la source de tout le bonheur, de tout le plaisir & de la considération même de toute votre vie. Gardez la singularité pour vos talens de plaire, vos agrémens ; & tout ce qui m'avoit charmé en vous y est si fort attaché, que ce n'est

qu'avec peine que je romprai des nœuds si doux. L'état d'inquiétude & de chagrin où je vous trouvai hier, m'a noirci l'imagination, & m'a plus encore serré le cœur : mais que sert de plaindre des maux à quoi vous ne voulez point de remède ? J'aurois voulu hier causer avec vous, & chercher à vous réjouir ou à vous consoler ; ce qui fait toujours la plus tendre occupation de ma vie : mais qui le peut faire dans la spélonque que vous habitez, où l'on est toujours entouré de vos ennemis, ou incommodé par vos soi-disans adorateurs, dont tôt ou tard vous aurez du chagrin ? Ainsi, si vous voulez, tantôt j'irai vous prendre vers six heures ; nous irons ou faire quelque visite, ou nous promener au moins dans les rues, où nous n'ayons point de R....., ou de sœur-écoute. Je n'ai point reçu la lettre que vous me dîtes hier que vous m'aviez écrite par un des gens de M. le grand-prieur ; faites-la chercher, car on ne la leur a

point donnée, & cela me donne une eſpèce d'inquiétude. Mandez-moi ce que vous vouliez ; car je ſuis encore tout prêt à faire tout ce qui pourra vous plaire. Je ne puis achever ; car voilà M. le grand-prieur qui entre dans ma chambre. J'ai tant de choſes à vous dire qu'il faudroit une main de papier.

XLIXe.

C'EST faire tort aux ſentimens du cœur que de ſe ſervir de l'eſprit à les exprimer. Si je vous diſois peut-être auſſi bien que je le pourrois faire combien je ſuis occupé de vous, je le ſentirois moins. Un fait en dit plus que mille paroles. Je courus hier tout le jour pour une choſe qui m'eſt de la dernière conſéquence ; c'eſt le bonheur & le plaiſir de votre vie. Adieu. Que voulez vous que je faſſe ? c'eſt-à-dire, que voulez-vous faire aujourd'hui ? Ordonnez.

L.

JE ne crois pas qu'à Lacédémone, on ait mieux possédé le style laconique, que vous, dans le billet que vous avez reçu de M. Fontenelle. Il s'agissoit de vos plaisirs; en ce sens-là, il étoit plus pour moi que pour vous; car quoique j'aime fort les miens, les vôtres me sont cent fois plus chers. Nous en arrangerons la partie avec lui ce soir. Je ne fus point aux Tuilleries hier; on m'y guétoit pour me mener à l'Arsenal avec M. le grand-prieur. Bien que le sacrifice que je vous en eusse fait eût été léger, les bienséances que nous nous piquons tant de connoître, ne vouloient pas que je refusasse à M. D. M. en face. Nous devions passer ce soir ensemble à faire les beaux esprits; je laisse ce personnage à notre vanité, mais causer un moment avec vous est un sentiment voluptueux pour

moi que je voudrois ſatisfaire. J'irai aux Tuilleries avant que madame de Lambert vous envoie chercher : ſi V. eſt avec vous, je paſſerai mon chemin ; s'il n'y eſt pas, j'entrerai ; car tout ce qui vous convien-dra ſera toujours pour moi ce qu'il y aura de plus agréable.

LIe.

JE vous envoie la plus belle douzaine de figues que figuier ait porté, depuis celui dont le bon homme Adam & ſa frip-ponne de femme ont pris ſes feuilles. Nous autres poëtes, aimons toujours un peu le merveilleux, & mes jardiniers m'ont perſuadé que mes figuiers venoient en droiture de celui-là. Comme les fruits en ſont deſtinés à ce que je trouve de plus aimable au monde, je les crois venus des jardins de Cythère, & que les Graces les ont cueillies. Ce qui eſt très-ſûr, c'eſt qu'elles vous ſont envoyées par l'Amour,

mais qu'elles ne croiſſent pas dans les pays des romans. Adieu. Ordonnez ce qu'il vous plaira. J'irai vers le ſoir voir madame de Lambert pour ſavoir s'il n'y a rien de changé à notre partie. Si vous voulez voir mademoiſelle de Grieux, vous prendrez votre équipage.

LIIe.

Je vis hier madame de Lambert ; l'excès de la chaleur & de la pouſſière a déterminé ces dames à me demander de tranſporter le ſoupé de demain au ſoir dans mon appartement en bas du Temple ; il ſera frais & très-agréable. Vous pour qui la fête eſt faite, regretterez peut-être Clichy. Au bout du compte, ce n'eſt qu'un bien étranger, & tout ce que vous verrez demain eſt cent fois plus à vous qu'à moi-même. Voilà des figues de votre jardin ; c'eſt une attention, & ce n'eſt pas un préſent. Puiſſent-elles vous trouver

d'aussi belle humeur que la tourte & le melon de Zandet avant-hier ! Que vous fûtes aimable ! avec quelle légèreté & quel agrément ne fîmes-nous pas succéder l'enjouement de l'imagination au sérieux des sciences, & de l'érudition de l'abbé Conty. Ces visites-là font déjà grand bruit par Paris, & vous voilà si bien établie bel-esprit, que je n'oserois plus vous voir qu'en tremblant. Malgré cela, que faites-vous aujourd'hui ? Ne vous verrai-je point ? Car je compte pour perdus tous les momens que je passe avec le reste du monde.

LIIIe.

Tout étoit dérangé hier au soir. Tout va selon nos desirs aujourd'hui : ainsi nous en voilà à pure perte ; vous pour votre impatience, & moi pour le chagrin de voir vos plaisirs incertains. Madame de Vauvray nous attend de bonne heure

aujourd'hui, & demain M. de Fontanieux nous donne un très-bon ſoupé ; nous ſommes les maîtres du reſte. Point de Lambert ; il nous remettroit au calendrier grec, & je ne connois que la jouiſſance du préſent. Au premier inſtant que je vous vis hier au ſoir, vous me dîtes que j'avois quelque choſe de noir dans la tête, & il étoit vrai. Je penſe & je ſens toujours de la même façon ſur le bonheur de votre vie. Sûr de mes façons de penſer, je crains toujours les vôtres ; & je n'oſe m'abandonner encore autant que je le voudrois au plaiſir de vous aimer. Adieu (1).

(1) Chaulieu mourut le 27 Juin 1720, à 81 ans.

Fin des lettres de M. de Chaulieu à Mademoiſelle de Launai.

LETTRES

DE

M. DE RÉMOND

A MADEMOISELLE DE LAUNAI.

LETTRES
DE
M. DE RÉMOND
A MADEMOISELLE DE LAUNAI.

PREMIÈRE.

LA converſation du carroſſe m'affligea; mais vous me fites paroître enſuite tant d'eſprit, de douceur, & d'agrémens, que mon ame étoit enivrée d'une volupté plus aimable que celle des ſens. Je ſens avec raviſſement toutes vos qualités eſtimables & aimables; elles occupent mon cœur & mon eſprit. C'eſt une ſorte de jouiſſance que bien des gens ignoreront toujours, & qui tient beaucoup de l'état qu'on donne aux bienheureux dans le ciel.

Soyez donc ſûre que je tiens à vous par des liens plus ſolides que ceux de l'amitié, & plus ſerrés que ceux de l'amour. Je tiens à vous plus qu'à la vie, qui ne peut m'être agréable que par vous. Je fus touché de la petite confidence que vous me fites ſur madame de Vauvrai; je l'aimerai toujours à cauſe de vous. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de vous rendre libre & heureuſe. Vous avez là-deſſus des façons de penſer que je loue par le principe, mais elles me bleſſent, & il me ſemble que je ſerois autrement à votre place. Il eſt vrai que je ne ſaurois m'y mettre, & que je ne me puis concevoir ſans une ſorte d'attachement pour vous qui change bien les façons de penſer. Je vous demande bien pardon d'avoir été inquiet ſur le maſque. Je ne doute ni de vous ni de votre véracité; j'avoue cependant que je fus bien aiſe de lui avoir parlé moi-même. Mais croyez-vous qu'on ne puiſſe être jaloux que d'un amant? Je n'irai jamais au bal qu'avec vous, parce qu'il ne me

plaira jamais ſans vous. Je ne vous donnerai point des preuves particulières, mais toute ma conduite en ſera une, de l'attachement le plus parfait qui ait jamais été inſpiré. J'ai trouvé ce que je cherchois depuis que je ſuis dans le monde. Je ſuis fâché de ne vous avoir pas connue plutôt. J'ai regret au temps que j'ai paſſé ſans vous aimer, quoique je croie vous avoir aimée toujours. Adieu. J'irai vous chercher tantôt; je vous verrai, je vous entendrai; & ſi l'amour rendoit aimable, vous ne ſeriez aſſurément pas fâchée de mes viſites. Adieu mille fois.

IIe.

Je ne vous crois, ni ſur l'inſenſibilité de votre cœur, ni ſur l'inſenſibilité de vos ſens pour la volupté. Je prends tout ce que vous me dites là-deſſus pour une ironie ſocratique. C'eſt une nouvelle invention pour me détacher de vous; car qui

aimeroit une telle eſpèce ? Vous pouvez être extraordinaire ſans être abſolument une chimère métaphyſique. Je vous crois donc ſenſible & ſenſuelle. La vertu n'eſt point à être dépourvue de ſentiment & de ſenſation : ce ſeroit là vie d'une plante (encore les bons phyſiciens ne le croient pas), mais elle règle les ſentimens ſur le mérite, & les ſenſations ſur les ſentimens. Voilà ma philoſophie, qui vaut bien la vôtre, même pour la pratique. Aimeriez-vous mieux un amant comme le P. Mallebranche, que comme Horace ou Tibulle ? Il ne faut rien d'outré, & ſe conduire toujours, ſans ſyſtême, avec la douceur & la vivacité que le goût & l'amour produiſent dans les perſonnes bien nées.



IIIe.

L'HOMME propofe & Dieu difpofe. Nul ne peut éviter fa deftinée, &c. En allant chez madame de ....., je trouvai fur le degré madame la D. de ..... qui en fortoit, & qui me mena prefque malgré moi fouper chez la mar. de .... Ainfi pour avoir refufé le ..... je ne m'en fuis pas couché de meilleure heure. La compagnie fut plus vive & plus brillante, & le repas auffi excellent. Je ne ferai plus de projets raifonnables, puifque toutes les conjonctures me conduifent au délectable. Nous faifons des choix différens, & je fouhaite que vous vous en trouviez auffi bien que moi. Sans vos principes barbares, vous feriez charmante. Un caractère trop fec & trop uni ne touche point, & fans quelque diffonance la mufique ne plairoit pas. Couronnez-vous de fleurs, & prenez un peu de la

molleſſe tendre & paſſionnée de l'épouſe du Cantique, pour échauffer & pour réveiller vos vertus. Il eſt honteux pour moi de vous prêcher pour vous rendre ce que je mériterois tant que vous fuſſiez. Après un ſoupé qui pourroit occuper le lendemain, je n'ai vu que vous toute la nuit. Je voudrois cauſer avec vous ce ſoir, mais ce monſieur ne vous quitte point, & il devroit vous laiſſer le temps auſſi libre que le cœur.

IV°.

J'AI tort de me fâcher contre vous, car vous n'êtes qu'un enfant. Comme vous me reçûtes hier! Je ne dis pas un mot à madame de Vauvray pour aller chez vous, mais il auroit été d'un ſot, & même très-indiſcret, de la refuſer quand elle me pria de la conduire chez vous. Puis l'heure n'étoit point ſi extraordinaire pour une maiſon où la vivacité commence à minuit.

Madame de Vauvray fut étonnée & peut-être ſcandaliſée de vos terreurs. Parce que vous ſavez que je ſuis amoureux de vous, vous croyez que tout le monde le ſait. On me croit ſi oppoſé à un attachement par ma conduite paſſée, & vous paroiſſez ſi éloignée des goûts frivoles, qu'on ne peut ſoupçonner entre nous qu'une liaiſon de mérite & d'eſprit. C'eſt ainſi que l'on penſe ſur notre ſujet; &, je vous le jure, ne vous plus voir feroit plus de bruit que tout; car pourquoi? Je ne dis pas que, pour avoir égard à vos ſcrupules, je ne doive vous rendre des viſites moins aſſidues; mais mon exil a duré aſſez long-temps, exil que j'ai mérité pour vous aimer trop paſſionnément, ſans avoir fait une ſeule faute. C'eſt votre ſituation qui vous aigrit l'eſprit, & cette aigreur ne devroit point tomber ſur les perſonnes qui en ſouffrent autant que vous. Je crois que vous ne pouvez rompre avec moi ſans manquer à ce que vous me devez, & de plus ſans manquer

à ce que vous vous devez à vous-même. Toutes ces lanterneries ſont forgées dans votre imagination ; elles me reviendroient plutôt qu'à vous. Tout le monde m'a tourmenté ſur la préſidente, & perſonne ne m'a parlé de vous ſur ce ton-là. Le peuple dit que quand on veut ſe défaire de ſon chien, on dit qu'il eſt enragé ; pour moi, je n'y puis croire autre choſe. Je ferai cependant toujours tout ce que vous m'ordonnerez, hors ſi vous m'ordonnez de ne vous point aimer. Vous ſavez que cet article-là a toujours été excepté.

Ve.

Je veux garder le récit de ce que j'ai fait pour aſſurer la ſageſſe de ma viſite du ſoir ; en vérité votre ſévérité eſt trop grande ; l'amour ſans ſa mère eſt une ame ſans corps : ce que je crois avec M. de Leibnitz, impoſſible en bonne phyſique. Voulez-vous chaſſer les ris & les

les badinages, & croyez-vous que les graces voudront demeurer; voyez ce que c'eſt que la ceinture de Vénus; & pourquoi vous en défaire puiſque vous êtes aſſez heureuſe pour en être parée. Un repas ſans ſel, quel que bon qu'il fût, vous plairoit-il? Pour moi je crois être dans le point de perfection ſur ce ſujet; j'ai des principes, je ſuis la diviſion des biens ſelon les dogmes de Platon mon maître; ceux de l'ame, puis ceux du corps. Pourquoi choiſir une félicité boiteuſe; croyez-vous dégrader la dignité de la nature humaine par l'uſage des plaiſirs? au contraire, cet uſage la perfectionne, puiſqu'elle ſait les ſpiritualiſer, en quelque ſorte, par la réflexion du goût & la délicateſſe du ſentiment. Vous avez trop d'eſprit pour vous rendre eſclave des ſottiſes vulgaires, quoiqu'elles ne ſoient point communes, vous vous êtes mis au-deſſus de bien des choſes plus contraires à la mère nature. J'eſpère que vous aurez

honte de vos petites & froides façons de penser ; ces lanterneries ne sont pas plus dans votre caractère que cette belle proposition dont je fus si effarouché. Si l'amour s'emparoit de votre cœur, vous cesseriez d'être sotte, &, semblable à la grace efficace, sans contraindre votre volonté, il vous rempliroit de délectation intérieure. Je serois ravi d'en être la cause occasionnelle ; car il faut vous écrire avec une galanterie un peu relevée. Pour revenir à la physique, en avez-vous assez peu de connoissance pour croire que les yeux ne nous soient donnés que pour voir, sur-tout des yeux où, selon la pensée d'un poète ancien, l'amour allume son flambeau quand il veut brûler le ciel & la terre.

A ce soir, je serai sage comme une image & plus vif que du feu.



VIe.

VOUS me piquez en sécheresse & vous me charmez en douceur; c'est vous dire que toute situation ne sauroit me détacher de vous. Ainsi ne vous flattez point de pouvoir trouver un moyen d'être en repos; vous serez donc inquiétée par moi ou inquiete pour moi. Quand je ne suis pas avec vous, j'aime à être seul; car sans cette imagination ou cette frénésie, produite par une raison éclairée, j'aurois été souper avec de jeunes religieux & un vieux prieur, ou avec la mar. D...., chez une femme que j'aimerois si je ne vous aimois pas. Vous m'avez charmé ce soir plus que jamais; les agrémens vrais prennent sur moi autant que les vertus solides. Peut-on se défendre d'une personne qui saisit l'estime & qui pique le goût; voilà ma justification, puisqu'il

faut que je me juſtifie à vous-même de vous adorer.

VIIe.

JE reviens d'un ſouper délicieux fait avec tout ce que la France a de plus aimable pour la beauté & pour l'eſprit, & je ne ſaurois me coucher ſans vous écrire ; cette folie tient à une habitude que je quitterai bientôt. Vous avez avec moi une conduite qui devroit m'avoir fait oublier tout de vous juſqu'à votre nom ; cependant j'y tiens encore par un goût dont je ne puis me rendre raiſon, car cette ſenſibilité qui rend aimable vous manque, & vos autres qualités que je reſpecte, peuvent exciter tous les ſentimens les plus merveilleux, hors celui de l'amour. L'abbé..... m'a voulu ce ſoir emmener chez vous, & j'ai refuſé de le ſuivre. Madame de C..... m'avoit

dit, cette après-dînée, que je vous abandonnois, & qu'il ne falloit pas être si inconstant dans ses amitiés; que ces procédés lui donnoient de la crainte pour elle-même: sur tout cela j'ai répondu en badinant, & en parlant d'autres choses. Je vous avoue que je vous ai crue toute autre quand je me suis attaché à vous; votre caractère est trop excellent pour moi qui ne suis que sentiment, vérité, & peut-être foiblesse: mais en même temps je vous avouerai que votre conduite est folle; ce que je vous dis n'est point pour moi (car que m'importe?); mais il ne vous convient pas que je ne vous voie plus, ou dites-moi ce que je dirai quand on m'en demandera raison. Je consens à ne vous voir qu'un instant, mais c'est pour empêcher les discours; c'est pour vous, car je ne prétends plus à vos sentimens; votre manière d'agir m'a fait revenir de toutes mes idées. Je ne vous aimerai jamais, & c'est par respect pour le seul

attachement que j'aurai en ce monde, que je vous prie de me voir ; sans cela je ne vous verrois plus, & j'en vivrois plus heureux : mais si vous m'en croyez (je ne vous parle que pour vous), il faut découdre (suivant la maxime du vieux Caton) & non point déchirer les liaisons. Cependant je me soumets à votre jugement, & j'attendrai vos derniers ordres ; car je ne vous en parlerai ni ne vous en écrirai de ma vie.

VIIIe.

VOTRE idée m'enivre presque autant que votre présence ; tout ce que j'ai pensé sur votre sujet ne peut s'écrire ; la force d'une imagination échauffée est grande. J'ai cru souper avec vous, & malgré votre sécheresse & votre aversion pour tout engagement, j'ai fait un souper délicieux : que n'étoit-il réel ! Je date ma vie de ce nouvel engagement. Tout

ce qui n'eſt pas fondé dans le ſentiment eſt un ſonge; ainſi ma vie paſſée eſt une erreur; je ne crois vivre que depuis que je vous aime : je vous crois une perſonne naturelle & ſans art. Si vous voulez vous délivrer de moi, faites ſeulement que je ſoupçonne votre ſincérité. Il eſt bizarre que l'eſtime, qui eſt d'ordinaire un ſentiment froid, rende faux; c'eſt ce qui m'arrive avec vous; & cependant je me crois très-eſtimable moi-même d'adorer une perſonne dont le mérite eſt capable d'enivrer les ſages, & dont les agrémens peuvent échauffer les ſots. Si j'étois ſûr de votre conſtance, comme vous devez être ſûre de la mienne, je me croirois le plus heureux homme du monde. J'avoue que nous ſommes des eſpèces rares; Dieu ſait ce qui en arrivera, mon ſort eſt ſûr. Je vous aime & je vous aimerai toute ma vie : je vais vous voir en ſonge, où vous ſerez un peu plus adoucie.

IXe.

Les jours ſe ſuivent & ne ſe reſſemblent pas. J'étois au déſeſpoir avant-hier, & ſi je ne ſuis pas charmé aujourd'hui, au moins je ſuis plus tranquille. Pour peu d'amitié que vous euſſiez pour moi, n'aimeriez-vous pas mieux faire le bonheur que le malheur de ma vie; pourquoi ne voulez-vous pas que le jour que je me ſuis attaché à vous me ſoit toujours le plus cher & le plus précieux: l'amour eſt un dieu plein de douceur & de charmes; on n'a point mis les furies ni le deuil à ſa-ſuite, mais les ris & les graces. Faites taire de noirs préjugés & laiſſez agir votre cœur & votre eſprit en liberté; l'olympe des poëtes ne ſera pas plus ſerein ni plus brillant. Si vous voulez aller cette après-dinée de bonne heure à St.-Victor, je vous y menerai; & ce ſera, comme vous pouvez

croire, avec des conditions plus douces que dans le commencement de notre connoissance. Je vous ramenerai quand vous voudrez, & où il vous plaira; vous serez la maîtresse de la voiture puisque vous l'êtes du voiturier: nous reviendrons causer un peu au coin de votre feu, & je ne vous parlerai que de vous & de moi. . . .

Un mot de réponse, cette habitude de n'en point faire est mauvaise, très-impolie, & qui plus est scandaleuse.

Xe.

J'ai été bien amoureux depuis que je vous connois, mais je ne l'ai jamais été tant que ce soir; la fin de notre soirée a été charmante, vous êtes formée par les graces, & faite pour la volupté. Votre physionomie n'est point si métaphysique, elle est plutôt physique; quand on sait joindre ce piquant des sens avec

des vertus respectables, & avec un esprit charmant dans le sérieux, dans le gai, dans le solide, dans le frivole, & dans tous les genres, on a atteint le point de perfection. Ai-je donc si grand tort de vous adorer, & dois-je me corriger de ce qui fait mon mérite & tout le plaisir de ma vie! Vous m'avez défendu de vous voir demain, je vous obéirai, quelque chose qu'il m'en coûte. Je vous permets d'être occupée de mille personnes & de mille affaires, pourvu que vous me permettiez de ne l'être que de vous: en vérité, ma conduite devroit me tenir lieu de charmes, mais votre vertu n'est pas assez pure pour cela.

XIe.

LA nuit a été plus tendre & plus folle que votre sagesse ne peut l'imaginer; je l'ai passée avec vous, ce sont des erreurs, j'en conviens; mais je préfère

ces erreurs à vos principes, fussent-ils des vérités éternelles. Les idées sont la nourriture des anges ou des universaux de logique. La recette de la duchesse de Gêvres vaut mieux, & je vous en conseille l'essai; je suis déjà attristé du jour que je passerai sans vous voir, & sans envier à Fontenelle ses mondes ni ses églogues, je lui envie la visite qu'il vous rendra après l'académie : je voudrois être à la place de Thérèse pour vous servir & pour ne vous quitter jamais; vous auriez toujours des oranges saines & de bon lait qui n'auroit point été écrémé pour votre gruau. Vous êtes cruelle de m'exiler aujourd'hui, mais il faut obéir à ce qu'on aime, & souffrir sans murmurer : encore si vous me consoliez par une lettre; vous savez ce que c'est qu'une lettre!



XIIe.

N'ÊTES-vous pas folle de faire lire Locke à votre vieux fou? Une tête de quatre-vingts ans qui se met à la métaphysique y fera de grands progrès! Mes rivaux successifs m'étonnent & je ne vous en aime pas moins. Vous ne voulez point que je sois votre cocher, & vous m'avez toujours préféré tout le monde; je n'aime point en vous ce que vous êtes, mais ce que vous pourriez être; ma constance me paroît quelquefois un acharnement; mais comme elle est sans espérance, je ne la crois qu'un goût fondé en estime et en rapports. Que vous êtes malheureuse de ne me point aimer, car vous seriez la plus heureuse personne du monde; en vérité je vous aime presque autant que si vous m'aimiez vous-même.

XIIIe.

VOTRE conduite eſt ſemblable à celle de Dieu, car on ne ſait pourquoi vous prenez l'un, & pourquoi vous rejettez l'autre; mais il faut adorer vos décrets comme les ſiens & s'y ſoumettre. J'ai honte de ne vous pas laiſſer en repos dans une liaiſon qui paroît un enchantement mutuel. En vérité pour l'aimer encore davantage vous devriez me voir plus ſouvent; je ne ſuis point une victime digne d'être ſacrifiée à une ſi grande divinité, & l'on n'a jamais immolé un reptile à l'amour; il eſt vrai que j'envie ſon bonheur, mais j'avoue en même temps, qu'à la honte de mon goût, j'ai de la peine à n'en être pas étonné. Il ne faut point juger des femmes; un caprice les ſaiſit, & l'opiniâtreté les retient. Je ne parle pas de vous, qu'une lumière trop pure & trop vive conduit dans ſes

inclinations; elle vous mène ſi ſûrement au bon & au beau, que le médiocre ne doit jamais avoir l'eſpérance de vous ſéduire. Toutes ces réflexions ſenſées doivent me rendre à moi-même, mais la raiſon ne ſe fait guère écouter quand le cœur parle, ma foibleſſe vous fait pitié dans un ſens offenſant; je veux m'expoſer encore à vos rigueurs. Tout l'aigre & tout le dur ſera employé avec moi, & il ne vous reſtera pour lui que de la douceur & de la molleſſe ſans mélange: ainſi j'augmenterai ſon bonheur. Permettez-moi donc de vous rendre viſite ſur le ſoir, & que le choix flatteur qu'un homme du monde, aimable & brillant, fait de vous, vous laiſſe quelque petite attention pour un malheureux philoſophe qui, pour tout charme & tout agrément, n'a que de la vérité & de l'amour. On auroit compté cela pour quelque choſe au bon vieux temps, &c.

*

XIVe.

NE s'appliquer qu'à ce qu'il y a d'estimable & d'aimable en vous, n'est pas le moyen de guérir; j'ai pris le chemin opposé: j'ai repassé dans mon esprit la conduite que vous avez eue avec moi depuis le premier moment de notre connoissance, & en réunissant tous vos procédés, je me suis senti soulagé. Certainement vous avez raison: le sentiment d'amour est un sentiment indigne d'une personne comme vous; puis je ne suis point un enchanteur assez habile pour faire remonter les rivières à leur source. Quelle honte pour vous si vous aviez répondu à mon attachement! Je vous serai obligé de votre infléxibilité; elle me rendra à moi-même. Ce qui a résulté de mes méditations, est que la coquetterie étoit de votre goût, autant que vous aviez d'aversion pour un

commerce intime de cœur & d'eſprit. Je vous prendrai donc ſur ce pied-là : galanterie & légèreté de converſation, & point d'attachement ſérieux & ſolide. Je me ſens déjà moins abruti ; ſi vous voulez me donner la ſoirée d'aujourd'hui, l'entretien ſera vif & dégagé. Que ſi les affaires (de quelque nature qu'elles ſoient) vous occupent encore, je verrai Roland, & au lieu de revenir ſouper avec mes philoſophes, j'irai retrouver de belles dames. Je ne veux plus ni vous importuner, ni vous contraindre. Je ſais ce que c'eſt que d'être aimé malgré ſoi, c'eſt un vrai tourment. Je vous regarderai comme une connoiſſance aimable ; ainſi nous ne ſouffrirons plus ni l'un ni l'autre. Je vous demande pardon du paſſé.

XVe.

Si vous ſaviez avec quelle ſottiſe je perdis hier mon argent, vous me défendriez de jouer & je ne jouerois jamais: mais je doute que vous m'aimiez aſſez pour me défendre quelque choſe. J'irai cette après-dînée de bonne heure chez madame de Candol, & je paſſerai à votre porte pour ſavoir ſi vous voulez y venir avec moi. Je vous écris ſur Montaigne, que je ne pouvois lire dans ma jeuneſſe, & qui m'amuſe depuis avec plaiſir. Eſt-ce marque de profit ou de décadence? Belle matière de converſation; je meurs d'envie de vous voir, tout le reſte m'ennuie ou m'importune. Je vous redemanderai mon petit griffonage, mais je compte qu'il me reviendra corrigé & enrichi; ſi vous prenez ſoin de mon eſprit, ce ſera augmenter

votre bien. Je ne souhaiterois rien tant que de me rendre digne de vous.

XVIe.

APRÈS vous avois quittée, j'allai à l'Opéra, dans la petite loge de son altesse royale; jamais la musique ne m'a trouvé dans des dispositions si convenables pour être touché, comme j'étois, tendre & gai; le souper fut très-agréable, & l'abbé de Chaulieu peut vous dire que je fus d'assez bonne compagnie. Si je ne craignois vos disparates, je serois charmé de la visite d'hier; mais avec vous on ne peut être dans le calme qu'après la parole donnée. Le passé m'effraye pour l'avenir: j'aimerois un amour tranquille sans assoupissement. Je hais comme la mort la langueur des sentimens, mais j'aime la douceur du repos qui vient de l'estime & de la confiance. Je crois que je serois heureux avec vous & par vous,

& je me flatte que mon attachement eſt d'une ſorte, que s'il étoit reconnu il pourroit contribuer au bonheur de votre vie; au reſte je vous recommande bien de ſuivre votre projet; il vous ſeroit honteux de n'y pas réuſſir : ſongez bien que je ſuis le meilleur enfant du monde, & que je vous aime paſſionnément. Rappelez tout ce qui peut vous avoir plu en moi depuis notre connoiſſance, ayez la bonté d'augmenter le peu de qualités aimables qui ſont en moi; & pour les défauts, mettez le bandeau de l'amour. Je vous livre avec vérité mon cœur, mon eſprit & toute ma perſonne; cette ſorte de dévouement n'eſt point dans mon caractère, & il doit vous toucher davantage. Je voudrois vous plaire par d'autres charmes que par ceux des ſentimens; vous ne ſeriez pas ſi difficile. Croyez qu'il faut que je mette un prix infini à la poſſeſſion de votre cœur pour vous donner le mien; car je n'ai jamais livré que mon imagination.

Je ne veux dépendre que de vous & me rendre digne par ma conduite de la perſonne la plus eſtimable & la plus aimable du monde.

Vous me mettriez au déſeſpoir ſi vous ne vouliez pas me voir aujourd'hui ; vous ne ſauriez, après tout, réuſſir ſans moi, & je prendrai toujours l'heure qui vous conviendra ; car je n'ai que cela à faire dans ce monde.

XVIIe.

Je ne vous écris point parce que je vous aime, ce n'eſt que pour me divertir. Je vous quittai hier trop tôt, je ne dis pas pour mon plaiſir, mais pour ma ſanté ; car votre grand-prieur n'étoit pas parti, & il me fit enlever par deux chevaliers. Je fis des merveilles juſqu'à deux heures après minuit : mais j'ai été depuis d'une grande ſobriété. Si j'avois mérité, ou plutôt ſi j'avois gagné l'at-

tachement de la ſeule perſonne que j'ai aimée en ce monde; les plaiſirs de la table ne m'occuperoient pas tant; mais que faire en ce monde! La galanterie n'eſt plus de mon goût, vous m'en avez retiré. Les ſentimens ſolides & tendres que vous m'aviez inſpirés, n'ont pas été reconnus; je me livre donc à la bonne chère, & je tâche de me conſoler avec le vin. Je fuis le champagne qui a bien le piquant & le brillant qui me plaiſoient en vous, mais dont le ſec & la verdeur me bleſſent; mais je me livre au bourgogne, dont vous avez le ſolide & la maturité, ſans en avoir le velours & l'onction. Mes comparaiſons me réjouiſſent, & je m'applaudis d'avoir l'eſprit ſi juſte. Je crois que votre amant ou votre ami ne diroit pas mieux. Ces réflexions me rendent la liberté qui eſt le plus grand bien de ce monde. Moi nourri dans l'école de Socrate, je ferois dépendre mon bonheur d'une tête comme la vôtre! La grandeur de Dieu tient à

son indépendance ; le sage en approche. Est-on venu en ce monde pour faire l'amour ? les plaisirs que goûte l'entendement pur par les sciences spéculatives sont bien plus purs & même plus piquans pour des gens de goût. Quelle femme seroit assez forte pour n'aimer pas mieux souper (je vous demande pardon, il ne faut point souper), pour n'aimer pas mieux se promener au clair de la lune dans ces belles allées de Seaux avec Archimède ou Euclide, qu'avec Tibulle ou Properce? L'harmonie des rapports des nombres est bien au-dessus de Roland, & les sens ne sont faits que pour les bêtes. On a beau me dire que le plaisir de l'amour en est indépendant, c'est un piége qu'on tend à ma chasteté, vertu qui m'est si chere; que l'amour fondé sur l'estime & sur le goût, spiritualise en quelque sorte les sentimens du corps ; que nous ne sommes ni des anges ni des brutes, & que tout doit être uni par une liaison

intime. Je m'en tiens à mes principes, vous pouvez penſer autrement ; mais tant que Dieu me conſervera la raiſon, je ne la ſoumettrai pas à la fantaiſie d'une fille, & j'aimerois mieux être réveillé vingt fois chaque nuit par le bruit que feroit mon valet auprès de moi, que de l'être une ſeule fois par votre ſouvenir ; le trouble ſeroit en moi. Quel malheur ! Peut-on ſans frémir acquieſcer à cette dégradation de la nature humaine, faite à l'image de Dieu.

XVIIIᵉ.

Il faut vous écrire ce que je vous ai dit tantôt ; je crains que vous ne me mépriſiez de venir vous rechercher. Cette conduite devroit vous toucher, & elle vous éloigne de moi ; ce qui paroît s'eſtimer ſi peu, ne vous paroît point digne de vous. Depuis quatre jours je ſuis comme un forcéné, ma conduite

ne me reproche rien à votre égard que trop de ſenſibilité pour une perſonne qui n'en eſt digne que par ſon mérite. Je ſuis naturel & vrai, mais je ne ſuis pas indiſcret; je n'ai parlé de vous à perſonne, par deux raiſons, la première eſt qu'il ne faut jamais parler de ce qu'on aime, mais y penſer toujours; & la ſeconde, qu'on ne ſait guère de nos affaires que par ce que nous en diſons nous-mêmes, & que je ſouhaitois mon attachement pour vous ignoré. Depuis que je vous vois, je n'ai rien dit de vous qu'à madame de Vauvray, une ſeule fois très-ſérieuſement, & une autrefois à madame de C..... qui ſoutenoit devant l'abbé..... que je ne vous aimois point. Je l'avouai, mais je ſoutins l'excellence de votre ame & les perfections de votre eſprit, qu'ils attaquoient par des raiſons étrangères que vous pouvez imaginer dans l'un & dans l'autre. Dans une autre occaſion l'abbé de C..... me diſant que les livres vous avoient

avoient desséché l'esprit, je soutins le contraire, & je lui rendis, à lui homme très-sage & très-mesuré, quelque traits de vous pleins de finesse & d'agrément, en lui disant qu'avec des connoissances abstraites, vous aviez plus de légéreté & de galanterie d'esprit que n'en ont les femmes du monde; hors cela je n'ai jamais prononcé votre nom, & je vous aimois trop pour parler de vous: je dis je vous aimois, car j'aurois honte de vous aimer encore après tout ce que vous me faites essuyer depuis que je vous aime; c'est ce qui m'a perdu auprès de vous, que j'adore comme Dieu sans le comprendre.

XIXe.

Je me jette à vos genoux pour vous demander pardon d'un crime que je n'ai point commis; j'ai encore passé toute la nuit à examiner ce qui m'avoit pu

attirer votre indignation, & je n'ai rien trouvé dans ma conduite ni dans mes discours qu'il fût possible d'interpréter en mal : rendez-moi donc justice, je ne vous demande plus de m'aimer, puisque je ne suis point assez aimable pour vous inspirer ces sentimens si doux, mais au moins ne me croyez point indigne de votre estime ; je ne m'en embarrasserois pas tant si je n'avois pour vous que de l'amour. Je suis au désespoir, & depuis que je me suis attaché à vous, je n'ai eu que des peines & des déplaisirs.

XXe.

QUE mon message ne vous effraye pas, c'est seulement pour savoir de vos nouvelles ; il y a long-temps que je n'ai rencontré personne qui ait pu m'en apprendre : dites à mon valet si vous vous portez-bien, & cela me suffira ; ce soin sera amitié ou politesse. Quand

je ſerai entièrement confirmé en raiſon, c'eſt-à-dire en indifférence pour vous, ſi je puis en demeurer là, j'irai cauſer au coin de votre feu, car pour ſe préſenter devant une perſonne comme vous, il faut être bien décidé, & de quelle façon encore! Si je vous aime je vous obéirai par ne vous point voir, & ſi je ne vous aime point, je ne vous chercherai pas; cette ſituation n'arrivera peut-être jamais: ainſi vous me paroiſſez bien loin d'être importunée au moins par moi.

XXIe.

QUAND je vous quittai hier, il étoit ſi tard que je fus obligé de revenir chez moi; j'y fis un long ſouper avec bons vivres qui ont plus que rempli mon eſtomac, & des idées métaphyſiques qui, malgré ma gourmandiſe, m'ont beaucoup plus occupé que les vivres.

Je vous trouve ſenſible & voluptueuſe, c'eſt ce qui a fait le ſujet de mes méditations. Ce qui touchera votre cœur jouira de ces charmes; pour moi je les connois & je n'en jouirai pas, quoique j'en fuſſe digne par le mérite de les connoître. Mademoiſelle de Logivière vous a parlé d'après la préſidente, dont la laideur m'a tant été reprochée, comme ſi j'étois un joli garçon. Si dans le commencement que je l'ai connue je n'étois pas tombé malade, ſon caractère m'auroit piqué; ce que je ſais de ſes folies me plaît & me convient pour un goût vif & non profond. J'aime mieux un ſentiment que la plus belle démonſtration d'Euclide, & même que l'invention du calcul différentiel. Je vous fais pitié & je vous demande pardon de vous faire perdre, à lire une méchante lettre, un temps que vous emploieriez dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences. Je crois que vous m'épargnerez dans votre comédie; cependant pour parler ſérieuſement, tout cela n'eſt point incompa-

tible; les Muſes ſont ſœurs, & les Graces habitent volontiers avec elles. Vous y avez joint les vertus, c'eſt cette union ſi rare que j'adore en vous; je ne laiſſe pas de penſer à votre repos, & je vous délivrerai de moi, ou par un nouvel attachement que vous ne trouverez pas indigne, ou par un voyage en Italie qui ſera ma dernière reſſource.

XXIIe.

EN allant hier chez M. de L..... je me ſentis dans ce paſſage ſi ſaiſi & ſi attriſté de ce que vous m'aviez renvoyé & de ce que vous me préfériez le ſommeil qui eſt un anéantiſſement. Que de noirceur! Je revins chez moi avec une ſi grande agitation intérieure, que pour la première fois de ma ma vie je n'eus point d'attention à ce que je mangeai ni à ce que je bus. Vous fûtes excellente de paroître étonnée que je ne

fusse pas à l'Opéra; cependant j'y aurois vu une personne qui me tint, il y a quelques jours, des discours aussi honnêtes & aussi tendres que ceux que je vous tins hier, mais avec bien plus d'esprit & de plus beaux yeux que je n'en ai : tout cela ne trouve en moi nul réciproque ; & si vous saviez ce que je sacrifie, non à vous, qui ne vous en souciez pas, mais à mon goût pour vous, votre vanité en seroit peut-être satisfaite, & votre cœur n'en seroit pas plus content. En vérité je ne vous conçois pas, & j'avoue que je me suis bien trompé, car par l'idée que je m'étois formée de vous, un attachement comme le mien auroit dû me faire adorer. Je me trouve donc malheureux par une personne qui ne me charme que par l'esprit & par la figure : ces agrémens sont les derniers dans un attachement, au moins selon moi, qui met la sensibilité & la tendresse fort au-dessus de ce qui séduit le plus l'esprit, & de ce qui flatte le plus les sens. Quand je

penſe que vous ne m'aimez pas, je me crois dénué de tout bien, & il me ſemble que je ſuis tout ſeul en ce monde; cet état eſt bien différent de celui où l'on ne ſe trouve jamais ſeul. Par pitié ne révoquerez-vous pas le cruel arrêt qui me défend de vous voir aujourd'hui? C'eſt cependant tout le plaiſir de ma vie; le reſte m'eſt indifférent. Je ne vous en aime pas moins; je tiens à vous plus qu'à moi-même, & j'ai pour vous le reſpect d'un bon ſerviteur, l'amitié d'un frère, & la paſſion d'un amant.

XXIIIe.

JE vous écris à cette heure pour la dernière fois de ma vie. Depuis que je vous connois, j'ai eu une conduite avec vous que je n'ai jamais eue avec perſonne, parce que j'ai eu des ſentimens pour vous que je n'ai jamais eus pour une autre. Vous m'avez écrit ce matin

qu'on vous avoit donné des avis sur moi ; premièrement ces avis n'ont-ils pas une source suspecte ? après cela, quels sont-ils ces avis ? Si vous m'éloignez on vous donnera des gens moins aimables ; il faut vivre absolument seule, ou être soupçonnée, ou sur votre directeur, si vous êtes dévote, ou sur Thérèse, si vous êtes philosophe, & que vous ne voyiez personne. Votre métaphysique vous empêche de connoître le monde ; personne jusqu'à cette heure ne m'a parlé de vous, & je suis l'homme du monde que l'on tourmente le plus sur les goûts, soit réels, soit imaginés. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé votre homme de Caen ? vous ne me connoissez point, car dans dix ans je ferois tout pour vous, assuré de ne vous voir jamais. Quand l'ennui des autres ou le sentiment pour moi me rappelleront dans votre souvenir, je serai toujours tout prêt à revenir ; car je vous aime par connoissance & par goût, & je serai toujours plus aise de vous

baiſer la main que de jouir de madame de . . . . que j'ai trouvé, avec un maſque, la plus aimable femme de France; mais vous me donnez un éternel adieu, j'en ſuis au déſeſpoir. Je ne chercherai point à vous attendrir par vous repréſenter un état qui toucheroit les rochers; j'aurai toute ma vie un reſpect infini pour vous, une eſtime infinie & un goût qui ne finira qu'avec ma vie: votre conduite auroit dû me corriger de tous ces ſentimens, mais l'inclination l'emporte. Peut-être que le temps l'effacera, c'eſt ma ſeule eſpérance; mais en attendant je ſouffrirai plus que vous ne méritez.

XXIVe.

MON obéiſſance eſt inutile puiſqu'elle ne vous touche point. Je ne vous écris plus, je ne vous vois plus, & vous m'avez déjà entièrement oublié. Je ne

veux point que Nanette, notre ſeule confidente, ſoupçonne que je vous ai quittée, ou que vous m'avez renvoyé, ma vanité en ſouffriroit également. Je ne ſais plus que devenir, & la vie m'eſt à charge. Ne pourrai-je point vous voir cette après-dînée chez la Harpeuſe, ou ce ſoir chez vous, à qui je ſuis bien fou de tenir tant; car je vous aime comme ſi vous le méritiez, & vous ne le méritez peut-être que par des préjugés que votre coquetterie a mis dans mon ame. Si je deviens jamais raiſonnable, vous me regretterez, & il n'en ſera plus temps. Un attachement auſſi reſpectable & auſſi paſſionné que le mien, devoit vous inſpirer une conduite différente; mais vous êtes plus aimable que ſenſible, & plus ſpirituelle que tendre. Je vous demande pardon de vous importuner encore; je ſais l'inutilité des efforts de ce qui ne plaît pas, bien loin de ramener, ils rebutent & éloignent davantage; mais ayez pitié de ma foibleſſe, & ne m'en eſtimez pas

moins pour vous aimer trop. Aurez-vous la cruauté de me donner une réponſe sèche? Et vous ferez-vous toujours un plaiſir d'être la ſource de tous les malheurs de ma vie?

XXVe.

SI j'ai pluſieurs nuits ſemblables à celle-ci je n'y réſiſterai pas long-temps, & je quitterai ſans regret la vie. J'avoue que je ſuis indigné, rebuté & déſeſpéré de vos procédés; mais vous ſavez bien que la raiſon ne me mène point; j'ai un guide plus aimable qui eſt le goût, il m'attache à vous, & c'eſt tout ce que j'écoute. Par toutes ſortes de raiſons, vous ne pouvez mieux faire que de répondre à mon attachement. Des idées bizarres vous poſſèdent, j'ai honte de faire votre tourment, moi qui voudrois & qui pourrois même faire votre bonheur. Croyez que je ne puis

abſolument me détacher de vous; l'eſtime m'a gagné d'abord, & les qualités d'un eſprit, qui eſt ſingulier par la ſolidité & par les vrais agrémens, ont achevé la conquête de mon cœur. Avec une opinion fauſſe (je l'avoue) de votre ſenſibilité, car ſi je ne vous avois pas cru capable de répondre à mon attachement par le goût que vous me témoigniez, & par l'opinion que je conçus en même temps de votre caractère tendre & paſſionné; je ne me ſerois point abandonné avec tant de facilité à être un vil eſclave: tout cela finit par une férocité dont je ne vous aurois pas cru capable pour moi. Et comment faire pour vous oublier, vous que j'ai regardée comme devant faire le bonheur & les délices voluptueux & tendres de ma vie? Au moins profitez de mon amitié pour gagner l'indépendance, le ſeul bien de cette vie; ce ſera un moyen d'adoucir mes malheurs; & croyez-vous que je ne mérite rien de vous? Adieu. J'attendrai vos ordres, & croyez que quand

je ne vous verrois jamais je vous aimerai toujours.

XXVIe.

JE ſuis plus irrité que je ne l'ai été depuis que je ſuis au monde; il y avoit trois jours que je ne vous avois vue; votre abord a été froid, votre converſation nulle, & le refus net & conſtant pour venir avec moi ſouper où vous étiez engagée de venir il y a pluſieurs jours. L'impreſſion a été vive en moi; j'ai été voir madame....., je n'y ai pas voulu ſouper, & je ſuis revenu trouver des perſonnes que j'aime depuis vingt ans, & avec qui j'ai fait un repas très-agréable. Je vous rends donc à vos ſentimens pour d'autres, ou à votre chère ſolitude. Si j'avois voulu vous conſerver, j'aurois ménagé les gens chez qui je pouvois vous voir; mais vos procédés ont rompu tout commerce entre nous. Je ne verrai jamais ni vous, ni

tout ce qui vous voit; je vous ai été attaché d'une façon dont vous n'étiez pas digne. Je rendrai toujours justice à votre mérite; je respecte vos vertus, j'estime vos qualités, & je sens vos charmes: personne ne m'a jamais plu tant que vous, ni ne m'est tant convenu. J'aurai bien à souffrir avant que de pouvoir me détacher de vous; mais vous ignorerez mes souffrances, je périrai plutôt que de revenir à une personne qui m'a si fort maltraité; je suis outré de dépit, il est plus fort que ma tendresse, & je voudrois pour beaucoup ne vous avoir jamais aimée; je vous quitte donc pour jamais, & je souhaite de vous oublier aussi aisément que vous m'oublierez.

XXVIIe.

Les réflexions que j'ai faites pendant toute cette nuit, qui ne m'a pas donné un moment de repos, n'ont servi qu'à aigrir mes sentimens. J'ai repassé

tout ce qui s'eſt paſſé entre nous depuis notre connoiſſance, l'excès de ma foibleſſe, celui de votre dureté, & mille choſes dont l'idée ſeule me bleſſe; vous y avez mis le comble hier. Je vous dis adieu, & je me ſais mauvais gré de n'avoir pas la force de ne vous plus voir ſans vous l'écrire.

XXVIIIe.

J'AI éprouvé cette nuit combien une inſomnie qui vient de triſteſſe eſt différente de celle qui eſt produite par la vivacité. Je crois n'avoir pas vécu hier, parce que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir; vous m'êtes devenue néceſſaire, & je tiens à vous comme je tiens à la vie. Il me ſemble que j'aurai mille choſes à vous dire comme après un long voyage; attendez-moi à cinq heures auprès de votre feu, c'eſt y attendre l'ami le plus ſolide & l'amant le plus paſſionné. Mais, au nom de

Dieu, ne me rendez point malheureux par la bizarrerie de vos procédés, & que je n'aie point à me reprocher un attachement dont je m'applaudis, & qui fait que je m'eſtime davantage.

XXIXe.

LES efforts que je fais pour rompre mes liens ne ſervent qu'à les reſſerrer davantage; nous prenons, l'un & l'autre, des peines inutiles, & je vois bien qu'il faut me ſoumettre à ma deſtinée.

Je ne puis me corriger ſans travailler ſur moi; c'eſt penſer à vous, ſur vous, & en vous; tout m'en plaît, votre ſeul défaut eſt de ne me point aimer: mais, eſt ce votre faute? Si je ne vous parois point aimable, pouvez-vous faire autre choſe que ce que vous faites? La grace ne laiſſe que le nom de la liberté, cela eſt encore plus ſûr des graces: voilà ce qui fait mon excuſe & votre juſtification. M. l'abbé Geneſt me dit hier

au ſoir chez madame du Maine, qu'il venoit de laiſſer avec vous un *beau cavalier*, cela ne m'inquiéta point, je ne péris point par les rivaux. Je penſe à vous jour & nuit, & malgré mes malheurs, j'y penſe avec douceur & avec charme. Je me ſais ſi bon gré de m'être attaché à une perſonne de votre mérite, que je veux bien courir tous les riſque imaginables; puiſque le ſujet en eſt digne. Hors quelque pente à la coquetterie, qui vient plus de votre eſprit que de votre cœur, je vous trouvé parfaite & digne d'être adorée de tout ce qui eſt digne de vous connoître. Vous me feriez croire la métempſycoſe, & que, pour récompenſer la vertu de Socrate, ſon ame ſeroit paſſée dans le corps d'une nymphe, pour y exciter les paſſions qu'il croit que la ſageſſe exciteroit dans le monde, ſi elle paroiſſoit ſous une figure mortelle. Si vous aviez vécu du temps de mes bons amis, ils n'auroient point tant parlé

d'Aſpaſie, & leurs écrits ne ſcandaliſeroient pas les dévots par les éloges vifs qu'ils y font d'Alcibiade, de Charmides, d'Agathon, &c. Soyez donc ſûre que je connois tout votre mérite, & que je ſens toutes vos qualités aimables. Que ne ſuis-je cet homme dont vous vous formez l'idée, ou que l'amour ne peut-il tenir lieu de charmes auprès de vous?

Voulez-vous aller vous promener au Jardin du Roi? Et ce qui eſt écrit n'eſt point écrit.

XXXe.

PYTHAGORE ne faiſoit pas faire à ſes diſciples un noviciat auſſi rude que le mien; vous éprouvez aſſûrément ma vertu de toutes manières. Je ne ſais quand vous me trouverez digne d'être initié; il eſt vrai que ce qui eſt d'un prix infini ne ſauroit être acheté trop

cher. L'amour a fait bien des métamorphoſes, mais il n'en a jamais fait de ſi extraordinaires; je ne me reconnois plus moi-même, & à force de vous aimer je crains de vous paroître moins aimable. L'attachement que j'ai pour vous, eſt quelque choſe de ſingulier: il eſt ſi doux d'eſtimer ce qu'on aime, & il eſt ſi rare d'eſtimer aver raiſon, qu'il faut que j'aie pénétré tout d'un coup que je ne pouvois jamais mieux faire en ce monde que de me fixer à une perſonne qui a ſu faire cette union ſi rare des graces & des vertus. Auſſi je crois vous avoir toujours aimée, & quand je me ſuis donné un moment pour vous examiner, j'ai reconnu que c'étoit vous que je cherchois. Si je puis vous poſſéder, ma vie ſera pleine de charmes, ma deſtinée eſt donc entre vos mains. Je ſoulage l'abſence par m'entretenir de mes ſentimens & de votre mérite. Dans mes folies méditées, j'ai cru la métempſycoſe, & que pour récompenſer la vertu

de Socrate, on avoit placé ſon ame, qui avoit été ſi mal logée, dans un corps aimable. Cette imagination m'a plu, parce qu'elle autoriſe mon culte. Je ſuis ſûr que ce ſaint homme vous auroit offert ce qu'il refuſa à Alcibiade, qui enflamoit les deux ſexes. Je ne crois pas qu'un autre femme puiſſe jamais mériter ce témoignage ; pour en ſentir toute la force, conſultez *le grand Dacier* ou *le Bon*..... Mes citations me font rire, mais le fonds n'en eſt pas moins ſolide. Une viſite vous épargneroit un griffonnage très-prolixe.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE.

2 vols.
F. Norman
28.1.81

